



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

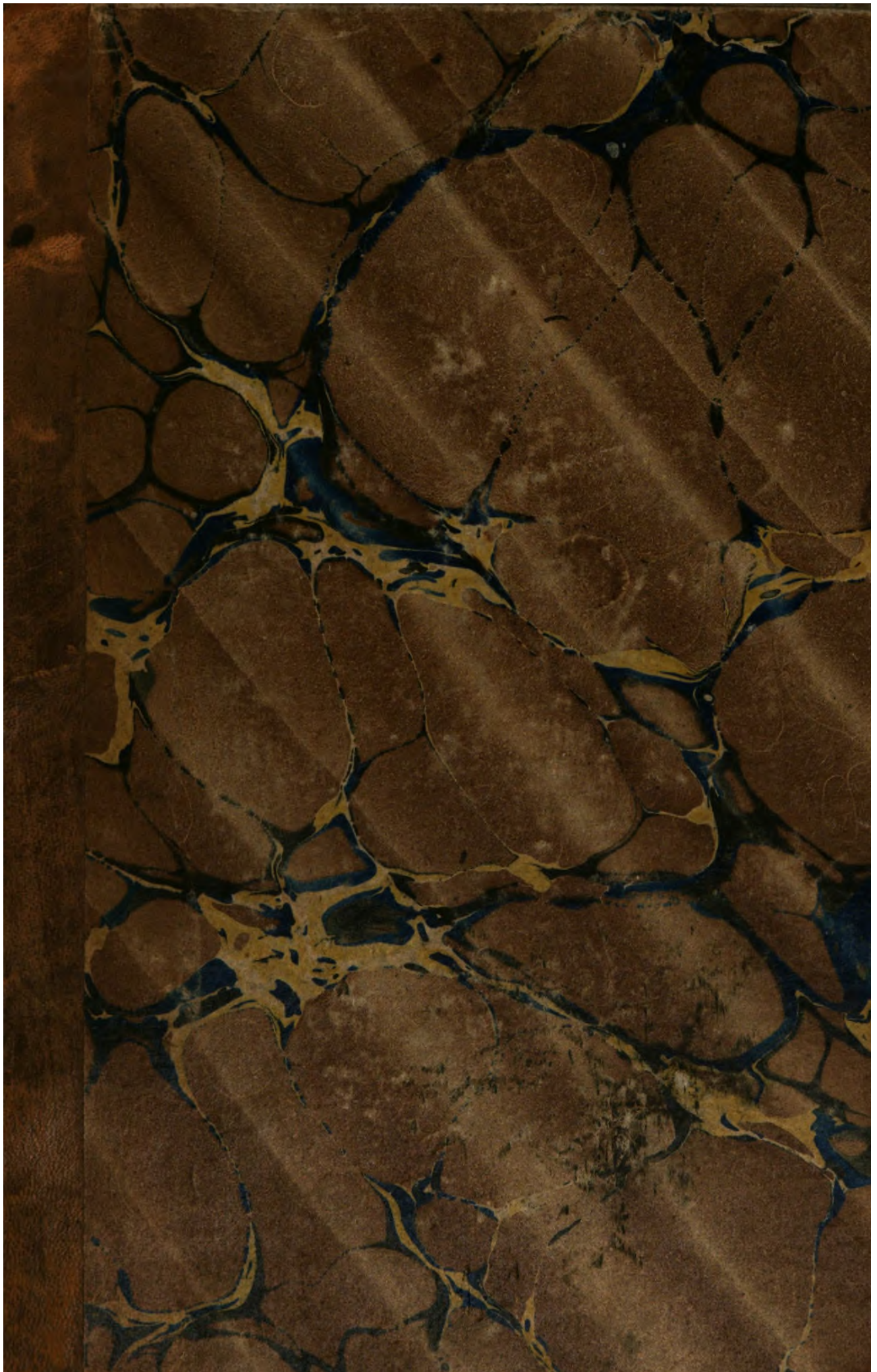
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

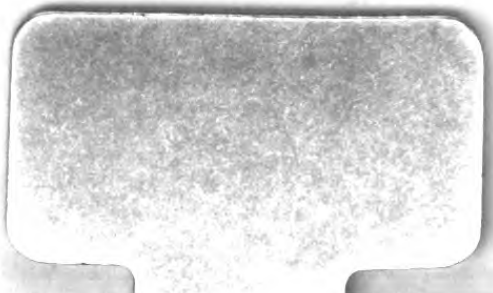
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



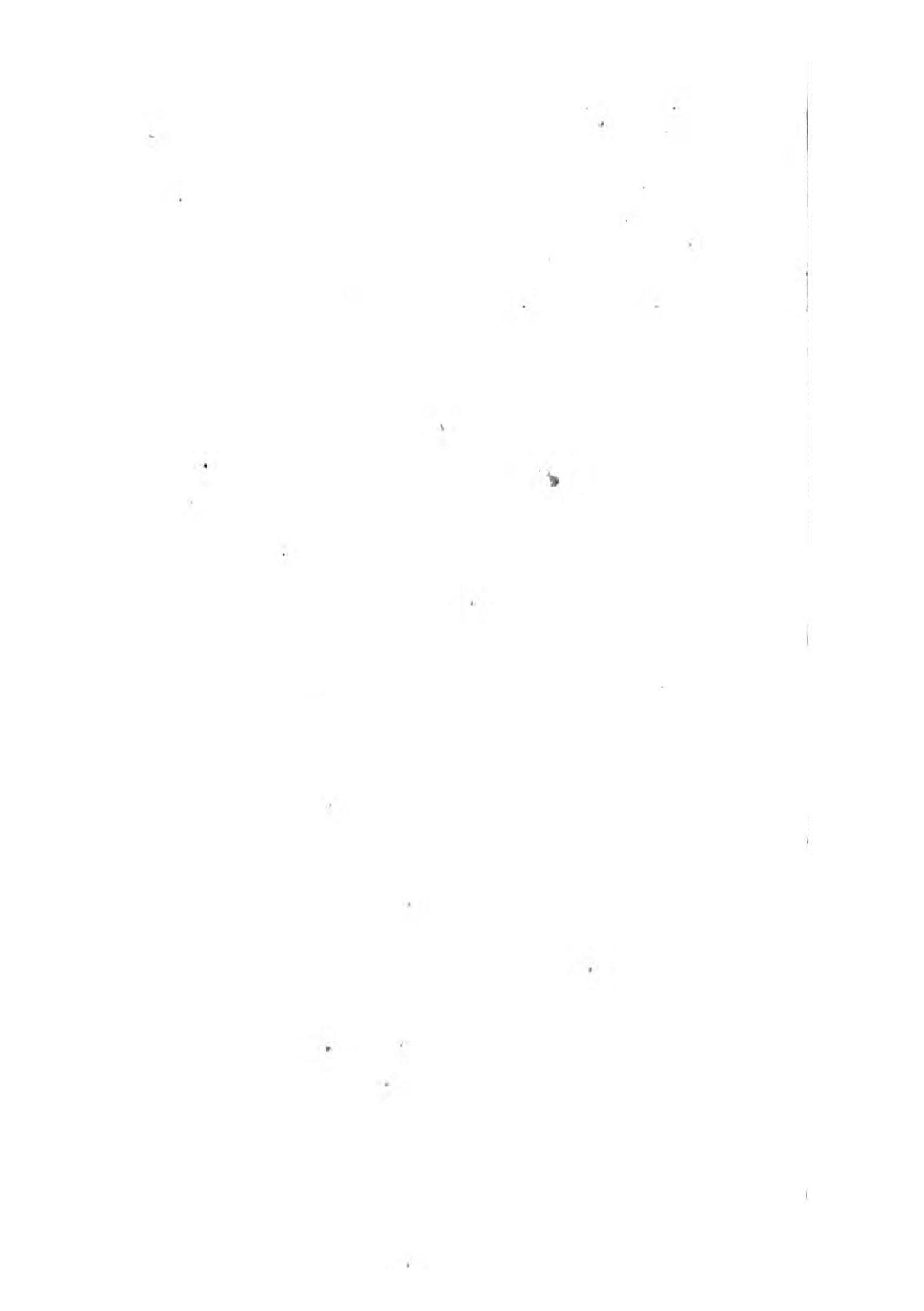
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



173 f 11



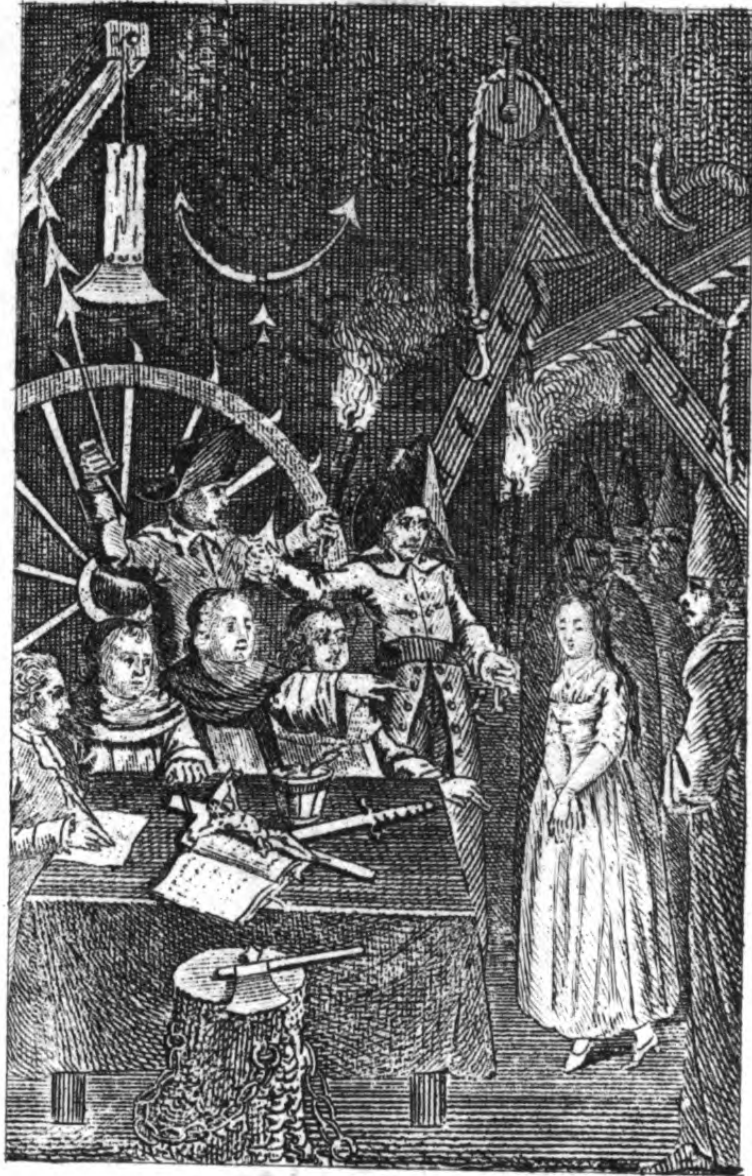
173 1. 11



LE

COMPÈRE MATHIEU.

IMPRIMERIE DE J.-L. JOLY, RUE S.-HONORÉ, N. 123.



LE COMPERE
MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du
vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane,
ou abominable. TOME II, P. 7.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—
1854.



LE

COMPÈRE MATHIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Diégo revient de sa léthargie, et ne se ressouvient aucunement de son voyage en l'autre monde. — Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hiver nous avait contraints de séjourner.

Le lendemain matin l'Espagnol revint de sa léthargie, mais il ne se ressouvenait point d'un seul mot de tout ce qu'il nous avait conté la veille (1), ce qui donna lieu au compère de disserter amplement sur les causes physiques de l'oubli des choses qui se passent dans notre imagination pendant les rêves et les délires.

Lorsque la dissertation du compère fut finie, l'Anglais eut la complaisance de nous régaler à son tour de son histoire. Le jour suivant, l'Allemand et le Suédois firent la même chose, et ces histoires firent naître cent petites observations qui donnèrent lieu à quelques questions curieuses et intéressantes, dont la discussion occupa la société philosophique pendant les trois mois que nous restâmes encore dans cet endroit; mais comme ces histoires, ces observations, ces questions, sont trop longues à rapporter ici, je les réserve pour un autre ouvrage. En attendant, je passe à notre départ.

Le lecteur se souviendra que la tentative que nous

(1) Ce qui est singulier, c'est que, quelques propos que nous lui tinssions par la suite sur cet article, quelques questions que nous lui fissions, il ne s'en ressouvint point davantage.

avons faite avant l'hiver pour gagner Samarcand par la Tartarie orientale, avait été infructueuse. C'est pourquoi, lorsque le beau temps fut venu, le compère résolut de diriger notre route au sud-est.

Après avoir marché environ quarante-cinq jours à travers des montagnes et des forêts immenses, abondantes en toutes sortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le compère nous ayant avertis que nous allions entrer dans le désert de Samoïède, nous songeâmes à l'avenir; nous fîmes une chasse qui nous procura environ six cents livres de viande que nous fîmes sécher à la fumée; après quoi nous entrâmes dans le désert, espérant d'y trouver quelques secours, qui, joints à notre viande, nous mettraient en état de le traverser sans craindre la faim.

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes; la terre n'était plus qu'un sable rougeâtre, couvert de mousse sèche et de quelques plantes de jonc marin, différent de celui qui croît en Europe; l'on n'y voyait ni rivières, ni ruisseaux: toute l'eau que l'on pouvait trouver était une eau croupissante et verdâtre, contenue dans des étangs sans poissons; quant aux animaux, ce désert n'était peuplé que d'une espèce de belettes que nous rencontrions assez rarement, encore fallait-il être bien subtil pour en approcher d'assez près pour les tirer.

A mesure que nous avançons, le désert devenait plus sablonneux, plus sec, plus stérile, et les belettes plus rares. Quelques jours après, le soleil ne parut plus, nous nous trouvâmes désorientés, ce qui nous fit résoudre de séjourner en attendant qu'il reparût de nouveau; mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avait pas plus d'apparence qu'il se montrât que le premier instant de sa disparition. Comme nos provisions diminuaient, et que les belettes étaient devenues d'une rareté extrême, le compère se détermina à nous conduire au hasard, espérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois semaines, le soleil ne paraissait point encore, et nos vivres tiraient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit, puis à une livre, si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim et de fatigue. Le compère avait beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles; père Jean avait beau nous encourager par sa constance et par sa fermeté, rien n'y faisait: le courage et la philosophie étaient à bout; Diégo avait beau promettre d'aller à Saint-Jacques, et de porter un cierge à nostra Signora del Pillar, le saint et la Signora étaient sourds.

Enfin nous n'avions plus de vivres, nous ne savions de quel côté tourner, la mort s'offrait de toutes parts, lorsque tout-à-coup nous aperçûmes un horizon bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie; nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de sapins assez éloignés les uns des autres; mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup, l'espoir et les forces nous abandonnèrent tout-à-fait; nous ne pûmes aller plus loin. Le seul père Jean tenait bon; ses forces n'étaient point encore affaiblies, son courage naturel était au-dessus de la fortune la plus cruelle, du sort le plus affreux; si quelque chose pouvait le toucher en ce moment, c'était l'état déplorable où il nous voyait réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le révérend père prit un fusil, de la poudre et des balles, il nous dit qu'il allait faire un dernier effort pour nous conserver la vie, et nous laissa. Le soir étant venu, et voyant qu'il n'arrivait point, nous nous trouvâmes plus désespérés, plus accablés que jamais. Le compère, à l'imitation de Sénèque, voulait mourir en moralisant, mais personne ne l'écoutait plus, Diégo même ne priait plus; notre extrême faiblesse nous avait mis dans un état d'insensibilité où la mort allait terminer nos jours et nos malheurs, sans nous en

apercevoir. Bref, le plus robuste d'entre nous n'avait peut-être plus six heures à vivre, lorsque père Jean arriva.

Le bruit qu'il fit à son arrivée me fit ouvrir les yeux; je l'aperçus avec un ours monstrueux sur ses épaules, et jurant comme un damné.

Lorsque le révérend eut jeté sa charge, il alluma du feu, et fit cuire une partie de sa chasse; après quoi, il nous fit prendre à chacun un peu de bouillon, mais il ne nous laissa point manger, il se contenta de manger pour nous: deux heures après, il nous donna encore du bouillon, ainsi du reste, tellement qu'au bout de vingt-quatre heures nos forces s'augmentèrent; le compère se remit à prêcher, Diégo à prier, les autres à se lamenter; et moi à pleurer, la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'ours, nous faisant regretter en quelque sorte de n'être point morts avant l'arrivée du père Jean.

Deux jours après cette chasse, le révérend repartit derechef, et fut trois jours sans reparaitre. Nous crûmes qu'il s'était égaré, ou que quelque bête féroce l'avait dévoré; enfin il revint, mais il n'avait rien, ce qui nous obligea de ménager le reste de notre ours, et de partir le plus tôt qu'il nous fut possible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien; si nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étaient si rares, ces traces étaient si anciennes, que nous regardions cet endroit comme absolument inhabité de tout ce qui avait vie.

Pour surcroît de malheur, le soleil, qui s'était montré pendant quelques jours, était encore disparu; nous voyagions derechef sans savoir vers quelle partie du monde nous dirigions nos pas. Bref, notre petite provision touchait à sa fin, lorsque nous arrivâmes dans un endroit où la mousse dont la terre était couverte fit place à une espèce d'herbe particulière, mêlée de trèfle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quelques milles, nous rencontrâmes quelques broussailles parmi lesquelles il y avait une garenne de lapins. Père Jean fit aussitôt un piège, et prit quelques uns de ces animaux; mais il ne nous parut point que cette garenne fût assez peuplée pour nous nourrir long-temps; c'est pourquoi nous nous mêmes en devoir de chercher s'il n'y en avait point quelque autre dans les environs.

CHAPITRE II.

Aventure singulière.

Nous rôdâmes quelque temps çà et là, mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée; nous ne désespérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin; il nous paraissait impossible que ce fût là l'unique endroit de la forêt habitée par ces animaux; ce qui, comme je viens de dire, nous avait fait reprendre courage à tous, excepté à l'Anglais, qui paraissait absorbé dans une telle mélancolie qu'il ne parlait plus; il ne savait même s'il devait prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de séjourner trois ou quatre jours contre cette garenne, tant pour nous reposer que pour en tirer tout le parti qu'il nous serait possible, le surlendemain de ce séjour l'esprit de l'Anglais parut plus troublé que jamais. Tantôt il avait le visage enflammé, les yeux étincelans, et marchait d'une grande vitesse; tantôt il pâlisait, sa vue s'égarait, il s'arrêtait, il s'asseyait en faisant des gestes qui ne dénotaient que trop l'état affreux où son âme était plongée.

Le soir étant arrivé, il se coucha près de nous sur le

LE COMPÈRE

gazon, mais il ne put reposer ; il s'agitait, se tournait, s'asseyait ou se recouchait sans cesse ; il soupirait, il gémissait, et criait quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin, il fut plus tranquille ; il parut même prendre quelque repos ; mais bientôt après il se leva d'une vitesse extrême : il marcha quelques pas avec précipitation, il s'arrêta tout court, il revint à nous ; puis, étendant les bras, serrant les poings, et jetant vers le ciel un regard terrible, il s'écria : Non !... c'en est fait ! la fortune inexorable m'a persécuté toute ma vie, elle me brave en ce moment ; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ses coups. — En même temps il saisit une corde, il se la passe au cou, et court pour se pendre au premier arbre ; mais le compère le poursuivit, l'arrêta, le ramena, et lui adressa les paroles suivantes :

— Mon ami, j'ai souvent entendu dire que la manie de se pendre prenait quelquefois aux Anglais ; mais on me disait en même temps qu'ils exécutaient cela avec tout le sang-froid imaginable, et vous vous êtes préparé à cette action par des agitations et des grimaces de démoniaque. Ce n'est pourtant point que je préfère la manière de vos compatriotes à la vôtre ; car, si l'envie de me pendre me prenait à mon tour, je crois que je ne la mettrais à exécution ni d'une façon ni de l'autre ; je raisonnerais auparavant, et je ne me livrerais point si facilement à ce désespoir funeste qui se manifeste aux uns sous la forme d'une mélancolie sombre et farouche, et aux autres par les symptômes d'une frénésie enragée.

Il est vrai que par ce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune ; il est encore vrai que tout ce que vous avez souffert depuis quelques jours est un rengrègement de maux capable d'ébranler la constance de l'homme le plus intrépide ; enfin, il est vrai que nous ne sommes point sûrs de sortir jamais de ce désert affreux ; mais ce qui est passé est passé, il n'y faut plus songer. Quant à l'avenir, nous avons des

apparences plus consolantes que ces jours derniers ; nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à se couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture, et où nous pouvons en découvrir d'autres, ainsi du reste, jusqu'à ce que le destin, las de nous poursuivre, nous conduise dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu, il y a quatre jours, au bord d'un précipice affreux, et sa vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire qu'il fait sur les autres hommes ; aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraie d'une manière horrible, et vous courez vous y précipiter : quelle inconséquence !

Notre mort est prochaine, ou elle est éloignée ; si elle est prochaine, ce n'est point la peine de l'avancer ; si elle est éloignée, nous avons encore le temps de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait : c'est être ingrat que d'y renoncer si légèrement. Si le sage ne doit point se laisser éblouir par les honneurs et la prospérité, il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs ; la douleur et l'infortune sont les alimens de la vertu, ainsi que le contraire est la pierre de touche de la philosophie. « Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre, dit Montaigne ; et plus d'épreuve de fermeté en Régulus qu'en Caton. C'est l'indiscrétion et l'impatience qui nous hâtent le pas... C'est le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une ombre massive, pour éviter les coups de la fortune. Tous les inconveniens ne valent pas qu'on veuille mourir pour les éviter ; et puis il y a tant de soudains changemens aux choses humaines, qu'il est malaisé de juger à quel point nous sommes justement au bout de notre espérance. Toutes choses, disait un mot ancien, sont espérables à un homme pendant qu'il vit (1). »

(1) Madame Deshoulières a fort bien rendu le commencement

Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonstances malheureuses où la mort est préférable à la vie ; je sais au contraire qu'il y a certaines occasions, certains momens, où il est glorieux de se donner la mort ; mais la difficulté est de connaître ces occasions, ces momens, et de les savoir saisir à point nommé, sans les anticiper ni les outrepasser. Pour moi, je ne connais d'occasions de ce genre que celle où un galant homme est sur le point de servir de triomphe à un ennemi lâche et méprisable ; ni d'autre moment, que celui où des tourmens cruels, une mort ignominieuse, vont assouvir par leur spectacle la férocité de quelque tyran odieux. Mais l'état où nous sommes est bien éloigné de telles circonstances.

Lorsque le compère eut fini de parler, père Jean lui dit : Je voudrais bien savoir pourquoi mon cher neveu s'arroge le privilège d'empêcher les gens de se pendre lorsqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter lui rendront la jambe mieux faite ? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie et la violence, mais je ne trouve rien de plus tyrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à sa fantaisie, surtout lorsque ses actions ne portent aucun préjudice à personne.

de ce passage de Montaigne. Voici comme elle parle dans ses réflexions diverses, stance X :

En grandeur de courage on ne se connaît guère,
 Quand on élève au rang des hommes généreux,
 Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
 A rendu les noms si fameux.
 Qu'ont-ils fait de si grand ? ils sortaient de la vie,
 Lorsque de disgrâces suivie
 Elle n'avait plus rien d'agréable pour eux.
 Par une seule mort ils s'en épargnaient mille :
 Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupîrer !
 Il est plus grand, plus difficile,
 De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

Or ça, notre ami, continua père Jean en s'adressant à l'Anglais, n'écoute pas mon neveu : c'est un bavard qui les trois quarts du temps ne sait ce qu'il dit; il fait le philosophe, et il aurait souvent besoin des leçons de ses propres disciples; crois-moi, pends-toi; il y aurait de la lâcheté à reculer après avoir été si loin. Si le compère t'a dit que la vie étant le plus beau présent que nous ait fait la nature, il y avait de l'ingratitude à y renoncer si légèrement, je te dis; moi, qu'il y aurait premièrement de la cruauté en la nature, si elle nous avait doué d'une chose dont nous ne puissions nous défaire sans lui être ingrat, lorsque cette chose nous devient à charge. Je n'ai lu nulle part que la reconnaissance fût le prix de l'injustice. D'ailleurs, si la vertu du sage consiste en partie à savoir supporter la douleur et l'infortune, sa prudence lui dicte avant tout de se mettre à l'abri de leurs atteintes, et le meilleur abri qu'on puisse trouver en ce cas est la mort. *Mors omnium dolorum est solutio et finis*, dit Sénèque à ceux qui entendent le latin, *ultrâ quam mala nostra non exeunt, quæ in illam tranquillitatem, in quâ antequàm nasceremur jacuimus, reponit* (1).

(1) « La mort est la fin de tous les maux, au-delà de laquelle nous n'avons plus rien à souffrir; elle nous remet dans cet état de repos où nous étions avant que de naître. »

Consol. ad Marc. c. 19.

Senèque n'a point tiré cela de son crû; plusieurs anciens avaient dit la même chose avant lui, entre autres Lucrèce, liv. 5 :

« Puisque l'âme est mortelle, la mort n'est donc rien, et ce
 » rien ne doit point nous toucher; comme nous n'avons été en
 » butte à aucuns maux avant que de naître, de même lorsque la
 » séparation de l'âme et du corps sera faite, lorsque nous ne se-
 » rons plus, rien ne pourra nous arriver, rien ne pourra plus
 » nous toucher, quand même le ciel, la terre et la mer se con-
 » fondraient, »

Le philosophe de Sans-Souci, qui sans doute avait lu Lucrèce

Ici père Jean nous défendit à tous, sous peine d'encourir son indignation, d'empêcher l'Anglais de se pendre, si l'envie lui en continuait. Mais par un effet singulier de cet esprit d'inconséquence et de contradiction que l'homme porte en soi, l'Anglais, qui s'était montré plus déterminé que jamais pendant le discours du compère, perdit courage à celui du révérend; les trois quarts de son transport s'évaporèrent; un embarras extrême, causé par le remords d'avoir été si loin, et par la honte de reculer, lui succéda; en un mot, je ne sais si dans ce moment le pauvre Anglais était plus digne de compassion que de risée.

Le révérend s'étant aperçu de cet embarras, reprit son discours, et lui dit : Mais il me paraît que tu trembles ? N'es-tu plus cet Anglais intrépide ? Serais-tu devenu une femelle craintive ? Las d'être poursuivi par la fortune ennemie, tu courais te réfugier dans les bras de la mort; mais l'aspect de cette mort te fait frémir; tu rebrousses chemin lorsque tu touches au port, et au lieu d'un ennemi tu t'en attires deux ! A quoi sert la philosophie dont tu fais profession, si tu ne peux supporter les malheurs dont tu te plains, ni t'en défaire ! Crois-moi, reprends ton premier dessein, fais face à la mort, et son masque tombera; elle ne paraît affreuse qu'à ceux qui la craignent; elle est

et Sénèque, dit à peu près la même chose en ces vers, qu'il adresse au maréchal de Keith :

Ainsi de l'avenir, jugeons par le passé :
 Comme avant que je fus je n'avais point pensé,
 De même après ma mort, quand toutes mes parties
 Par la corruption seront anéanties,
 Par un même destin je ne penserai plus :
 Non : rien n'est plus certain, soyons-en convaincus,
 Dès que nous finissons notre âme est éclipée,
 Elle est en tout semblable à la flamme élancée
 Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
 Et dès qu'il tombe en cendre, elle baisse et périt.

belle, elle est aimable aux yeux de ceux qui la cherchent. Un homme qui se croit accablé de malheurs, et qui ne voit aucune fin à cet accablement, ne doit point marchander; il doit mourir : si la cause de son désespoir est fondée, qu'il se pend; si elle ne l'est pas, qu'il se pend de même pour se punir de sa lâcheté. La mort a la propriété de servir à ces deux fins.

Ces derniers mots ranimèrent le courage de l'Anglais; il reprit tranquillement le chemin de l'arbre vers lequel il avait couru un moment auparavant comme un désespéré; il grimpa dessus, et s'y accrocha avec autant de gravité que si c'eût été la plus belle action de sa vie.

A peine l'Anglais fut-il mort, que père Jean se mit en devoir de le décrocher; et comme le compère lui demanda ce qu'il prétendait faire de ce cadavre, le révérend lui répondit qu'il voulait le manger. Cette réponse nous fit horreur à tous; mais le révérend père persista dans son entreprise; il vida, il écorcha l'Anglais le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos suivant :

— Mes enfans, voici de la provision au moins pour huit jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le respect imbécile que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne sont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'est point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf, ou de tel autre animal que ce soit; c'est une même substance un peu différemment modifiée; il est fécondé de même, le même mécanisme le développe; l'homme n'acquiert son accroissement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la manière des autres animaux, c'est-à-dire par l'approbation, par l'assimilation de quelques particules de matières, qui avaient appartenu auparavant à quelques autres individus, et la mort n'est en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obstruction totale,

qu'une cessation de toutes les facultés animales et des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en soi qui puisse empêcher d'en faire usage. Ce n'est donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil que nous ne la mangeons point : de notre ignorance, parce que nous n'en connaissons point véritablement la nature : je viens de la démontrer ; de notre orgueil, parce que nous nous imaginons sottement que cette chair est d'une nature infiniment supérieure, infiniment plus respectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement ! Si le corps humain est, comme on l'enseigne au peuple, d'une nature au-dessus de celle des brutes, parce qu'il est la coque ou l'enveloppe qui renferme une âme immortelle, laquelle abandonne le corps à la mort ; ce corps abandonné n'a donc plus rien en soi qui nous porte à le respecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours ; au contraire, si l'homme est en tout semblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres sentimens, d'autres égards pour son cadavre que pour celui de ces dernières ? Nous sommes bien orgueilleux de nous élever si haut, ou bien injustes de les abaisser si bas.

Le respect que l'on a pour un corps mort, et qui empêche de le manger, est donc ridicule et mal fondé. D'ailleurs, qu'importe à qui n'est plus que son cadavre soit enterré, brûlé, ou dévoré ? Tôt ou tard les parties qui composent ce cadavre doivent se dissoudre ; il doit être anéanti ; le chemin qui mène à cet anéantissement ne peut donc qu'être très indifférent à celui qui est mort : que ce chemin soit long ou court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'est pour lui la même chose : la terre, le feu, l'eau, l'estomac des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, sont pour lui une sépulture égale. Enfin, s'il y avait quelque choix à faire pour la sépulture de l'homme, l'estomac humain devrait l'emporter sur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre estime, notre res-

pect pour nos semblables, qu'en devenant nous-mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertissant en notre propre substance (1).

Cependant, je n'entends point qu'il soit bon de manger un homme mort de maladie, surtout de maladie épidémique; mais il y a des cas où l'homme est mangeable, et très mangeable même; tantôt un charretier se trouve écrasé par sa charrette; un charpentier tombe du haut d'un bâtiment et se tue; un couvreur en fait autant; tantôt un galant se bat en duel et perce son rival, un voleur assassine un richard, la justice pend le voleur... Et la guerre! ventrebleu, la guerre! que d'occasions n'apporte-t elle pas de faire ripaille aux dépens de notre espèce! Mais non: l'on enterre le charretier, le couvreur et le galant, l'on mène le voleur à la voirie, et l'on enrage de faim sur un champ de bataille couvert de morts.

— Révérendissime père Jean, dit Vitulos, il me semble qu'il y a quelque chose de révoltant, de cruel, à manger ainsi le corps de son semblable! — Et quelle différence y a-t-il entre de la chair et de la chair? répartit le révérend; n'ai-je point déjà fait voir que la chair d'un homme mort n'est autre que celle d'un bœuf ou de tel autre animal?

— Je veux, dit le compère, que notre chair n'ait rien en soi qui la distingue de celle des autres animaux; mais les hommes sont si sensuels, si cruels lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs désirs effrénés, et surtout leur gourmandise insatiable, que si la mode de manger de la chair humaine venait à s'introduire, ils s'engorgeraient à la fin les uns les autres pour se dévorer ensuite. L'on aurait beau leur représenter que les tigres et les léopards, malgré leur extrême voracité, respectent leur espèce; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de

(1) Comme faisaient les Massagètes à leurs et mères.

propos délibéré ; ils s'entrechasseraient comme ils chassent les lièvres et les sangliers, et ils en viendraient à un point, où l'on verrait les petits enfans au marché comme l'on y voit des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes, car je soutiens qu'il fallut que l'homme fit un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, que pour venir à celui d'aller à la chasse humaine, et de faire une boucherie de sa propre substance.

Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité ; car, malgré les objections que maître Vitutos a faites à mon cher oncle, j'avoue que, dans les circonstances où nous sommes, je serais peut-être le premier à manger de l'Anglais, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes, abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, et prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir lequel d'entre eux sacrifiera sa vie pour la conservation des autres ; mais je répète que si l'usage de la chair d'un homme mort, de l'une ou de l'autre manière dont mon oncle a fait mention tout à l'heure, venait à s'introduire dans les cuisines, les hommes en vie courraient grand risque ; leur voracité naturelle l'emporterait d'autant plus tôt, et d'autant plus facilement sur l'humanité, que de l'état où ils sont aujourd'hui à l'égard des brutes, ils n'ont, comme j'ai dit, qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard les uns des autres (1).

Je vais prouver ma thèse, et si je m'y prends d'un

(1) Le lecteur est averti, une fois pour toutes, que lorsque le compère invective contre les hommes, c'est toujours contre les hommes civilisés.

peu loin, je n'en viendrai pas moins au but que je me propose.

Si vous entrez dans les étables d'un laboureur, vous y verrez un troupeau de pauvres bêtes, chérir, caresser, se fier à un homme qui les élève, qui les nourrit, qui les accable de soins intéressés, qui les flatte d'une main traîtresse, pour les livrer ensuite à leur bourreau, c'est-à-dire au boucher.

Si vous vous transportez de là dans les étables de ce dernier, vous entendrez le bœuf beuglant, la brebis bêlante, appeler sans cesse leur maître, lui annoncer que l'heure de ses soins ordinaires est venue; que son retardement les afflige, que sa présence les consolera, tandis que le traître, qui vient de les vendre et de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui, chargé du prix de leur tête. Cependant si un bruit soudain se fait entendre à la porte de cette étable, la brebis, qui ignore l'horreur de sa destinée, bondit de joie, et croit que son maître chéri la cherche pour la conduire aux champs; le bœuf s'agite et mugit de satisfaction : il croit que son maître, chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la crèche à laquelle il est attaché; mais au lieu de ce maître si attendu, c'est le boucher impitoyable qui vient les arracher de ce lieu pour les mener dans l'endroit où il exerce ses cruautés ordinaires, pour les assommer, les égorger, les déchirer sans pitié, sans miséricorde, pour les transporter ensuite dans une boucherie dont le spectacle horrible semble réjouir la vue de ces vils esclaves (1), payés pour procurer à leurs maîtres l'abominable satisfaction d'assouvir leur gourmandise enragée de la chair et du sang de presque tout ce qui a vie sur la terre.

Cet échantillon suffirait pour prouver ce que j'ai avancé; mais poursuivons.

(1) Tels que les maîtres-d'hôtel, dépensiers, les pourvoyeurs, ou autres, chargés de la dépense et des provisions de bouche,

Les boucheries ne sont point les seuls théâtres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuisine de quelque grand, vous y verrez la timide volaille aussi cruellement maltraitée; ici c'est un cuisinier qui égorge de tendres pigeons qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet; là ce sont des faisans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette espèce, qui palpitent et qui nagent dans leur sang. Si de là vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendrez que des coups de fusil redoublés, que les cris perçans du gibier blessé ou expirant; la légèreté de sa course, la rapidité de son vol, ses ruses, son adresse, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chasseur. Les rivières les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuses, n'ont même pu mettre les poissons à couvert de la dent meurtrière de l'homme: il semble que la terre dénuée d'herbes, de racines, de plantes et de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente qu'un globe de sable, chargé d'un petit nombre d'animaux propres à lui conserver la vie, et qui vont lui échapper. Comment donc ne dévorerait-il point son semblable, s'il connaissait une fois le goût qu'à la chair humaine?

— L'ami, dit père Jean, il me paraît que ton imagination se ressent un peu de la diète que tu as faite...
— Qu'elle s'en ressente ou non, reprit le compère, ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai, et d'autant plus vrai que depuis l'éléphant jusqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il assomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables, ceux qui ne le sont pas n'en sont pas plus à l'abri de ses coups; tantôt il en tue un pour quelque usage particulier, tantôt il en dissèque un autre pour s'instruire, tantôt il en éventre un troisième pour s'amuser.

S'il construit, s'il équipe, s'il arme un vaisseau, il vous dira que c'est pour courir à travers les mers glaciales à la poursuite de quelques baleines dont

L'huile est nécessaire pour peindre sa maison, corroyer son cuir et graisser ses bottes. S'il habitait une simple cabane de roseaux ou de feuillages, comme les premiers hommes ont fait, sa maison n'aurait pas besoin de peinture; s'il allait nu-pieds comme eux, il n'aurait besoin ni de souliers ni de bottes; s'il leur ressemblait enfin, l'huile de baleine ne lui serait pas plus nécessaire que la graisse humaine n'est nécessaire à la baleine.

S'il ouvre un animal vivant, et qu'à l'aide d'une lunette il y découvre ce qu'il n'a jamais vu, il criera au prodige; il fera part de sa découverte à tout l'univers; il dira que Dieu est admirable dans ses opérations; comme si cette découverte était plus admirable que ce qu'il voit tous les jours; comme si l'on ne pouvait s'apercevoir des opérations merveilleuses du créateur qu'en martyrisant, qu'en disséquant les créatures; comme si la puissance de Dieu ne pouvait se considérer qu'au microscope.

Mais, dira-t-on, si l'on casse la patte à un animal, si on lui arrache un œil, si on lui ouvre le ventre, etc., c'est pour faire quelques observations utiles à la médecine et à la chirurgie, ou pour prendre la nature sur le fait dans ses opérations, ce qui instruit et amuse tout à la fois. Fort bien; c'est pour cela que les médecins et les chirurgiens sont aujourd'hui si habiles, et qu'ils tuent si peu de monde; mais les animaux, à la conservation desquels la nature s'intéresse autant qu'à la nôtre, ont alors le même droit sur nous. Que dirait-on cependant si un chien, devenu chirurgien, cassait la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien? Que dirait-on si un chat arrachait l'œil à un enfant pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique sont étendues sur la rétine? Que dirait-on enfin si une biche, armée du scalpel, ouvrait le ventre à une jeune mariée, pour y découvrir le mystère de la génération, ou seulement pour satisfaire sa curiosité? Ne crierait-on pas au meurtre!

à la cruauté ! ne tuerait-on pas le chien et le chat, la biche, ou tout autre animal qui aurait osé commettre un attentat si horrible ? On ferait plus, les hommes irrités se ligueraient pour exterminer entièrement l'espèce qui aurait produit de si exécrables individus. Eh ! pourquoi donc les animaux ne se liguent-ils pas contre les hommes qui les traitent si inhumainement ? C'est que les animaux sont doux, peu colériques, jamais vindicatifs, jamais méchants ni cruels par réflexion. O hommes civilisés ! je le répète donc, si vous goûtiez une fois de votre chair, il ne vous faudrait point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle pour vous égorger et vous manger les uns les autres.

— Eh ! ventrebleu, dit père Jean, laisse-les s'entr'égorger et se dévorer : s'ils sont tels que tu le dis, il n'y a pas plus de mal qu'ils purgent la terre de leur espèce, qu'il n'y en a que tu te taises, car pour peu que tu continues, tu battras tout-à-fait la campagne, et tu la feras battre de même à ceux qui sont assez simples pour t'écouter. Lorsque tu commences à brailler, tu fais comme ces déclamateurs éternels, qui raisonnent à tort et à travers, et qui croient faire monts et merveilles, lorsque le vulgaire ébloui de leur enthousiasme frénétique, de leurs grands mots vides de sens, leur prodique ses louanges insensées. Quant à moi, je ne t'écoute plus.

Or ça, mes amis, continua le révérend, je vais mettre une des fesses de défunt notre confrère sur la braise; si l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le dise d'avance, pour que j'augmente la portion.

CHAPITRE III.

Départ de cet endroit. — Sermon du compère. — Désespoir de Diégo.

Le compère, fatigué de parler, ou piqué du compliment de son oncle, mit fin à son discours. Alors la société fit son dîner de quelques lapins rôtis; mais l'envie ne prit à personne de tâter du ragoût du révérend.

Le dîner étant fini, l'on tint conseil sur ce que l'on aurait à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on irait à la découverte de quelques garennes; que si l'on n'en trouvait point, l'on reviendrait tirer de celle-ci autant de lapins qu'il serait possible, et que l'on partirait le quatrième jour, comme il avait été résolu dès le commencement.

Le lendemain matin six d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouvèrent rien; c'est pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à l'aventure, parce que le soleil ne s'était point encore remonté.

Au bout de cinq jours de marche à travers un terrain aride, nos vivres nous manquèrent de nouveau; le sixième jour nous jeûnâmes; le septième nous fûmes bien aises de manger chacun une tranche de l'Anglais, dont père Jean, qui avait pris un goût extrême pour la chair humaine, conservait encore une cuisse et la moitié d'une épaule.

Le huitième jour nous trouvâmes derechef quelques pelouses de gazon, quelques sapins épars à une assez grande distance les uns des autres, et peu de temps après encore une garenne; mais elle était quatre fois moins peuplée que la première.

C'est pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui

nous serait possible, de le partager, et de nous séparer, afin que chacun de nous, se trouvant plus en état de pourvoir à sa subsistance, tâchât de gagner, par le chemin qu'il jugerait à propos, quelque contrée habitée, soit par les Chinois, par les Tartares, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette séparation, le compère trouva bon de nous donner encore quelques conseils philosophiques. Pour cet effet, il monta sur une éminence, nous fit approcher tous, et nous parla en ces termes :

—Mes chers amis, l'intolérance et la persécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude et la délicatesse de notre constitution nous empêchent de vivre de l'écorce de ces arbres, de cette herbe insipide, dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos semblables, qu'à la manière dont nous avons été élevés, c'est-à-dire à l'état de société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source de tous les maux, sa dissolution ne peut être que celle de tous les biens, renonçons-y pour jamais; fixons notre séjour dans ce désert; acquérons insensiblement la force de soutenir l'intempérie des saisons, et la nourriture grossière que la nature nous offre; vivons d'herbes et de racines; faisons-nous des tanières comme ces lapins que nous avons trouvés, et nous serons heureux comme ils l'étaient; séparons-nous surtout, non seulement pour que chacun de nous pourvoie plus aisément à sa subsistance, mais encore de crainte que la présence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le désir de retourner parmi les hommes.

Regardons-nous donc comme des pèlerins qui, après un long voyage, sont prêts à rentrer dans leur patrie; efforçons-nous de perdre toutes les connaissances que nous avons acquises dans le cours de notre vie; en un mot, redeviendons semblables à nos premiers parens, qui vivaient errans, sans industrie, sans parole, sans

guerre, sans liaisons, sans nul besoin de leurs semblables, se suffisant à eux-mêmes, contents de peu, vivant des seuls alimens que la nature leur offrait, heureux enfin, et mille fois plus heureux que tous les rois de la terre.

Si, après notre séparation, le hasard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe son séjour : la facilité qu'il aura à se procurer ses besoins lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, et lui fera préférer mille fois son état à celui de ces tyrans odieux, ou de ces lâches esclaves qui vivent au milieu des villes en butte à toutes les passions, à tous les vices et à tous les maux qu'on puisse imaginer.

Si le même hasard lui fait rencontrer une femelle sauvage de son espèce, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce désert, qu'il approche de la première si la nature l'exige; qu'il approche également de la seconde, mais que ce soit sous condition, sous promesse qu'elle n'apprendra aux enfans qui naîtront de leur commerce aucuns mots, aucuns signes qui puissent augmenter leurs idées, leurs connaissances, leurs désirs, leurs besoins, et faire leur malheur; que, pour cet effet, elle les abandonnera lorsqu'ils seront en état de brouter l'herbe et de distinguer les racines propres à leur substance d'avec celles qui ne le sont pas.

Tel d'entre nous qui se sera trouvé dans le cas que je viens de dire, et qui en aura agi de la manière que je le prescris, pourra s'applaudir d'être le père d'une nation nouvelle, d'une nation sauvage, robuste, heureuse, indépendante, du moins jusqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des lois, des arts, des sciences, etc.; ou que, par un concours de circonstances malheureuses, cette nation devienne l'artisan de ses propres malheurs, en inventant elle-même toutes ces choses.

— Mes enfans, dit père Jean, pour le coup la diète a entièrement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne

s'agit point ici de discuter si l'état de nature est préférable à l'état de société, ni de savoir ce qu'un homme qui veut devenir sauvage doit faire, lorsqu'il rencontre une femme de son espèce dans les bois. Nous sommes ici huit personnes, nous sommes dans un désert immense d'où nous ne sommes pas sûrs de sortir de notre vie; nous sommes dans un canton où les vivres sont si rares, qu'il est impossible que nous subsistions quinze jours de la chasse d'un mois; que chacun de nous prenne donc son parti, qu'il cherche à se prolonger la vie, en attendant que le hasard lui procure l'occasion de rencontrer mieux; mais choisissez tous votre route: pour moi, je vais prendre la mienne.

A ces mots, le Juif, l'Allemand et le Suédois demandèrent un de nos fusils, quelques munitions, quelques provisions, nous dirent adieu et disparurent. Nous ne restions plus que cinq, le compère, père Jean, Vitulos, Diégo et moi: mais la bande était trop forte pour subsister; il fut résolu de nous séparer dans l'instant, et de prendre chacun le chemin que nous jugerions à propos.

Nous consentîmes d'autant plus facilement à cette résolution, que les circonstances où nous nous trouvions nous ôtaient tout autre moyen de nous conserver la vie. Le compère s'applaudissait déjà de toucher au moment où il allait rentrer dans l'état de nature; il nous débita encore mille visions philosophiques sur cet état, et avança des paradoxes si extravagans, que j'aurais cru qu'il avait perdu l'esprit, si je n'eusse su que son cerveau était dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avait que l'Espagnol qui était inconsolable. Lorsque nous fûmes près de nous séparer, il se mit à pousser des hurlemens épouvantables. — Ah! mon très honoré maître! s'écria-t-il, philosophe incomparable! dont le soleil n'a point vu de semblable depuis Pékin jusqu'à Salamanque! Ah! très redoutable, très vertueux et très secourable père Jean! consolateur des af-

fligés! pourvoyeur des affamés! dont l'âme stoïque est aussi inébranlable que les murailles du Capitole!.. et vous mon ami Jérôme! que va devenir sans vous le pauvre gentilhomme Diégo Arias-Fernando de la Plata, y Riales, y Bajaloz? que va devenir sans vous le pauvre Diégo? Cet état de nature, que mon doux maître dit être le plus heureux état de lavie, est pour moi une perspective effroyable, est pour moi un état... Ah! je ne puis vivre dans cet état de nature! Je veux toutefois que ce soit un bon état, puisque mon cher maître le dit; mais je n'y puis penser sans frémir d'horreur!... la seule idée que je m'en forme me fait dresser les cheveux aussi raides que la pique de don' Garcias de Palastro... Ah! malheureux, que vas-tu devenir? Quoi! vivre seul, sans ami, sans secours, sans consolation!... Hélas! pauvre Diégo! pauvre Diégo! comment supporteras-tu les horreurs de la solitude sans être né ours ou chat-huan? Comment souffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, si personne ne te saigne? les douleurs d'un abcès, si personne ne te le perce, et la dissolution d'un membre, si personne ne te le remet? Comment guériras-tu de la fièvre, si on ne te donne le quinquina? de la vérole, si on ne t'administre le mercure, et de la diarrhée, sans l'ipécacuaha? Qui te nourrira lorsque tu ne pourras plus marcher? qui te défendra de la gueule du loup, lorsque tu seras le plus faible? qui t'appliquera un emplâtre au talon si tu es piqué d'un scorpion? Ah! si les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finissaient tout d'un coup, je ne me plaindrais pas; mais je peux me casser une jambe et vivre encore six mois dans des douleurs insupportables; un chancre incurable peut me ronger une fesse, et je puis vivre des années dans des tourmens affreux; une fistule maudite peut me survenir à l'*anus*, me ronger l'intestin *rectum* et tout ce qui en dépend, sans avoir le moindre pauvre petit chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature! état de nature! tu n'es pas mon état!

Lorsque Diégo eut fini sa jérémiade , il fut conclu que nous ne nous séparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche , et nous fîmes environ quinze milles.

Le lendemain, à la pointe du jour, père Jean aperçut un daim ; et comme cet animal était à la portée du fusil, le révérend le jeta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. Père Jean, Vitulos, Diégo et moi, résolûmes de ne point encore nous séparer ce jour-là ; mais le compère voulait absolument cette séparation ; il lui tardait de devenir sauvage ; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim, nous continuâmes notre chemin. Vers le soir nous aperçûmes que le terrain formait une pente sur notre gauche ; nous prîmes cette route , et en moins d'une heure nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau rempli d'écrevisses. Pour le coup il ne fut plus question de séparation ; le compère jura qu'il voulait vivre et mourir avec nous, et qu'il n'abandonnerait point le ruisseau sans être sûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit , nous nous remîmes d'autant plus aisément des fatigues de notre voyage , qu'il ne se passait point de jour sans que nous ne vissions quelques animaux sauvages venir boire à ce ruisseau , ce qui donnait occasion à père Jean d'en jeter de temps en temps quelque'un sur le carreau. Il ne nous manquait plus que de revoir nos pauvres camarades ; mais soit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre , ou qu'ils fussent péris, nous n'en apprîmes aucune nouvelle.

CHAPITRE IV.

Continuation de notre voyage. — Découverte d'un peuple inconnu.

Après avoir séjourné environ huit jours, le compère proposa de remonter le ruisseau, dont la source paraissait être à l'est. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition, que nous n'avions rien à craindre de la disette aussi long-temps que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes dans un endroit où ce ruisseau sortait d'entre des rochers escarpés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours et demi nous eûmes traversé ces rochers, et nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés environ de deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, composées de branchages entrelacés, et couvertes de roseaux. Etant entrés dans l'une de ces cabanes, nous n'y trouvâmes ni meubles ni ustensiles, sinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer où l'on avait fait du feu dans la journée même. Nous visitâmes les autres cabanes, et nous trouvâmes partout la même chose, à la réserve d'un peu de fromage, et d'une dizaine de livres de viande fumée que nous prîmes pour passer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux enfans d'environ dix ans, couverts de peaux, et gardant un troupeau de chèvres : aussitôt que ces enfans nous eurent aperçus, il se mirent à courir à toutes jambes en poussant des cris affreux, et entrèrent

dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirigé notre route sur la leur, nous traversâmes le bois, et nous arrivâmes dans une habitation composée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une nation à demi-sauvage, vêtue de peaux, et parlant à peu près comme les grenouilles croassent.

Dans un instant nous fûmes environnés de toute la bourgade. Les hommes étaient armés d'arcs, de flèches, et de longs bâtons dont la pointe était durcie au feu; quelques uns même avaient des haches, ce qui nous fit croire que nous avions relation avec quelque nation à qui le fer était connu; car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçassent aucun art, aucun métier, en un mot qu'ils connussent d'autres occupations que la chasse. Quoique ces hommes fussent tous armés, ils ne témoignèrent en aucune manière de vouloir nous faire du mal; au contraire, ils nous présentèrent du lait dans une espèce de jatte de bois, qui paraissait avoir été creusée avec la pointe d'un couteau; après quoi ils nous offrirent de la viande sèche, quelques fruits inconnus en Europe, mais de très mauvais goût.

Nonobstant ce bon accueil, nous nous tinmes sur nos gardes, et nous refusâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant aperçus de notre défiance, ils nous menèrent dans une hutte vide, qui se trouvait à la portée d'un pistolet des autres, et nous firent entendre par ce signe que nous pouvions nous en accommoder. Ensuite le plus âgé d'entre eux ramassa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi lesquelles il en mit quelques noires; puis ayant mis ces pierres dans son bonnet, les chefs de famille s'approchèrent et en tirèrent chacun une. Ceux auxquels les pierres noires tombèrent poussèrent un cri de joie, disparurent à l'instant, et revinrent un moment après avec cinq chèvres et une jatte de bois, qu'ils nous présentèrent, en nous faisant signe que nous pouvions nous servir de ces animaux pour en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher

chacun leur femme , et nous proposèrent de les tirer au sort , ce que nous fîmes pour leur complaire. Lorsque nous fûmes ainsi partagés , toute la bourgade environna notre cabane , et se mit à hurler si épouvantablement , que Diégo faillit en mourir de frayeur. Ces hurlemens n'étaient cependant qu'une espèce de cantique , par lequel ils nous souhaitaient toutes sortes de plaisirs et de prospérités.

Lorsque le cantique fut fini , nos hôtes s'éloignèrent d'environ deux cents pas de notre cabane ; ils s'assirent sur leur cul , à la manière des tailleurs , et nous laissèrent avec ces femmes. Pendant ce temps-là , celles-ci nous firent entendre par leurs gestes , par leurs caresses , la raison pourquoi elles étaient envoyées ; mais nous étions trop épuisés par les fatigues que nous avions essuyées , pour les aider à remplir l'objet de leur mission. D'ailleurs elles étaient si laides , si malpropres , qu'elles étaient plus capables de nous faire passer toute envie que de nous en donner. Voyant que nous ne nous remuions pas , elles se mirent à se lamenter , et puis à hurler comme si on les eût écorchées. Alors père Jean nous dit :—Vertu de froc ! si nous ne satisfaisons ces femelles-là , leurs maris et toute la sacrée bourgade vont nous tomber sur la carcasse. — J'aimerais mieux être empalé , répondit le compère , que d'en toucher une. — Et moi de même , ajoutai-je. — Et moi , non , dit Diégo ; il faut apprendre à se vaincre dans ce monde , c'est un péché que d'être si délicat ; mais , hélas ! la nature me refuse son secours dans ce moment-ci , il ne me reste que le désir de bien faire. O mon bon ange ! vous savez que dans tous cas d'impossibilité le désir est réputé pour le fait.

Lorsque Diégo eut fini de parler , le révérend dit qu'il avait bien prévu que cette besogne allait retomber sur lui ; il se mit donc en devoir des'en acquitter , et s'en acquitta si bien , que ces femmes furent ensuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures , nos hôtes se rapprochèrent

de notre baraque , se mirent à beugler comme auparavant ; les maris reprirent leurs femmes , et l'on nous laissa tranquilles.

Lorsqu'ils furent partis, le compère nous dit : — Je ne sais à quoi ceci tournera , mais il me semble que nous sommes chez une nation qui est plus disposée à nous faire du bien qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de chose , mais ils nous ont offert tout ce qu'ils possèdent. O nations policées ! recevez-vous ainsi l'étranger ? non ; vous lui demandez des passeports , vous le mettez en prison lorsqu'il n'en a pas ; s'il en a , et qu'il séjourne parmi vous , vous ne lui donnez rien sans intérêt , ou sans vue d'intérêt ; vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez ce qu'aucun animal ne paie sur la terre , c'est-à-dire , sa subsistance ; vous lui tendez des embûches , vous le trompez , vous le ruinez ; vous le tourmentez , vous le perdez enfin , si , en suivant la loi naturelle , il a le malheur de violer les lois barbares que vous avez forgées !

Environ une demi-heure après , deux députés de la bourgade nous apportèrent environ trente livres de viande fraîche , et firent mille cérémonies , mille contorsions , en nous la présentant ; puis ils se bouchèrent les oreilles avec les doigts , et se mirent à hurler comme leurs compagnons avaient fait auparavant. Le compère leur témoigna par ses gestes que nous leur étions très obligés de leurs égards et de leur générosité ; mais ils ne parurent pas faire cas de ce témoignage. Père Jean s'imaginant qu'il leur fallait des expressions de reconnaissance plus sensibles , se mit à faire des grimaces épouvantables et à beugler d'une si terrible manière que je craignis que la baraque ne croulât , et nous ensevelît tous. Les deux députés , sensibles aux politesses du révérend , lui crachèrent au visage , et l'essuyèrent avec leur barbe.

Une faveur si singulière anima père Jean ; il redoubla ses grimaces et ses beuglemens ; nous nous mêmes à

faire comme lui; les deux envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit, et fit chorus; ce tintamarre infernal dura jusqu'à ce qu'épuisés et couverts de sueur, nous tombâmes tous à la renverse.

Cette scène acheva de nous concilier la bienveillance de nos hôtes. Pour marque de leur estime, ils allumèrent un grand feu vis-à-vis de notre cabane, et laissèrent deux hommes qui passèrent le reste de la journée et toute la nuit à en avoir soin.

Le lendemain, père Jean voulut rendre visite à nos hôtes. Ayant chargé nos deux fusils de frais, il en donna un à Vitulos et garda l'autre pour lui : le compère et moi prîmes chacun un arc, Diégo se chargea de la marmite, et nous nous mîmes en marche. Le révérend marchait le premier; Diégo le suivait en frappant sur la marmite en guise de tambour; le compère et moi faisons le corps de la troupe, Vitulos l'arrière-garde.

Lorsque nous fûmes arrivés à la cabane de l'ancien, père Jean déchargea son fusil pour lui faire honneur. L'ancien, qui n'avait jamais reçu d'honneur pareil, prit l'épouvante et se mit à courir comme un énergumène. Cette aventure mit toute la bourgade en alarme. Mais père Jean ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal, tout le monde se rassura; l'ancien complimenta le révérend, et finit par nous faire donner deux chèvres, et cinq jeunes filles, qui parurent fort satisfaites de leur destinée.

La visite étant finie, nous retournâmes dans le même ordre à notre baraque, tandis que quatre hommes, marchant en cadence, conduisaient nos nouvelles provisions.

Le reste de la journée se passa fort tranquillement de part et d'autre. Le soir étant venu, père Jean, en qualité du plus fort, s'appropriâ la plus belle de nos filles; le compère, comme philosophe, s'empara de celle qui suivait; quant à Vitulos, Diégo et moi, nous tirâmes les trois autres au sort.

Au bout de deux jours, l'on nous retira nos femmes et l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change, soit que ces dernières fussent plus belles, ou que le changement réveillât notre appétit. Cela continua ainsi pendant trois semaines. Au bout de ce temps-là, le compère ne put plus contenir l'excès de sa joie; il courait quelquefois autour de notre cabane en faisant des sauts et des cabrioles tels que Diégo n'avait fait de sa vie. — O divine philosophie! s'écriait-il dans l'enthousiasme qui l'agitait, je n'ai jamais douté que ta lumière ne conduisît l'homme à la connaissance du vrai; mais je ne me serais point imaginé qu'il y eût des hommes qui vécussent heureux sans être aussi sauvages que les orangs-outangs ou les rhinocéros; voici cependant un peuple à demi-sauvage, à demi-sociable, qui jouit de tout le bonheur que l'on puisse désirer en ce monde; il jouit de tous les avantages de la santé la plus robuste; il vit dans un pays qui n'est ni assez riche pour donner de l'envie à personne, ni assez stérile pour y manquer du nécessaire, lorsque l'on sait se contenter de la nourriture la plus simple. Ce peuple est doux, humain, généreux, exempt de crainte et d'ambition, de jalousie même: il n'a ni lois, ni religion, ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable est le père commun de ce peuple fortuné, sans en être le maître; il n'a rien à demander à ses enfans, rien à leur ordonner: il n'a que des conseils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux! je veux finir mes jours avec toi. Je déteste mon ingrate patrie, je vais brûler les haillons que je porte et qui me rappellent encore la mémoire des états policés; je renonce à ma langue maternelle, je ne veux plus que croasser ou hurler comme tu fais; en un mot, je veux vivre, mourir et être enterré au milieu de toi.

En finissant ces mots, le compère se dépouilla tout nu comme la main, et jeta ses habillemens dans le feu; puis, s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la baraque, il se mit à croasser comme

les grenouilles; et quelques instances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE V.

Raisonnement de l'Espagnol sur l'état du compère.

Diégo avait cru d'abord que le compère badinait; mais lorsqu'il vit que c'était tout de bon, il se leva en s'écriant: — Je crois en vérité que mon doux maître est devenu fou! Serait-il possible que le plus grand philosophe de la terre eût perdu l'esprit tout d'un coup? Juste ciel! qu'est-ce que c'est que de nous! Hélas! le révérend père Yvo de Ribeira avait bien raison de dire que les choses d'ici-bas sont fragiles et périssables.

« Tout ce qui existe dans le monde, disait-il, n'est
 » porté à sa perfection qu'avec lenteur et par degré;
 » mais un instant l'absorbe ou l'anéantit: le blé semé
 » dans les champs doit être un certain temps dans la
 » terre avant que ses parties séminales commencent à
 » végéter, se développer et s'étendre, avant qu'elles bri-
 » sent l'enveloppe qui les renferme; alors, il lui faut
 » un temps beaucoup plus considérable pour passer
 » par différentes formes, par les différens degrés d'ac-
 » croissement nécessaires, par lesquels il parvient à son
 » état de perfection et de maturité. Mais en est-il là?
 » un vent impétueux annonce tout-à-coup un orage ter-
 » rible; une grêle foudroyante arrive qui l'écrase et le
 » hache en pièces.

» Un pêcheur bâtit une cabane sur le bord de la mer;
 » un second pêcheur en bâtit une autre près de celle-
 » là, et d'autres pêcheurs font de même: insensiblement
 » la nouvelle habitation s'accroît, les habitans s'y mul-

» tiplient, l'industrie y devient nécessaire, le commerce
 » s'y introduit et les arts de même; un prince bienfai-
 » sant accorde à ce lieu des privilèges dictés par sa sa-
 » gesse et sa prudence; l'habitation devient une ville
 » grande et opulente, la renommée porte aux quatre
 » coins de la terre que cette ville égale Tyr et Carthage;
 » alors un valet ivre oublie une chandelle dans un ma-
 » gasin, le feu prend à des matières combustibles, la
 » maison brûle, l'embrasement se communique à toute
 » la rue, à toute la ville, et en moins de vingt-quatre
 » heures, il ne reste d'un endroit si florissant qu'un
 » monceau de décombres fumant. »

Ah! père Yvo de Ribeira! père Yvo de Ribeira! si vous étiez présent à ce spectacle funeste et déplorable qui est devant nos yeux, que ne diriez-vous pas de l'esprit humain? Hélas! vous en diriez la même chose que ce que vous venez de dire de l'accroissement lent et graduel du blé qui couvre les campagnes, de celui d'une ville riche et florissante, et de leur destruction subite.

En effet si l'on considère l'esprit de l'homme immédiatement après sa conception, l'on verra que les nerfs étant encore faiblement animés, cet esprit n'éprouve que des sensations extrêmement faibles et confuses, ne réagit sur les fibres nerveuses que d'une force proportionnelle à la quantité de leur mouvement⁽¹⁾. Cependant à mesure que le germe se développe, les sensations acquièrent plus de vivacité, et l'esprit plus d'aptitude à faire usage de ses facultés naissantes; il vient insensiblement au point d'acquiescer quelques perceptions, quelques idées, de lier ces idées, de distinguer, de se rappeler celles dont il a déjà

(1) Ce que Diégo débite ici est encore un lambeau de la philosophie du compère qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ses braves pour ses chausses, il faut l'excuser : c'est mon camarade Diégo qui parle.

été affecté. Ensuite la sphère de ces idées s'élargit : aux signes naturels dont elles étaient revêtues se joignent des sons, des mots, des termes et autres signes de la pensée ; la nature des choses, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leur succession, leurs usages, leur durée, exprimés par des paroles ou autrement, offrent à l'esprit un fond d'idées sur lequel il s'exerce sans jamais s'épuiser. A mesure que les opérations, qu'il faisait sur les choses ou sur leurs images s'étendent sur les termes qui représentent ces mêmes choses, ses idées deviennent plus générales ou plus universelles, ses connaissances s'accroissent, se perfectionnent, et se multiplient ; enfin il parvient avec le temps à un tel degré de perfection, que ce n'est point sans raison que quelques uns l'ont pris pour un rayon de la divinité.

Mais si, au bout de ce temps qu'il fallut à l'esprit pour en venir là, la machine organisée à laquelle il est unie se détraque tout-à-coup ; si le cerveau éprouve quelque changement subit et funeste, adieu l'intelligence, les réflexions, le raisonnement, les connaissances ; adieu toutes les facultés de l'esprit, adieu l'esprit même : il disparaît avec autant de célérité qu'il avait mis de temps à devenir ce qu'il était.

O mon très honoré maître ! tel est pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès votre plus tendre jeunesse votre esprit fut comme une étoile nouvelle et resplendissante qui paraît sur l'horizon et qui efface toutes les autres par sa clarté. Insensiblement cet astre est monté vers son apogée, son éclat dissipait les ombres de la nuit ; mais un nuage ténébreux s'est élevé tout-à-coup et l'a offusqué ; cet esprit qui faisait l'admiration des sages, la frayeur des faibles et la honte des sots, s'est éclipsé dans un instant, peut-être pour ne reparaître jamais !... O très redoutable père Jean de Domfront ! il ne me reste plus que vous dans le monde ; si l'esprit vient à vous tourner aussi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera aussi à mon tour.

Mais la tête aurait-elle effectivement tourné à mon

doux maître? L'état où je le vois ne serait-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire et préméditée à toutes les connaissances qu'il avait acquises, ainsi qu'il l'a dit lui-même?... C'est cela! et non autre chose. Mon maître a abandonné son savoir, comme un outil utile qu'on rejette après s'en être servi. Le vaste savoir de mon cher maître lui a fait connaître que l'homme en société est tyran ou esclave, et toujours méchant; que toutes les connaissances, que toutes les sciences que l'homme cultive en cet état détériorent de plus en plus son espèce: la force du génie de mon maître chéri lui a fait connaître le maximum et le minimum de tout cela; il en a conclu ce qu'il y avait à en conclure, et il est devenu tel que le voilà.

Que l'on ne dise pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature ait donné à l'homme, c'est-à-dire, aux connaissances qui nous élèvent si fort au-dessus des animaux, à l'usage de cette faculté inestimable par laquelle nous acquérons ces connaissances, est une instigation du diable, est l'effet d'une imagination détestable envers l'auteur de la nature; car je prouverais par l'exemple des plus saints personnages de l'antiquité, qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection qu'en se dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant en quelque sorte semblables aux brutes.

Parmi ces hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richesses, l'aisance et la volupté, pour se retirer dans les déserts, où ils se creusaient des tanières, où ils ne se nourrissaient que d'herbes et de racines, comme font la plupart des animaux. D'autres se sont dépouillés de leurs habillemens, des parures du siècle, et ont marché nus ou presque nus, en dépit de la rigueur des saisons. D'autres ont renoncé à l'usage de la parole, ils ne se sont plus expliqués que par signes, ou ne se sont plus expliqués du tout. Tous enfin ont cru qu'on ne pouvait être vraiment parfait qu'en suivant les traces que les bêtes nous fraient

O très humble et très pieux solitaire ! ô mon maître ! si les hommes ordinaires n'eussent jamais porté leurs regards au-delà de leur sphère ; si les autres , satisfaits d'avoir vu , se fussent retirés dans les bois , eussent fermé les yeux , et se fussent tus pour jamais , le genre humains'en serait trouvé mieux ; notre saint père le pape serait bien plus grand seigneur qu'il n'est , et les trois quarts du mal qui existe sur la terre serait encore à naître. Je veux donc suivre votre exemple , ô hommes incomparables ! dussé-je être réduit à l'état que je craignais tant lorsqu'il s'agit de nous séparer dans le désert ; je renonce au peu de connaissances que j'ai acquises ; je renonce à la parole , et je n'en réserve l'usage que pour réciter le *Pater* et le *Miserere*.

CHAPITRE VI.

Autres réflexions sur le même sujet.

Père Jean et Vitulos faillirent étouffer de rire en voyant le compère et Diégo croasser l'un à côté de l'autre : quant à moi , il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prît. Ce n'était pourtant pas que l'état de l'Espagnol me touchât en aucune manière , car il y avait long-temps que je savais qu'il était fou ; mais celui du compère me pénétra de douleur , et me porta à faire les réflexions les plus affligeantes sur la condition du genre humain.

Est-il possible , m'écriai-je , que cet esprit qui nous élève si fort au-dessus des animaux , qui doit servir de flambeau dans toute notre conduite , qui doit être la source de notre bonheur et de notre tranquillité , soit un sujet perpétuel d'humiliation , soit la cause de nos égaremens et l'instrument de nos malheurs !

Quelle est donc la cause d'un effet si funeste ? Notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot toutes nos passions ; notre inquiétude, qui nous porte sans cesse à vouloir connaître ce qui ne nous touche pas ; notre ignorance, qui se laisse éblouir par le vain éclat des objets fantasques qui nous environnent ; notre orgueil, qui nous fait croire que rien n'est inaccessible à nos recherches, à notre pénétration ; nos passions, enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne consiste qu'en tout ce qui les flatte.

Le compère, né d'un tempérament vif et inquiet, a prétendu accumuler connaissances sur connaissances, et il n'a point vu que ce qu'il prenait pour de l'or n'était qu'un faux clinquant. Il avait remarqué que la société est remplie de maux ; il a cherché la source de ces maux, il a cru l'avoir trouvée dans la religion et les lois qui constituent cet état, dans les sciences qu'on y cultive, dans les opinions qui y sont répandues : animé par cette découverte, sa voix s'est élevée, il a tonné contre cette source, et s'est attiré malheurs sur malheurs ; alors, au lieu de rentrer en lui-même, et de voir, si en prêchant contre des abus il ne s'abusait point lui-même, il a renoncé fièrement à tout ce qui caractérise l'homme civilisé : il a bravé la société irritée, et il n'a point senti qu'il n'était dans ce moment que le jouet de son aveuglement, de son orgueil, et qu'il allait devenir la victime de son propre ressentiment : enfin il voulait instruire l'univers, et il a fini par extravaguer ; il croyait faire l'admiration des sages de la postérité, il est devenu l'objet de leur pitié.

La vraie philosophie ne consiste donc point à avoir vu que l'illusion, le vice et la méchanceté sont l'apanage des hommes civilisés, ni à publier, en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les lois, les opinions différentes, etc., en sont la cause ; ni à devenir sauvages après ce bel exploit ; mais elle consiste, et je le vois aujourd'hui, à savoir vivre tranquille et

heureux (1) au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle soit : un chacun en possède les moyens; le simple usage de sa raison et de sa prudence suffit pour cela. Et lorsque je réfléchis sur ce que j'ai vu tant de fois dans les différens lieux où nous avons séjourné, milles exemples s'offrent à ma mémoire, et confirment ce que j'avance. Ah ! Whiston ! Whiston ! je ne vous ai jamais oublié, ni ne vous oublierai jamais. Si votre condisciple eût suivi les conseils que vous lui aviez donnés lorsqu'il vous rencontra à Paris, il se serait bien épargné des peines, ainsi qu'à ceux qui l'ont suivi; il y aurait long-temps que le fantôme qui me fascinait les yeux se serait évanoui...

J'allais continuer sur le même ton, lorsque Vitulos m'interrompt pour me demander d'un petit air moqueur, pourquoi tous les hommes ayant des moyens aussi faciles que je le disais pour se rendre heureux, il y en avait si peu qui le fussent; pourquoi ils s'abandonnaient presque tous aux impulsions de leur inquiétude, aux ténèbres de leur ignorance, aux transports de leurs passions.

Je ne savais d'abord si je devais lui répondre, mais après quelques momens de réflexion, je lui dis : — Monsieur Vitulos, si les hommes ne sont point heureux, ayant tous les moyens de l'être, c'est parce qu'ils font comme le compère, comme le révérend que voilà, comme Vitulos, tant d'autres et moi avons fait; c'est parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon qui les entraîne, ils ne se donnent point la peine de réfléchir sur la vraie manière par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils sont susceptibles; en un mot, c'est que, par une fatalité inconcevable, l'homme, malgré le pouvoir qu'il a du contraire, se plaît à cher-

(1) Je parle ici du bonheur intérieur, qui ne dépend d'aucune cause externe.

cher hors de lui ce qui n'existe pas, ce qu'il a senti mille fois exister au dedans de lui-même.

— Et ce peuple qui croasse, dit père Jean, et qui t'a si bien régalé, te semble-t-il aussi qu'il ne soit point heureux?

— Sans doute, répondis-je ; il faudrait pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs ni vices ; mais il est trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand' peur qu'il n'erre par l'extrémité opposée à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumières, et qu'il ne soit méchant d'une toute autre manière qu'on ne l'est dans nos contrées. Quoi qu'il en soit, ses erreurs n'en seraient pas moins des erreurs, ni ses vices des vices, et par conséquent son état véritablement malheureux. Le compère croasse ici à sa manière ; mais si nos hôtes si doux, si bienfaisans, si tranquilles en apparence, voulaient lui permettre d'aller croasser quelques jours parmi eux, il découvrirait bientôt qu'ils ne sont point tels qu'il se l'est imaginé. Sa révérence se souvient qu'il en vint ici un il y a quatre jours, qui nous fit entendre que sa nation est fort nombreuse, qu'il y a plus avant quantité d'autres bourgades semblables à celle-ci ; je ne m'étonnerais pas si ces bourgades se réunissaient quelquefois pour aller en course sur quelques peuples voisins ; car les haches et autres effets que nous avons vus ne viennent certainement point de leur crû : je me trompe donc beaucoup si nos hôtes, si hospitaliers, si charitables, ne sont pas des brigands fieffés. Enfin si nous demeurons ici, le temps nous apprendra à quoi nous devons nous en tenir sur leur compte. — Ma foi, dit père Jean, tu pourrais bien avoir raison. Si tu avais toujours raisonné de même, je ne t'aurais point pris si souvent pour un sot.

CHAPITRE VII.

Changement de scène.

Le révérend avait à peine fini de parler, qu'un bruit confus se fit entendre. Nous sortîmes de la cabane pour voir ce que c'était, et nous aperçûmes toute la bourgade en mouvement.

Quoique père Jean eût la meilleure opinion de nos hôtes, il ne laissa point de s'armer d'un de nos fusils, de faire prendre l'autre à Vitulos, à moi la hache, et de dire au compère et à Diégo de prendre nos arcs et de se tenir sur leur garde en cas d'évènement. Mais le compère ne fit point semblant d'écouter son oncle; et Diégo, croyant qu'on allait combattre, se cacha sous la litière dont le sol de la cabane était couvert.

Un instant après nous vîmes paraître le vieillard paré extraordinairement, et marchant à la tête des hommes de la bourgade, dont les uns étaient armés d'arcs, les autres de massues ou de haches. Quatre femmes venaient ensuite, menant chacune par la main un enfant d'environ trois ans, couronné de feuillages, et ayant le corps peint de diverses couleurs. Le reste des femmes et des enfans suivait.

Cette troupe marchait d'un pas grave et dans un profond silence. En passant devant notre cabane, elle poussa un cri de joie et s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des siens, nous fit entendre qu'ils allaient à quelque distance de là, d'où ils ne tarderaient pas à revenir; et comme le compère témoignait vouloir les accompagner, il lui fit signe de demeurer.

Lorsque ce compliment fut fini, le vieillard se remit

à la tête de la troupe ; celle-ci poussa un second cri, et se remit en route.

Au bout d'environ un demi quart-d'heure, elle entra dans un bois et disparut. Alors père Jean nous dit qu'il voulait voir ce qu'elle allait faire ; Vitulos dit la même chose ; ils prirent leurs fusils et se mirent en chemin ; enfin je me joignis à eux avec la hache sur l'épaule ; le compère suivit en croassant , et Diégo en tremblant.

Lorsque nous fûmes à l'entrée du bois , nos hôtes, qui s'y étaient enfoncés à environ une portée de carabine , firent retentir l'air de cornets à bouquin et de hurlemens effroyables. Aussitôt père Jean avança plus avant , et voulut, malgré les instances que nous lui fîmes, percer jusqu'à l'endroit où ils étaient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçans , qui nous semblèrent être ceux de quelques enfans. Ces cris nous firent redoubler le pas : nous arrivâmes à portée de la troupe , et nous aperçûmes à travers les broussailles tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc, aux pieds duquel le vieillard venait d'ouvrir le ventre, et d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocens dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux , et mit père Jean dans une telle fureur, que, sans considérer ce qui pouvait arriver, il jeta d'un coup de fusil le vieillard sur le carreau ; en même temps il m'arracha la hache et fondit sur ces barbares ; il en avait déjà jeté une dizaine par terre ; la troupe épouvantée prenait la fuite à toutes jambes , avant que Vitulos eût songé à le seconder.

Après cet exploit, le révérend, écumant de rage, vint prendre le compère par le collet, le traîna près de ces victimes encore palpitantes, et lui dit : — Regarde, malheureux, considère les fruits de la férocité aveugle et enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature que tu prétends être l'état le plus parfait que l'on puisse imaginer. Mais vois, et juge, par ce spectacle sanglant, de quoi seraient capables des



hommes dont l'ignorance serait poussée à quelques degrés de plus.

Ce que nous venions de voir, ce que père Jean venait de dire, avait pétrifié le pauvre compère. Mais lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il s'écria : — O l'abominable espèce, que l'espèce humaine ! qui l'aurait jamais cru ! j'avais renoncé à la parole et à la raison, je renonce, pour le coup, à l'humanité !... je renonce à la vie !... Ah, mon cher oncle ! prêtez-moi votre main secourable ; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis supporter qu'avec horreur ; donnez-moi la mort !... Mais le révérend, au lieu d'écouter son neveu, nous dit qu'il fallait retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite et des provisions, et partir de cet endroit sans délai. Vitulos trouva cette proposition un peu hardie ; il lui dit que si les barbares, revenus de leur première frayeur, nous apercevaient dans la plaine, nous courrions grand risque d'en être massacrés. Mais le révérendissime lui répondit que les gens cruels étaient ordinairement des lâches et qu'il ne les craignait pas.

Là-dessus nous nous remîmes en route vers notre cabane, et nous n'aperçûmes personne, la troupe dissipée s'était enfoncée dans le bois.

CHAPITRE VIII.

Continuation de notre route.

Lorsque nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenait, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays. Ensuite nous tirâmes à travers une plaine sablonneuse droit à une chaîne de

montagnes qui paraissaient à deux ou trois lieues de nous.

Lorsque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étaient inhabitées ; c'est pourquoi nous entreprîmes de les passer, et en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui sortait d'un rocher, et nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir et raisonner sur ce que nous venions de voir. Le compère, honteux d'avoir été la dupe de ses fausses conjectures, persistait toujours à vouloir être assommé ; le révérend allait enfin le satisfaire, mais Vitulos vint à bout de leur faire entendre raison.

Lorsque le jour fut venu, nous tînmes conseil sur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut résolu que nous tirerions droit au midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du Mogol, et passer de là à Surate, et de Surate en Europe.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages et entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce temps-là nous rencontrâmes une horde de trois à quatre cents Tartares, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, et qui finirent par nous voler nos armes et tout ce que nous avions, malgré la résistance du père Jean, les reproches du compère, les représentations de Vitulos, les cris de Diégo et mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces Tartares, nous poursuivîmes notre route, mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir ; notre seul ressource ne consistait plus que dans les herbes et les racines ; heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernières une espèce de raifort, qui était d'assez bon goût et très nourrissant.

De temps en temps, nous rencontrions encore quelques Tartares, qui nous régalaient comme les autres,

et qui nous auraient volé de même si nous eussions eu encore quelque chose à voler. Enfin, au bout de trois mois de fatigues et de périls de toute espèce, nous arrivâmes dans le Mogol.

Il s'agissait de traverser ce vaste empire et de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors, mais nous n'avions pas le sou. Père Jean, qui avait été notre protecteur, notre appui, notre reconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connaissait parfaitement les simples: il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, et s'annonça pour médecin dans la première ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçait de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fièvre maligne, et un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, et les présens lui tombèrent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, et nous arrivâmes à Lahor, où la renommée avait déjà devancé notre nouvel Esculape.

A peine fûmes-nous dans cette ville, que les principaux de l'endroit voulurent voir sa révérence: c'était à qui le fêterait, à qui l'emploierait dans les circonstances où son ministère était nécessaire. Enfin au bout de trois mois nous avons plus de deux mille écus de bien, tant en argent, qu'en bijoux et étoffes, etc.

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette ville, lorsqu'un soir le révérendissime ayant goûté d'un pot de confiture qu'on lui avait envoyé, se trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuse. Il ne douta point que les médecins de Lahor, jaloux de ses succès, ne l'eussent fait empoisonner; il eut recours à tous les remèdes imaginables en cette occasion, et grâce à l'effet de ces remèdes, à la force de son tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. Père

Jean avait non seulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins que messieurs de la médecine n'auraient pas manqué de lui susciter, au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

A la sortie de Lahor, nous passâmes par Nicodar, par Syrina, et nous arrivâmes à Delhy, où la science du révérend père doubla notre capital. De Delhy nous fûmes à Agra, où il gagna encore quelque chose. Enfin d'Agra nous vîmes en droite ligne à Surate, où nous trouvâmes un vaisseau qui nous transporta à Goa, et dans cette dernière ville, un autre vaisseau qui partait dans la quinzaine pour Lisbonne.

CHAPITRE IX.

Naufrage, et ce qui s'ensuivit.

Il ne nous était rien arrivé de remarquable dans notre traversée de Goa en Europe. Mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de Lisbonne, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, et nous poussa jusque vers la pointe du cap Saint-Vincent, où notre vaisseau fut brisé en mille pièces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte où j'étais plongé pendant qu'il dura m'avait ôté l'usage entier de mes sens ; je ne le recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu, je regardai de toutes parts : je ne découvris que le ciel, et la mer qui s'était calmée. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présentèrent à mon esprit ; je pleurais, je me lamentais, j'appelais tous les saints du paradis à mon secours ; enfin le désespoir le plus affreux allait me saisir, quand

j'aperçus un vaisseau anglais qui voguait à toutes voiles vers moi.

Lorsque le vaisseau fut à portée, l'équipage m'aperçut, et le capitaine envoya la chaloupe pour me tirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point sitôt dans cette chaloupe que je demandai aux matelots s'ils n'avaient point ramassé quelques autres malheureux qui avaient fait naufrage avec moi. Ils me répondirent que non : à ce mot je ne doutai plus que le compère, le révérend, Vitulos et Diégo n'eussent péri, ce qui faillit me faire évanouir de douleur et de tristesse.

Le capitaine de ce vaisseau prit tous les soins possibles de moi : il me donna deux de ses chemises, un chapeau, et quelques autres nippes dont j'avais besoin. Comme son vaisseau était destiné pour Gibraltar, il fit faire une quête à son arrivée en cette ville, et au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette somme suffisait pour me reconduire en France ; mais comme ma santé était fort délabrée, tant par les peines que j'avais souffertes, que par le souvenir de mes pauvres camarades que je regrettais sans cesse, je résolus de faire quelque séjour dans cette ville.

Pendant ce séjour, je fis connaissance avec un vieillard hollandais logé dans la même maison que moi, et qui s'était sauvé d'Espagne à cause de l'inquisition. Comme je passais presque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avait eu avec les inquisiteurs, et il me répondit en ces termes :

Lorsque j'étais encore en Hollande, des personnes de la première considération d'Espagne me sollicitèrent plus de cent fois de passer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquaient ; mais ma religion, qui est celle des Unitaires, m'empêcha pendant plus de six ans de me rendre à ces sollicitations. Enfin les avantages que je voyais à cet établissement, et les promesses qu'on me fit d'une tolérance

entière, me déterminèrent à quitter ma patrie avec ma famille et mes biens, et à aller m'établir dans l'endroit où l'on me désirait.

En moins de deux ans, poursuivit le vieillard, le ciel avait tellement béni mon entreprise, que, sans compter les ouvriers que j'avais amenés de Hollande, j'occupais plus de deux cents familles que j'avais trouvées dans la dernière misère, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits m'avaient attiré l'estime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étais établi. Ma maison, ma table leur étaient ouvertes, et nos conversations ne roulaient que sur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de société pour faire fleurir l'agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me soupçonnèrent de dogmatiser : un orage terrible allait éclater sur ma tête et sur celle de tous mes amis, lorsqu'un soir un honnête homme accourut nous avertir de nous sauver tous dans l'instant, si nous ne voulions point tomber entre les mains de l'inquisition. Nous n'eûmes le temps de mettre aucun ordre à nos affaires, nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme et mes deux fils : une fille que j'avais, et qui était alors dangereusement malade, ne put être transportée ; elle fut abandonnée à la garde de Dieu, et depuis ce temps-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêchèrent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu apaisées, je lui demandai s'il n'y avait point de moyen de rentrer dans ses biens. — Tout est perdu ! s'écria-t-il : la manufacture est anéantie ; les pauvres gens que je nourrissais sont réduits à une misère affreuse ; mes amis dispersés sont aussi malheureux que moi ; et s'il m'en restait encore, ils n'oseraient ouvrir la bouche pour implorer la justice et réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie,

ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, et je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour, et de rentrer dans ses biens.

CHAPITRE X.

Continuation de ma route.

La vue continuelle d'un homme malheureux que je chérissais, celle de la mer qui mouille les murailles de Gibraltar, et qui me rappelait sans cesse la perte que j'avais faite de mes amis, me déterminèrent à abrégier mon séjour et à partir de cette ville.

Après avoir pris congé du vieillard et du capitaine anglais, je partis pour Madrid. Comme c'était au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur; je reçus un coup de soleil au moment où j'allais entrer dans Grenade; et comme cet accident m'avait fait perdre connaissance, l'on me transporta dans la ville, où l'on me mit entre les mains d'un médecin français, qui prit tous les soins possibles de ma personne jusqu'à mon entière guérison.

Lorsque je fus rétabli, je payai le médecin, je le remerciai de ses soins, et me disposai à continuer ma route.

La veille de mon départ, je me trouvai en compagnie avec deux religieux de l'ordre de saint Dominique. Ces révérends pères ayant appris que je partais le lendemain me demandèrent pourquoi je ne demeurais point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux auto-da-fé que l'on eût fait depuis long-temps. Je leur répondis que je n'aimais point à repaître mes yeux de ces sortes de spectacles, où l'humanité avait tant à souffrir.

— Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces pères; il ne s'agit que de brûler des hérétiques. — Les hérétiques, repartis-je, sont des hommes comme nous; un hérétique souffrant est notre semblable qui souffre...

— Monsieur est peut-être hérétique aussi? interrompit le religieux. — Je ne suis point ici pour faire ma confession de foi, répliquai-je; je dirai seulement que je ne sais par quel droit votre ordre s'arroge le pouvoir en ce royaume de martyriser les gens pour leurs opinions.

— Oh! oh! dit le dominicain, vous ne savez point par quel droit notre ordre s'arroge ce pouvoir? eh bien! vous saurez que c'est par un droit qui fait honneur à la raison, à la nature et à la religion. Comme vous me paraissez peu instruit sur cet article, et qu'un petit détail sur la nature de ce droit pourra vous dessiller les yeux, et peut-être faire de vous un bon catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'est un axiome parmi nous qu'il n'y a qu'une seule religion dans laquelle on puisse se sauver. Hors d'icelle, quelque juste que l'homme puisse être, il est en abomination aux yeux de son créateur; il ne lui plaît qu'autant que ses œuvres se trouvent justifiées par la foi, et que cette foi est soutenue par le culte qu'il exige. L'un et l'autre est l'objet de la révélation; la révélation est la base de la vraie religion, celle-ci est la religion chrétienne.

Comme Dieu connaît la faiblesse de la raison de l'homme, son inconstance naturelle, la corruption de son cœur, et que d'ailleurs il est infiniment jaloux de la pureté de cette foi et du culte qu'il a établi, qu'il en veut l'étendue, la défense et la perpétuité, il a établi sur la terre un oracle infallible de ses décrets éternels, qu'il faut croire sur sa parole sous peine de réprobation; un interprète irréfragable de sa volonté suprême, qu'on ne peut contredire, sans s'opposer à la divinité même; un fanal certain auquel on doit avoir recours dans les ténèbres du doute et de l'ignorance; un chef unique de

la hiérarchie ecclésiastique, pour arracher (1), perdre, dissiper, édifier et planter en son nom, par sa doctrine; en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu et le bien de la religion. Or, cet oracle, cet interprète, ce fanal, ce chef, est notre saint-père le pape de Rome, légitime successeur de saint Pierre; d'où il s'ensuit que la vraie religion est la religion du pape, et que, comme les païens, les juifs, les hérétiques, les prétendus gens d'esprit ne croient point au pape, ils sont hors de la vraie religion et abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixièmes de ses enfans qui sont sur la terre, parce qu'ils sont hors de la vraie religion, il ne laisse point de recevoir en grâce ceux d'entre eux qui se rangent dans le giron de l'Eglise, et qui se soumettent aveuglément à sa doctrine et à ses décisions. C'est pourquoi nous n'épargnons ni sermons, ni promesses, ni disputes, ni controverses, soit pour convertir les infidèles et les incrédules, soit pour ramener les hérétiques dans le sentier de la vérité. Mais lorsque la voie de la douceur est inutile, et que l'opiniâtreté des ennemis de la foi est inflexible, ou que quelque autre cause physique ou morale s'oppose aux progrès de l'Évangile, en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à son vicaire, et dont celui-ci nous a fait part, nous n'hésitons point d'avoir recours à la rigueur, à la persécution, à la violence, à la cruauté même, persuadés que tout est permis contre des hommes que Dieu a rejetés de devant sa face; que c'est une œuvre qui lui est agréable de poursuivre jusqu'au moindre de ses ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, et d'arrêter ainsi la propagation de l'erreur.

— Mais, mon père, interrompis-je, est-ce que la religion chrétienne s'est établie par ce mélange singulier de douceur et de cruauté ?

(1) Bulle de Clément VIII. *Osculta fili, etc.*

— Point du tout, mon enfant, reprit le dominicain; la religion chrétienne s'est établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure et exemplaire des apôtres et des premiers chrétiens; l'Eglise était alors trop faible pour joindre la rigueur à la voie de persuasion : ses chefs manquaient de politique, de crédit, et surtout de cette sainte audace, par laquelle leurs successeurs se distinguèrent si noblement dans la suite. Mais lorsque les chrétiens se virent assez forts par leur nombre, par le courage des évêques, par l'appui de quelques grands, ils ne tardèrent pas à faire voir que ce zèle, qui leur faisait envisager les supplices avec intrépidité, ne leur manquait point lorsqu'il s'agissait ou venger le sang de leurs frères, ou de planter l'Évangile par le fer et par le feu, ainsi que par la prédication.

Le troisième siècle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus sainte des représailles, ils égorgèrent dans la Syrie et la Palestine (1) les magistrats qui avaient sévi contre eux; ils noyèrent la femme et la fille de Maximin, et firent périr dans les tourmens ses fils et ses parens.

Quelque temps après, saint Cyrille appuya cette démarche par ses discours et par sa conduite. Il chassa de son autorité les Novatiens, et dépouilla leur évêque de ses revenus. A la tête d'un peuple ému, il attaqua les juifs dans leurs synagogues, les chassa d'Alexandrie, et fit piller leurs biens par les chrétiens, parce que, dit saint Augustin, tout appartient aux fidèles, les méchans ne possèdent rien en propre.

L'intrépide patriarche n'en demeura point là; il soutint fort et ferme que l'autorité séculière est au-dessous de l'autorité ecclésiastique; et pour le prouver, cinq cents moines entourèrent un jour le gouverneur Oreste, qui ne portait point assez de respect à son éminence; le blessèrent d'un coup de pierre, et l'auraient écrasé

(1) Voyez l'Essai sur l'Histoire générale.

si les gardes de ce gouverneur n'eussent arrêté leur fureur. Il est vrai qu'il en coûta la vie à un moine; mais il fut à l'instant béatifié; et pour apaiser les mânes du martyr de Jésus-Christ, il ne fallut pas moins que le sang de la célèbre Hypachie, que les chrétiens mirent en pièces au pied de leurs autels.

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, suffirait pour vous faire comprendre qu'il est très permis, et même de nécessité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la foi, pour l'extirpation de l'hérésie, ainsi que pour le soutien de la puissance, de la grandeur et de la majesté des ministres du Seigneur; mais je veux bien vous faire voir que ce zèle de la primitive Église n'était qu'une étincelle, en comparaison de celui qui anima les fidèles dans les siècles postérieurs.

Tandis que les empereurs, devenus chrétiens, commencent à persécuter leurs sujets par des édits plus ou moins rigoureux, contre les Donatistes, les Priscillianites, les Manichéens, etc.; tandis que l'on s'égorge en Asie et dans vingt autres endroits pour la consubstantialité du Verbe; qu'à Rome les vicaires de Jésus-Christ emploient toute leur politique et les inspirations d'en haut pour affermir le pouvoir et l'autorité que Dieu leur a donnés sur les royaumes et les rois de la terre; tandis que, par une mission divine et particulière, Charlemagne court massacrer tous les habitans d'Éresbourg, qu'il renverse le temple d'Irmenseul, et qu'il égorge les prêtres sur les débris de l'idole; qu'il pénètre jusqu'au Vesper, qu'il fait main basse sur tout ce qui ose lui résister, qu'il laisse aux peuples soumis des missionnaires pour les convertir et des soldats pour les forcer; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cents prisonniers pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avait ravie, et qu'il sacrifie plus de victimes à sa sainte ambition que tous les païens qu'il vainquit n'en auraient immolé à leurs idoles jusqu'au jour du jugement; tandis enfin que l'impératrice Théodora

poursuit pieusement les Paulitiens jusque dans le fond de l'Arménie; qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la religion, et pour remplir ses coffres des dépouilles de ces hérétiques abominables; je viens à cet heureux temps qui a vu naître les croisades.

Vers la fin du onzième siècle, l'Europe se trouva de beaucoup trop peuplée; les inondations des barbares avaient rempli l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne d'un monde infini; la plupart des monastères étaient si pauvres, que les religieux étaient obligés de travailler; les peuples étaient plongés dans des désordres affreux; la Terre-Sainte était entre les mains des infidèles. Or, pour dépeupler la terre et enrichir les moines, réformer les mœurs et recouvrer Jérusalem, le ciel suscita un saint ermite, nommé Pierre, qui prêcha de la part de Dieu la croisade à tous les fidèles, et de la part du pape indulgence plénière, à quiconque seconderait l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissans font effet. Plus de quatre-vingt mille croisés partent de France et d'Allemagne sous la conduite de l'ermite. L'avant-garde, commandée par Gautier-sans-Argent, essaie son courage en massacrant sur sa route la moitié des Bulgares. Le général suit son lieutenant: sur le refus qu'on fait en Hongrie de lui fournir des vivres, il prend Malvilla d'assaut et en fait passer tous les habitans au fil de l'épée, punition justement due à un peuple opiniâtre, qui refusait de coopérer à une si sainte expédition.

Quinze mille Allemands, commandés par le prédicateur Godeschal, suivent l'armée de l'ermite. Mais à l'approche de ces nouveaux apôtres, les Hongrois prennent l'alarme; ils tombent à leur tour sur le prédicateur et ses quinze mille hommes, et les exterminent tous. Deux cent mille autres croisés suivent ces derniers; ils font main basse sur tous les juifs qu'ils peuvent attraper, contraignent le reste à éventrer leurs femmes, leurs enfans, et à se tuer eux-mêmes de

désespoir. Après une si sainte action, le ciel récompense ces pieux héros de la couronne du martyr; ils sont assommés sur leur route, ainsi que les trois quarts de ceux qui les avaient précédés.

Cependant l'ermite et Gautier arrivent devant Constantinople avec le reste de leurs troupes; et pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchants pour l'exécution de ses décrets, une troupe de bandits se joint aux soldats de Jésus-Christ; ils ravagent ensemble les environs de la ville; ils passent le Bosphore; tout cède, tout plie sous eux; mais le diable, jaloux de leurs exploits, suscite le sultan de Bithynie, qui les défait entièrement.

Sept cent mille autres croisés percent en Asie. Leurs chefs réparent l'échec de l'ermite; ils prennent Nicée, Antioche, Édesse, Jérusalem, et font un tel massacre des infidèles, que les vainqueurs même en auraient eu horreur, si ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un succès si glorieux, deux cent mille autres croisés s'assemblent. Hugues de France repasse en Europe et se met à leur tête; l'on en tue une partie dans la Grèce; Soliman tombant sur le reste, les taille en pièces, et leur chef meurt abandonné dans l'Asie Mineure, tant il se trouve d'obstacles à faire le bien.

Les croisés affaiblis par leurs victoires, les maladies, par le temps, par la division de leurs conquêtes, par la discorde de leurs chefs, par la perte d'Édesse, sollicitent une seconde croisade.

Saint Bernard prêche cette nouvelle entreprise avec tout l'enthousiasme dont il est capable; il déchire son habit, fait des miracles, prophétise, absout, et le zèle apostolique ressaisit la France et l'Allemagne. L'empereur Conrad court en pillant faire exterminer son armée par le sultan d'Icone. Louis le jeune est battu par l'ennemi à Laodicée, et déshonoré par sa femme à Antioche. La faim, la misère, rechassent les nouveaux croisés en Europe. Saladin bat les chrétiens de l'Asie à Tybériade, prend Gui de Lusignan, la vraie croix,

Jérusalem ; tout allait être perdu ! mais par une protection toute particulière d'en haut, ce Saladin oublie de venger le sang des infidèles que les chrétiens avaient fait couler en pareille occasion, quatre-vingt-huit ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la consternation. L'empereur Barberousse jure de venger la chrétienté. Ce prince passe en Asie, bat deux fois l'ennemi, prend Icone d'assaut, et va tout rétablir en Palestine. Mais, par un malheur inconcevable, ce grand homme se noie dans le fleuve Cydnus, et ne laisse après sa mort que sept à huit mille hommes, que son fils rassemble pour les joindre aux débris de l'armée de Lusignan.

Cependant Philippe-Auguste et Richard arrivent en Syrie ; ils se trouvent à la tête de trois cent mille combattans ; ils prennent Ptolémaïs, et concertent de pousser plus loin leurs exploits. Mais le démon, qui a toujours intérêt de traverser les plus saintes entreprises, sème la division entre ces deux princes, et Philippe repasse en France ; Richard bat Saladin à Césarée, Saladin ruine l'armée de Richard ; et ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'empereur Henri VI, son ennemi.

L'ardeur de se croiser ne se ralentit point. Il se forme une armée de héros nouveaux, qui s'embarquent à Venise pour la Dalmatie. A leur descente, ils prennent Zara, au lieu de passer en Terre-Sainte.

Constantinople, qui vraisemblablement avait encouru la colère du ciel, devient un nouvel objet de leur sainte fureur. Ils escaladent, pillent, brûlent et saccaquent cette grande ville ; ils blasphèment, violent, et font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent : ils détruisent les églises, brisent les autels et les images ; ils dansent dans le sanctuaire de Sainte-Sophie, et précipitent l'empereur Mirzulfos du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, Baudouin de Flandre s'empare de la couronne du précipité ; puis les Bulgares at-

trapant le nouveau couronné, lui coupeut les bras et les jambes, et les jettent aux bêtes féroces.

Tandis que ces choses se passent en Asie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux armées de croisés se forment contre les Albigeois et les Maures. L'une de ces armées prend Béziers, en extermine tous les habitans, ruine ceux de Carcassonne, s'empare de Lavaur, égorge le seigneur de cette ville et quatre-vingts chevaliers, noie la fille du même seigneur dans un puits et brûle autour d'elle trois cents Lavaurois pour achever le groupe. L'autre ravage tous les pays où elle passe, tue cent mille Maures dans les plaines de Tolosa, met aux fers deux cent mille autres de ces infidèles, et revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

La sainte ardeur de se croiser continue; elle passe même jusqu'aux enfans. Une multitude innombrable d'écoliers part sous la conduite des moines et des maîtres d'école. Mais l'esprit malin pousse les conducteurs à en vendre une partie aux Musulmans, et le reste périt de misère en route.

Les croisés de l'Asie, sortis de l'espèce de léthargie où ils étaient depuis quelque temps, prennent Damiette et redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en Egypte. Sur ces entrefaites, un bénédictin dispute le commandement de l'armée au roi de Jérusalem; le prêtre du Seigneur l'empporte sur le souverain, et enfourne l'armée entre deux bras du Nil, pour la garantir de toute surprise; mais le sultan Méléidin, conseillé par Lucifer, y inonde les croisés, les contraint de faire une trêve honteuse et de se retirer en Phénicie.

Saint Louis, inspiré du même zèle, croit mieux faire que ses prédécesseurs; il équipe une flotte; il part de France, et aborde en Egypte. L'intempérance, les débauches et les maladies enlèvent la moitié de son armée; les Sarrasins défont le reste à Massoure, et le prennent prisonnier avec ses deux fils. Après ce désastre il est contraint de rendre la ville de Damiette pour sa rançon,

de payer quatre cent mille livres pour les autres prisonniers, et de repasser en France sans avoir rien fait.

Quelques années après, le zèle du saint roi se ranime ; il s'embarque pour aller convertir le roi de Tunis, et descend vers les ruines de Carthage ; mais la peste désole son armée, il en est attaqué lui-même, et meurt par humilité sur un tas de cendres.

Ce déplorable événement, que Dieu a sans doute permis pour des causes à lui connues, oblige les croisés de faire une trêve avec le prosélyte manqué et de venir passer l'hiver en Sicile.

La campagne suivante ils passent en Asie. Ils prennent Jaffa, Beaufort, Nazareth et Antioche ; ils font mourir environ dix-sept mille personnes, et emmènent plus de cent mille esclaves. De si glorieux succès font espérer de rétablir les choses en ce pays-là ; mais le contraire arrive ; le sultan Mélecseraph reprend Tyr, Sidon et d'autres villes ; il bat les chrétiens partout où il les rencontre, et ruine pour jamais leurs affaires en Terre Sainte.

—Mais, mon père, dis-je au dominicain, puisque Dieu était l'auteur de ces entreprises, pourquoi y périt-il tant de croisés ? pourquoi s'y commit-il tant de désordres ? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes ?

—Quant au premier article, repartit le religieux, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette Terre Sainte, ces lieux sacrés, que son divin fils a honorés de sa présence, et arrosés de son sang. Quant au second, je réponds qu'il n'est point d'entreprise si louable, de zèle si pur, où il ne se glisse un peu de corruption ; telle est la fragilité de la nature humaine ; mais cette corruption, et tout ce qui en dépend, n'est qu'un peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu et de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisième question que vous me faites, il est vrai qu'il paraît étonnant que Dieu ne maintint point les croisés

dans leurs conquêtes ; mais les autres avantages qui résultèrent de l'entreprise des croisades, ne cèdent en rien à la possession de la Palestine entière. Écoutez bien.

Notre saint-père le pape étendit sa puissance, affermit son autorité, et agrandit son patrimoine ;

Les princes chrétiens s'accoutumèrent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres ;

La haine que tout bon catholique doit avoir pour les infidèles et les hérétiques s'enracina si fort, qu'elle ne s'effacera jamais ;

L'ignorance et la simplicité, qui sont les bases de la vertu, furent portées à leur plus haut point ;

Le progrès des sciences et de la raison, qui sont les instrumens du diable, fut reculé aussi loin qu'il put l'être ;

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avait de trop ;

Les moines achetèrent une partie des terres des croisés à vil prix, et eurent celles des autres pour rien ;

Ces mêmes croisés obtinrent par leur zèle l'absolution de leurs péchés ;

Enfin la colère du ciel s'apaisa par les pleurs et les gémissemens de quatre cent mille familles pillées, ruinées et abandonnées ; par la fumée des villes qu'on brûla, et des provinces qu'on ravagea, par les cris des vierges qu'on viola, et par la mort d'une multitude innombrable de juifs, d'infidèles et d'hérétiques qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages sont-ils médiocres ?

Ce n'est pas tout. Les croisades ne furent point le seul moyen que le ciel suscita pour extirper l'erreur, et accroître le gouvernement de notre mère la sainte Eglise. Lisez les histoires, surtout celles des huit derniers siècles ; vous verrez les ruses pieuses des papes, la noble ambition des évêques, le saint enthousiasme

des moines, la docilité évangélique des princes, le zèle apostolique des peuples, concourir à l'envi pour la destruction des ennemis de la foi ; vous verrez persécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoller, tenailler, brûler, massacrer, sans pitié, sans miséricorde, indistinctement d'âge, de sexe et de condition, juridiquement ou sans forme de procès :

Les Vilgariens en Espagne et en Italie ;

Les Juifs en France, en Portugal et en Angleterre ;

Les Vaudois à Minerbe ;

Les Stadings en Allemagne ;

Les Manichéens en Champagne ;

Les Albigeois à Monségur ;

Les Bisoques en Bavière, en Bohême et en Autriche ;

Le flagellans en Misnie ;

Les protestans à Strasbourg, à Volzei, à Deventer, et en mille autres endroits.

Vous y verrez le massacre de Merindol et de Cabrière ;

Le massacre de Calabre ;

Le massacre de Vassi ;

Le massacre de la Saint-Barthélemy ;

Le massacre d'Irlande, et bien d'autres massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les fastes de la catholicité ; vous y verrez brûler Jean Hus et Jérôme de Prague, en dépit du droit des gens ;

Enfermer et piller toute l'infanterie hussite dans les granges de Bohmischbroda ;

Condamner plus de huit mille personnes au feu par le dominicain Torquemada ;

Massacrer plus de quinze millions d'infidèles par les Espagnols en Amérique ;

Brûler plus de huit cents Anglais sous le règne de leur reine Marie ;

Exterminer plus de dix-huit mille personnes sous le gouvernement du duc d'Albe ;

Poursuivre l'hérésie jusque dans les sépulcres de ses sectateurs ; troubler les cendres des rois, flétrir leur mémoire, remplir l'Europe de larmes, d'horreur et de sang pour empêcher la réformation. En un mot, rassemblez les faits, comptez plus de cinquante millions de victimes, que le zèle de religion a sacrifiées depuis l'établissement du christianisme jusqu'à ce jour, et ne demandez plus ce qui nous autorise à poursuivre à outrance ceux qui ne pensent pas comme nous.

Ah ! mon cher frère ! poursuivit le dominicain, pour peu que votre cœur se prête aux douces influences de la grâce, combien ne doit-il point sentir que par de si glorieuses marques, par de si constantes prérogatives, notre sainte religion l'emporte sur toutes les religions de la terre ! Si quelques infidèles, quelques hérétiques ont voulu quelquefois prouver, soutenir, étendre leurs opinions par de semblables moyens, ils éprouvèrent bientôt le défaut de ce secours surnaturel et divin qui ne nous manque jamais en telle occasion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées sur des raisons frivoles, succédaient à leur zèle ; ou, succombant eux-mêmes sous le poids de leurs vains efforts, ils prouvaient invinciblement qu'il n'appartient qu'aux seuls catholiques de subjuguier la terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

— Mon père, dis-je au dominicain, si je ne savais que ce que vous venez de me conter s'est passé parmi les hommes, je croirais que vous m'auriez fait l'abrégé des annales de l'enfer. Non, mon père, rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la religion. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu un peuple barbare immoler deux petits enfans à un bouc infâme, et j'ai dit qu'une telle action était horrible et abominable ; si j'avais le malheur de voir sacrifier aujourd'hui autant d'hérétiques au vrai Dieu, je dirais que ce serait un sacrifice exécrationnel.

— Mon cher frère, dit le religieux, je suis bien fâché que votre cœur demeure insensible aux impulsions

de la vérité. Adieu, je prie le ciel qu'il daigne vous éclairer un jour, et je vous souhaite un heureux voyage.

Lorsqu'il eut fini ces paroles, il partit avec son compagnon.

Pour moi, lorsque le soir fut arrivé, je me couchai de bonne heure, afin de partir le lendemain matin.

CHAPITRE XI.

Suite des aventures de Jérôme.

Je dormais d'un profond sommeil, lorsque vers minuit un bruit soudain m'éveilla; ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna de la part du saint-office de le suivre à l'instant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi; il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vite et de le suivre sans murmurer, jusqu'à ce qu'il m'eut conduit et enfermé dans un des cachots de l'inquisition.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en carré, sur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds sous terre, où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit; où l'on a pour toute nourriture un peu de pain noir et quelques fèves mal cuites et de l'eau puante, où quelques brins de paille à demi pourrie servent d'oreiller et de grabat; où l'on est quelquefois des mois entiers, même des années, sans parler à personne; où l'on est assommé de coups de nerfs de bœuf, lorsqu'on se plaint un peu trop haut de sa situation: voilà quelle était ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire; surtout au bout de quel-

ques jours de séjour ; jugez si je me ressouvins de mon entretien de la veille.

Après six semaines d'emprisonnement, celui qui avait coutume de m'apporter mon nécessaire me parla pour la première fois, et me conseilla de demander l'audience des révérends pères inquisiteurs : je la demandai dès l'instant même , et elle me fut accordée pour le lendemain. Lorsque je fus devant ces messieurs , l'un d'eux me demanda ce que je voulais ; je répondis que je suppliais leurs révérences de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avait arrêté. L'on ne me répondit rien, et l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après je comparus derechef devant le sacré tribunal. L'on me fit la même demande , j'y fis la même réponse , et l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré , que la rage et le désespoir me saisirent à un tel point , que je me frappai de toutes mes forces la tête contre une ancre de fer qui était attachée à la muraille ; le sang que je sentis ruisseler sur mon visage augmenta ma fureur ; deux semblables coups allaient mettre fin à tous mes maux ; mais ayant aperçu que l'ancre était cassée par la violence du coup que je m'étais donné , je réfléchis que je pouvais par son moyen me procurer ma délivrance , en me conservant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur et la force suffisantes pour ce que j'en voulais faire , je me mis à l'ouvrage dès l'instant même ; et en moins de deux jours je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avais ôtée me procura la facilité d'en ôter une seconde , celle-ci une troisième ; tellement qu'au bout de six jours la muraille se trouva percée , et le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnait dans un souterrain d'une grandeur prodigieuse , et aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plutôt dans ce nouvel endroit que je rôde , que je tâtonne,

que je furette partout, et je ne rencontre que des cordes, des poulies, des billots, des roues, des chevalets, et autres attirails patibulaires; à la fin je trouve une porte, mais elle était trop bien fermée pour que je pusse l'ouvrir: je rôde de nouveau; je découvre une cheminée, je crois mon évasion certaine; l'espoir redouble mes forces, je m'enfourne dans cette cheminée je m'y cramponne, je me guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille de fer qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre que j'avais eu soin d'emporter avec moi, je parviens à percer la cheminée au-dessous de la grille. Ce dernier trou donnait dans un grenier rempli de grains, et dont le toit communiquait aux maisons voisines; mais comme c'était en plein jour, je n'osai hasarder de continuer ma route: je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquais d'autant moins à prendre ce parti, que quelque temps avant ma sortie du cachot mon pourvoyeur m'avait apporté ma pitance pour vingt-quatre heures, et que je n'avais plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étaient tombées dans le foyer de la cheminée; je les cachai derrière quelques planches qui étaient contre la muraille; je bouchai, je barricadai le trou que j'avais fait entre mon cachot et le souterrain.

Je finissais à peine cette dernière besogne que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré le plus vite qu'il me fut possible derrière les mêmes planches où j'avais mis les décombres, la porte s'ouvrit; et comme ces planches n'étaient pas trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards et farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, et ayant deux pistolets à la ceinture. Trois gros pères dominicains (dont l'un était mon souhaiter de bon voyage), et un secrétaire du saint-

office qui les suivait, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle était un bénitier d'un côté, un missel de l'autre, et au milieu, un crucifix passé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable, je me crus perdu sans ressource; l'on pouvait découvrir le trou que j'avais fait, et me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros personnages eurent ri et goguenardé entre eux environ un demi-quart d'heure, ils se levèrent et récitèrent d'un ton mâle et vigoureux le psaume *Exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, et me parurent plus terribles que jamais.

Le psaume était à peine fini, que j'entendis quelques gémissemens, sans que je susse trop de quel côté ils partaient. Un instant après, la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ dix-sept ans, qui, malgré sa douleur et son abattement, était plus belle que le jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche; en un mot, tel que le portent ces frères pénitens que l'on voit dans quelques villes de France, en Italie et ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelans et les yeux baissés jusqu'auprès de la table, se jeta aux pieds de ses juges en répandant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer une seule parole; mais ses soupirs et ses sanglots étant un peu apaisés, elle leur dit en français, et d'une voix capable d'attendrir les rochers:— Hélas! mes pères, qu'allez-vous faire de moi? n'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux, où, accablée de la plus cruelle misère, où, livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires... — Levez-vous, ma belle enfant, interrompit un des inquisiteurs; l'on vous a amenée cette fois devant nous pour que vous confessiez ingénument tous les crimes dont vous êtes

accusée dans ce procès, et que vous méritiez par cet aveu sincère d'éprouver la douceur, la clémence et la charité du saint-office.

—Eh! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire? reprit la fille; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire la première fois que je parus devant vous: je vous le répète encore, je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers et que j'adore; je ne crois pas avoir jamais offensé un père que j'aime et que j'honore, non plus qu'une mère tendre et respectable, dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux; je ne crois point non plus avoir manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qu'il m'était possible, et auquel je souhaite tout le bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre... — Brisons, s'il vous plaît, sur ces lieux communs, interrompit derechef le dominicain; nous avons les oreilles rebattues de ces sortes de propos; il semble que les trois quarts de ceux qui paraissent devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les mêmes discours. Venons au fait, ma chère enfant: avouez de bonne foi que votre père, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mystères et d'articles de foi, que notre mère la sainte Église croit, enseigne, et commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses et salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos âmes, se sont ingéré de réduire leur croyance presque à rien, et de borner leur morale à la simple observation de la loi naturelle (1); de sorte que, sous les apparences trom-

(1) Ces mots ne me laissèrent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard hollandais; car la plupart des Unitaires de Hollande rejettent non seulement les mystères que

peuscs d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entière des opinions d'autrui, pour qu'on tolère les leurs, de même qu'à force de se rendre officieux, complaisans, nécessaires, et de paraître les plus paisibles, les plus fidèles et les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, et par conséquent dans la masse de Satan, cette maudite engeance a déjà fait une brèche considérable au troupeau des fidèles. O race indigne et détestable ! que n'es-tu engloutie dans le fin fond de l'abîme avec Coré, Datan et Abiron, ainsi qu'avec tous les païens, les juifs, les hérétiques et tous les sorciers qui existent sur la terre !... Mais, non, subsistez encore ; continuez d'être l'objet de la charité, du zèle, des travaux et des veilles des ministres du Seigneur, et notamment du saint-office, qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut de vos âmes. Ah ! ma chère fille ! vous ignorez encore jusqu'où vont ce zèle, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés !

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous ; avouez que votre père ne vous eut pas plutôt inculqué ces principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la religion catholique, apostolique et romaine, et une haine implacable pour la très sainte inquisition ; qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le diable s'est emparé de vous ; qu'il vous a séduite par ses illusions ; que vous vous êtes donnée à lui ; que vous avez usé de maléfices et de sortilèges ; avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'Eglise et ses ministres ; nommez-nous vos complices ; révélez-nous la retraite de votre père

l'Eglise romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les protestans ; telle est la doctrine du péché originel, etc. D'ailleurs si cette fille s'explique en français, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'espagnol, et que l'inquisiteur n'entend point le hollandais.

ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent pour que nous leur ouvrons les yeux sur leurs égaremens, et que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont. . . . — Ah ! pour mon père, s'écria la fille, sussé-je mille fois où il est, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirais sur ce point qu'à la voix de la nature ; cette voix aimable et touchante ne nous criera jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce père si chéri, si respectable, j'en connais peu ; mais ce sont des personnes sages, vertueuses, qui ne diffèrent de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne, et qu'une conscience éclairée les y oblige ; qui font le bien pour l'amour du bien ; qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, et que je me garderais bien aussi de vous nommer, si je savais où ils sont ; au contraire, si la foi la plus pure, la vertu la plus sévère, dont j'ai fait profession toute ma vie, sont récompensées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains, et que je souffrirai peut-être encore, je prie le ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce qui est du mépris, de la haine, que l'on m'accuse d'avoir pour l'Eglise et ses ministres, je puis vous protester dans toute la sincérité de mon âme que l'un des premiers devoirs que mes parens m'ont enseigné fut de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'il fût ; ce qu'à leur exemple j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avait que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable ; qu'il fallait se borner à déplorer le sort du superstitieux et celui du vicieux ; les plaindre l'un et l'autre, les éclairer s'il était possible, les traiter en tout comme nos frères. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que, malgré les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, et l'espoir que j'ai toujours eu que le temps et la vérité vous feraient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu

lieu de tout ressentiment. Or , cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable , et tout ce qui s'ensuit , n'existent que dans le cerveau de ceux qui , par faiblesse ou par méchanceté, sont venus vous débiter la plus absurde et la plus sanglante des calomnies. . . .

— Ma chère enfant, dit l'inquisiteur, vous venez d'avouer sans y penser, que vous êtes hérétique. Courage; dites-nous en quoi consiste plus particulièrement votre hérésie, et les suites qu'elles a eues; ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur; avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire subir la question.

— Grand Dieu! s'écria cette malheureuse, la question! hélas! . . . pourrais-je la supporter? Ah! mes pères! qui vous autorise à tourmenter vos semblables, qui, avec toutes les vertus morales possibles, ont le malheur d'être d'un autre sentiment que vous? — Qui nous autorise? repartit l'inquisiteur, l'honneur de la religion; la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées. . . . — Arrêtez! s'écria la fille; ce Dieu-là n'est point mon Dieu; mon Dieu n'est point terrible, il n'est point le Dieu des armées; mon Dieu n'approuve ni ne conduit les persécutions, ni la désolation du genre humain; il hait la discorde, l'injustice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, et généralement tous ces funestes fruits de l'ambition, du fanatisme et de l'intérêt. Mon Dieu est bon, toute la nature me l'annonce ainsi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne et répand partout la terreur et l'effroi; elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel et capricieux, qui s'abreuve de sang et de pleurs, ou qui s'apaise par des pratiques insensées et par des grimaces de gueux; elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ses plus tendres soins, qui nous a prodigué ses largesses; qui nous a donné une raison pour nous conduire dans la jouissance de ses bienfaits; elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la justice, la charité, la bienfaisance, et

qui exige de nous la pratique de ses vertus ; un Dieu qui a pitié de nos faiblesses ; qui, s'il nous punit, nous punit en père. Et s'il réserve, ce Dieu, quelque supplice épouvantable, ce n'est que pour les méchants obstinément méchants ; et surtout pour ces hommes vains et cruels, qui se font un Dieu semblable à eux, c'est-à-dire, un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions et de tous les vices, un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur et l'opprobre de la nature.

Juste ciel ! quelle impiété ! s'écria l'inquisiteur : créature abominable ! il n'y a que le démon qui puisse t'avoir inspiré de tels blasphèmes contre les attributs de la divinité, si solidement établis dans l'Écriture sainte, et contre son divin culte, si étroitement prescrit par l'Église. . . . Bourreaux, faites votre devoir ; arrachez-lui à force de tourmens la confession de ses liaisons avec Satan, son maître, le détail de ses autres crimes, et la révélation de ses complices.

L'inquisiteur eut à peine prononcé ces paroles, que deux des quatre spectres qui avaient amené cette créature infortunée, se mirent à la dépouiller des haillons dont elle était couverte ; les deux autres préparèrent ce qu'il fallait pour cette exécution.

Le profond silence qui régnait dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayans, la sombre lueur dont il était éclairé, les funestes instrumens dont il était meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des juges, l'air féroce des bourreaux suspendirent tous mes sens, et faillirent me faire mourir de frayeur et d'angoisse.

Quand cette malheureuse fut entièrement dépouillée, à la réserve des parties que l'on ne nomme pas, les bourreaux lui lièrent les mains derrière le dos, y attachèrent une corde passée dans une poulie qui tenait à la voûte, et l'élevèrent par ce moyen aussi haut qu'ils

purent. L'ayant tenue quelque temps ainsi suspendue, ils lâchèrent la corde, elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre; cette secousse terrible lui disloqua toutes les jointures; la corde qui lui serrait les poignets lui entra dans la chair jusqu'aux nerfs, et la douleur qu'elle en ressentit lui fit pousser des cris effroyables. Un instant après l'on recommença ce cruel supplice : ses plaintes, ses cris redoublèrent; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût sorcière, parce qu'elle ne l'était pas; ni le lieu où son père s'était caché aux poursuites du saint-office, ni celui où s'étaient retirés ceux de sa croyance (1), parce qu'elle ne le savait pas, parce qu'elle aimait mieux mourir que d'exposer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avait environ une heure qu'on lui faisait souffrir des tourmens inexprimables, lorsque les forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des inquisiteurs s'étant levé, appliqua sa main infâme sur le sein livide et meurtri de cette malheureuse, et dit, d'un ton de scélérat, qu'il n'était point nécessaire d'appeler le médecin; qu'il suffisait de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines pour lui faire revenir les forces.

En effet, cette essence lui rendit la connaissance; mais elle demeura étendue par terre sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les inquisiteurs s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs les blasphèmes inouïs qu'elle avait vomis contre la divinité et son saint culte; il ajouta ensuite qu'elle ne devait pourtant point désespérer de la miséricorde de Dieu; il lui prêcha le zèle et la charité du saint-office, qui ne voulait point la mort du pécheur, mais le salut de son âme, etc. Ce discours, les promesses et les menaces qui le suivirent, ne l'é-

(1) C'était apparemment quelques ouvriers que son père avait amenés de Hollande.

branlèrent point; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandait. Mais lorsque cet inquisiteur eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : Hélas ! mes pères, avez-vous renoncé à toute humanité ? ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ? Ah ! considérez ces membres disloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, et ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur et de désespoir; ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse et de mon triste sort !... Non, barbares ! s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point faits pour être sensibles ; je lis dans vos yeux toute la férocité des lions et des tigres furieux ! Monstres abominables ! voici mon corps ; jetez-vous dessus, rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon sang, assouvissez votre rage exécrationnelle ; je respire encore... Et vous, ô déplorables victimes ! qui gémissiez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourmens que j'endure adoucir votre malheureux sort, et vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux ! Elle allait continuer ; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force qu'elle perdit de nouveau connaissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la première fois, et le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu ; après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard, et autres matières pénétrantes, on les lui chauffa d'une si terrible manière, qu'en moins d'une heure la chair était tellement crevassée, que les nerfs et les os paraissaient de toutes parts. De si horribles tourmens ne furent pas capables de lui arracher une seule plainte : son courage, sa résignation, bravèrent la cruauté des inquisiteurs et l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisième fois, on

l'emporta; et, à ce que j'appris par la suite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en place publique, où, chargée des imprécations de ses juges et de l'exécration d'un peuple immense, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que si toutes les vertus morales possibles suffissent pour nous faire tolérer, estimer, honorer les peuples les plus barbares, elles passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin, qui ne prêchait que la douceur et la charité, et qui mourut sur une croix en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : O les abominables scélérats que ces inquisiteurs ! tout ce que l'on m'avait conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étais imaginé que la prudence suffisait à un homme pour vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle fût; mais je vois tout le contraire... Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfans à un bouc infect, était du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, d'autre objet que la satisfaction exécrationnelle d'assouvir sa rage de meurtre et de sang... Quoi ! les prêtres d'un Dieu de vérité, les prêtres d'un Dieu de paix et de miséricorde, non contents de repaître de mensonges et d'impostures l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur aisance et leur opulence; non contents de leurs querelles intestines, et de la haine implacable qu'ils portent au dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés; non contents, enfin, de pouvoir allumer le flambeau de la discorde par leur souffle empoisonné, et d'avoir armé mille fois la moitié du genre humain contre l'autre, ces prêtres abominables se sont érigés

des tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte; et descendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'autel, où, les mains ensanglantées du meurtre de leurs frères, ils osent offrir des sacrifices à l'Éternel !.... Grand Dieu ! si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime.

CHAPITRE XII.

Suite de mes aventures.

J'eus à peine fini ces réflexions, que je regrimpai au plus vite dans la cheminée, et j'entrai dans le grenier que j'avais découvert. Comme il était soir, je passai par une lucarne, je courus de toit en toit, et je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir : je n'osais descendre dans aucune maison, de crainte d'être vendu. L'inquisition est si cruelle, que si elle venait à savoir qu'un Espagnol eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers, un tel homme serait sûr d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas ; je me mis à descendre dans une de ces maisons, résolu d'assommer de mon ancre, que je tenais toujours, le premier qui s'opposerait à mon évasion.

Je fus à peine au second étage, qu'une servante qui faisait un lit dans une chambre m'aperçut sur l'escalier. A mon accoutrement, qui était une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon visage exténué, à mes yeux étincelans de crainte, de colère et de désespoir ; cette fille me prit pour le diable ; elle poussa un cri épouvantable et tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison, qui faillit de s'évanouir à son tour lorsqu'il me vit ; mais je le rassurai, je m'appro-

chai de lui, et je le reconnus pour le médecin français qui m'avait guéri du coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son tour, me sauta au cou, m'embrassa et m'arrosa de ses larmes. Étant descendu dans son cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté. Il me plaignit de tout son cœur; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avais eue de parler aux dominicains avec aussi peu de retenue que j'avais fait la veille de mon emprisonnement. — Comment! me dit-il, un homme de votre âge ignora jusqu'aujourd'hui à quel danger on s'expose dans ce pays, lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite et la façon de penser des ecclésiastiques? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis de ces gens-là, non seulement en Espagne, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

— Je savais, lui répondis-je, que les ecclésiastiques sont très dangereux en ce pays; mais je ne les croyais pas tels que je les connais aujourd'hui; pour ailleurs, ils sont beaucoup moins à craindre: ils piaillent, ils tempêtent, ils tourmentent les gens, mais ils ne les mettent point à la torture, ils ne les brûlent pas.

— S'ils ne les brûlent pas, ce n'est pas leur faute, reprit le médecin: qu'on leur donne carte blanche, et l'on verra beau jeu; qu'on leur permette demain d'établir l'inquisition partout où elle n'est pas, dans deux mois les bûchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté et de la fureur n'en existe pas moins dans leur âme atroce, quoiqu'il n'y paraisse pas; il ne leur manque qu'une entière liberté, pour que ce germe se développe, pour qu'il prenne un accroissement subit et prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embraser tout l'univers.

Non contents du mal que certains d'entre eux ont fait sur la terre, ils ont craint que la postérité sacerdotale ne dégénérât; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entre autres, un Nicolas Eymeric (1) a eu

(1) Ce Nicolas Eymeric était un dominicain natif de Girone: il

l'audace détestable d'avancer, dans son *Directorium inquisitorum*, que non seulement les hommes privés, mais que les princes et les rois peuvent être jugés secrètement par l'inquisition, sans être entendus, et ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé Penna, a orné ce livre exécrationnable de commentaires non moins horribles, et les éditions d'un tel livre se sont multipliées à la face de l'Europe étonnée.

Votre dominicain a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la prêtraille des premiers siècles, en étalant les prouesses de saint Cyrille, mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle pas des brouilleries du pape Victor avec saint Irénée et autres pour la célébration de la Pâque; ni de celle du pape Étienne avec saint Cyprien; ni de la mort de Priscillien et de ses sectateurs, causée par des évêques espagnols; ni des violences de Théophile d'Alexandrie, de l'orgueil des prêtres des Gaules, etc.; cela nous mènerait trop loin; il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de pendant à ce que le bon père vous a débité.

« L'an 305, dit M. Fleury (1), il s'assembla onze ou douze évêques à Cyrthe, où ils se reprochèrent des crimes énormes. La plupart avaient livré les écritures aux païens pour éviter la persécution, pendant qu'un grand nombre de simples fidèles l'avaient soufferte constamment; d'autres les avaient eux-mêmes jetées au feu. Un Purpurius, de Limate, étant accusé d'avoir fait mourir les deux enfans de sa sœur, au lieu de

fut inquisiteur général sous le pape Innocent VI, puis chapelain de Grégoire XI, et juge des causes d'hérésies. Son *Directorium inquisitorum* fut imprimé successivement à Barcelone, à Rome, à Venise, etc. Les éditions les plus complètes sont celles où se trouvent les commentaires.

(1) Hist. eccl.

s'excuser , dit hardiment : Pour moi , j'ai tué et je tue tous ceux qui sont contre moi. Ne m'obligez pas d'en dire davantage , vous savez que je ne me soucie de personne. Dès qu'il y eut des empereurs chrétiens , les plaisirs commencèrent à s'introduire dans l'Eglise , et l'on ne voyait parmi les ecclésiastiques , qu'inimitiés et que divisions. Et parce que les évêques étaient riches et considérés , on se servait de toutes sortes de voies pour parvenir à l'épiscopat ; et quand on y était parvenu , l'on prenait une autorité tyrannique. Ces désordres augmentèrent toujours , jusqu'à ce qu'ils vinsent au comble où on les a vus , comme le savant archevêque irlandais Usserius le montre par un grand nombre de passages d'auteurs célèbres , qui nous ont laissé des peintures affreuses de la corruption de leurs siècles.

« Les sectes des Nestoriens et Eutychiens , dit un autre auteur (1) , nées en partie de l'oisiveté et de la superstition , et en partie des haines particulières , de l'envie et de la malignité des ecclésiastiques , mirent la dernière main à l'intolérance en matière de religion. Il est vrai qu'elle était déjà née , cette intolérance , mais elle n'avait pas encore exercé sa tyrannie avec toutes les cruautés dont elle a été accompagnée depuis le malheureux siècle auquel on se divisa pour des opinions , desquels il aurait été aisé de convenir , si l'esprit du christianisme avait présidé dans les assemblées des ecclésiastiques. Depuis ce temps-là , on ne vit en Orient que proscriptions , que massacres , que fureurs. *Je passe sous silence* , dit un évêque du cinquième siècle , persécuté pour le nestorianisme , *les chaînes , les cachots , les confiscations , les notes d'infamie , ces*

(1) Dissertations historiques , etc. , imprimées à Amsterdam en 1707 , p. 8 , 9. — Voyez , pour le cinquième siècle , les passages d'Isidore de Damiette , cités dans les Epit. eccl. et crit. de M. le Clerc , p. 167 et suiv. , quatrième édition.

massacres dignes de compassion, dont l'énormité est telle, que ceux même qui ont eu le malheur d'en être les témoins, ont peine à les croire véritables. Toutes ces tragédies sont jouées par des évêques... Parmi eux l'effronterie passe pour une marque de courage; ils appellent zèle leur cruauté: leur fourberie est honorée du nom de sagesse. Cela alla toujours depuis en augmentant. L'empereur Justinien ne voulut pas avoir moins de zèle que les prélats du cinquième et du sixième siècles; il ne croyait pas, dit Procope, commettre un homicide, quand ceux qu'il condamnait à mort faisaient profession d'une autre religion que la sienne. L'univers vit commettre dans ces malheureux siècles des cruautés effroyables. On soutenait des sièges dans les monastères, on se battait dans les conciles, on entra à main armée dans les églises; on traitait avec la dernière cruauté tous ceux que l'on soupçonnait de favoriser des opinions qui, souvent, n'étaient entendues de personne, non pas même de ceux qui les défendaient avec le plus d'entêtement et d'opiniâtreté.

Après le sixième siècle, les papes, les évêques et tous les ecclésiastiques en général, devinrent encore pires que ceux qui les avaient précédés. L'ignorance, l'imposture, la superstition, le fanatisme, les persécutions, les cruautés de toute espèce, augmentèrent de siècle en siècle, et l'enfer infecta l'Eglise de tant d'abominations (1), que les cheveux me dressent d'horreur quand j'y pense.

Le médecin allait continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude, qu'il prit le parti de se taire. Il

(1) Voyez les Mémoires annal. et autres monumens de l'histoire eccl. Ils sont remplis de faits qui confirment ce que le médecin avance ici. Saint Bernard même, tout abbé qu'il était, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des ecclésiastiques de son temps.

ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser, qu'il se faisait fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelques rafraîchissements, il me rasa la barbe, il me coupa les cheveux en rond; et me fit une couronne de prêtre; puis me donna un habit et un manteau noir; sa domestique me fit un petit collet, et il me dit que c'était dans cet équipage qu'il voulait que je partisse le lendemain matin à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante piastres, et me pria de lui écrire lorsque je serais en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avait pour moi; nous nous dîmes adieu, et je partis.

CHAPITRE XIII.

Suite de mes aventures.

Étant sorti de la ville, je rencontrai un muletier qui avait amené deux officiers d'Antiquera à Grenade. Je fis marché avec cet homme, je montai sur une de ses mules, et en quatre jours il me transporta à Cadix.

Au moment où j'entrai dans cette ville, j'appris qu'il y avait un vaisseau qui allait mettre à la voile pour Londres. A cette nouvelle, je cherchai le capitaine, et je reconnus le galant homme qui m'avait sauvé la vie après mon naufrage, et qui m'avait si généreusement traité à Gibraltar. Je n'eus point le loisir de lui faire grand compliment; je lui dis seulement que puisqu'il avait eu la bonté de me sauver la vie une fois, il fallait qu'il me la sauvât une seconde; en un mot, que l'inquisition était à ma poursuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel était le

sujet de mon démêlé avec l'inquisition , il chercha les moyens de me déguiser : il me fit passer à son bord ; deux heures après il leva l'ancre, et partit.

Lorsque nous fûmes en pleine mer , je contai à mon libérateur ce qui m'était arrivé à Grenade : ce récit le toucha ; mais celui de ce que j'avais vu dans le souterrain lui fit dresser les cheveux.

Lorsque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier dessein était de me retirer en France ; mais que mes dernières aventures m'avaient fait concevoir une telle aversion pour les pays où le catholicisme était la religion dominante , que j'avais juré de n'y remettre jamais le pied.

Le capitaine approuva ma résolution, et me demanda en même temps dans quel pays j'avais dessein de me fixer dorénavant. — Dans votre pays, lui répondis-je ; dans ce pays opulent et heureux , où l'on dit que la liberté règne autant qu'il est possible qu'elle règne parmi une nation policée ; dans ce pays où tout particulier possède paisiblement ce qu'il a , où un homme raisonnable peut dire ce qu'il pense , où chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

— L'opulence et la liberté ne sont point si grandes dans mon pays que vous le croyez, reprit le capitaine. Une nation qui a plus de douze cents millions d'écus de dettes (1), qui se plaint sans cesse que ses ressources sont épuisées, à qui l'étendue de ses domaines coûte des sommes immenses , en la dépeuplant tous les jours ; chez qui les artisans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant : du travail, ou du pain ! une telle nation n'est point riche.

Une nation qui s'écrase elle-même par ses propres forces, que des divisions intestines déchirent continuellement , chez qui les suffrages des citoyens sont à l'enchère, chez qui l'on ne voit que des édits de réfor-

(1) C'est-à-dire plus de 150 millions livres sterling.

me ou d'amélioration, et tout aller de mal en pis, une telle nation n'est point heureuse.

Une nation chez qui une vérité très indifférente dans un temps devient dans un autre la cause de mille procédés tyranniques contre son auteur, celle de la perte de ses biens, de sa liberté, de sa vie même ; chez qui les évènements ordinaires, et qui ne dépendent point de nous, sont punis de mort, etc. : une telle nation n'est point libre.

L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chère nation, ne sont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes se glorifient à tort. Cette liberté surtout, qu'ils font sonner si haut, n'est qu'une espèce d'ivresse frénétique qui les agite et les tourmente ; ce n'est qu'un vain fantôme dont la tyrannie est, aux yeux d'un homme qui pense, souvent plus réelle et plus dure que celle du despote le plus absolu.

Quant à la liberté de conscience que vous prétendez régner dans ma patrie, je vous dirai qu'il en est là comme ailleurs. La religion dominante y domine, c'est tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations, et du mépris que l'on y essuie de la part de ceux qui sont à la tête du parti le plus fort ; ceux qui en font profession sont comme dans tous les pays : leurs prêtres ou leurs ministres sont vains ; hypocrites, tracassiers, turbulens, opiniâtres, absolus et vindicatifs ; l'ignorance et l'imposture y tracent le sentier que la multitude doit tenir, les préjugés la guident et l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la religion, l'homme est chez nous, comme partout ailleurs, le plus sot et le plus furieux de tous les animaux, ou, si vous l'aimez mieux, il est le jouet des passions de ceux qui le guident. Bridé par la superstition, épouvanté de l'avenir, il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le sauvent ou le damnent à leur gré : c'est un dogue enchaîné qui se laisse battre ou flatter par son maître, et qui ne connaît sa force et son

courage que pour s'élancer avec furie sur ceux contre lesquels il est lâché (1).

Jugez par cette esquisse, continua le capitaine, si ma chère nation a lieu de se glorifier de ses avantages et de ses prérogatives, et de mépriser souverainement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant si vous vous déterminez à vous fixer à Londres, ou dans quelque autre ville d'Angleterre, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le capitaine, et lui dis qu'il fallait bien que je me fixasse quelque part; que puisque ma destinée était de vivre parmi les hommes, et qu'ils étaient partout plus ou moins faibles, sots et méchans, je devais bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étaient, mais que j'aimerais mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisait des auto-da-fé.

CHAPITRE XIV.

Suite de mes aventures.

Lorsque nous fûmes arrivés à Londres, le capitaine anglais me força d'accepter quelques guinées, et me réitéra ses offres de service; je le remerciai mille fois de sa générosité, et nous nous quittâmes.

(1) Tel est l'art de régir les crédules humains,
 Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
 Aveugles instrumens de celui qui les guide,
 Avec un esprit faible ont un cœur intrépide;
 Qu'au nom de la patrie on rend séditieux;
 Qu'on mène au sacrilège avec le nom des Dieux.
 ZELMIRE, trag. de M. de Belloy.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au médecin ; mais comme je craignais que ma lettre ne fût interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre et sincère reconnaissance dont j'étais pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent qui serait charmé d'apprendre de ses nouvelles, et rien de plus ; il lui suffisait de savoir que j'étais en lieu de sûreté ; il n'avait pas besoin que je lui exprimasse les sentimens de mon cœur, après le service qu'il m'avait rendu : il me connaissait assez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre si ma lettre était arrivée à bon port, et encore plus de savoir si la générosité de mon ami ne lui avait point été funeste. Enfin je reçus de ses nouvelles. Il m'exprimait la joie extrême qu'il ressentait de me voir hors des mains de mes ennemis ; il m'apprenait que l'on avait fait des recherches extraordinaires après moi ; que l'on avait visité toutes les maisons du voisinage de l'inquisition ; que l'on avait fait faire serment à tous les habitans de ces maisons pour tirer d'eux quelque connaissance de mon évasion ; que sa servante et lui en avaient été du nombre, et qu'ils avaient juré l'un et l'autre qu'ils ne savaient ce qu'on leur voulait dire. Enfin, il ajoutait que le surlendemain de mon départ, l'on avait brûlé la malheureuse créature que j'avais vu si cruellement tourmenter dans le souterrain, ainsi que vingt-deux autres personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, sans compter ceux qui furent fouettés et condamnés à une prison perpétuelle, ou aux galères pour toute leur vie.

Quoique le capitaine m'eût promis de me rendre tous les services qui dépendraient de lui, si je me déterminais à demeurer à Londres, je ne sus d'abord si je devais me fixer dans cette ville ou ailleurs ; tantôt je voulais aller demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du nord de l'Angleterre, et partout je trouvais les mêmes difficultés pour subsister ; j'avais

l'âme trop haute pour me résoudre à chercher une condition, et je ne possédais aucun talent, je ne savais aucun métier.

Cela seul aurait fait le malheur de ma vie. Mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine, mettaient le comble à mes maux. Est-il possible ! m'écriais-je quelquefois, que je sois né homme ; que je sois né pour être aussi malheureux que je le suis ! J'ai passé ma jeunesse aux études ; et malgré toutes les peines que j'ai prises, malgré le fouet qu'on me donnait régulièrement toutes les semaines, je suis sorti du collège aussi sot que j'y étais entré. Je m'étais mis dans la tête que les ignorans ont toujours tort ; et je crus que les savans avaient toujours raison ; mon compère était de ces derniers ; je suivis ses conseils, sa personne ; je menai avec lui une vie errante et infortunée, jusqu'à ce qu'après avoir vu sa philosophie échouer dans les déserts de la grande Tartarie, je vins faire naufrage avec lui et mes autres compagnons sur les côtes de l'Espagne occidentale.

Ayant eu le bonheur d'échapper à ce naufrage, je crus que le destin, las de me poursuivre, allait mettre fin à mes maux ; je pris le parti de me retirer dans ma patrie, d'y aller vivre et mourir dans la religion de mes pères ; mais j'éprouvai en route que les ministres de cette religion sont, dans certains endroits, des tyrans exécrables : un honnête homme m'apprit ensuite qu'ils étaient ailleurs des imposteurs odieux, et toujours prêts à devenir tels que ceux que j'ai vu tourmenter si cruellement les innocens ; il m'apprit enfin que le pays que je croyais être le plus heureux pays de la terre, ne valait pas mieux que les autres. . . O mon compère ! vous aviez bien raison de dire que les sociétés civilisées étaient le réceptacle de toutes les erreurs, de tous les vices et de tous les maux ; c'est bien dommage que vous en ayez conclu qu'il en était tout autrement chez les sauvages.

Cependant, comme il fallait que je vécusse enfin dans

cet état de société, quelque dépravé qu'il fût, je résolus de chercher les moyens d'y vivre moins malheureux qu'il me serait possible; et comme je demeurais dans une chambre voisine de celle d'un vieillard français, vivant isolé, paisible, dont l'occupation journalière était de copier de la musique, et pour lequel j'avais conçu beaucoup d'estime, quoique je ne lui eusse parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui exposai mes chagrins, mes soucis, et il me tint le discours suivant.

CHAPITRE XV.

Discours du vieillard français.

Mon ami, je n'ai point tant voyagé que vous, et les malheurs que j'ai essuyés dans le printemps de ma vie ne sont pas moins nombreux, ni moins cruels que les vôtres. Mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille, aussi heureux que l'homme puisse l'être. J'ai appris par eux que l'on n'était malheureux dans la société qu'autant qu'on tenait à elle par son état, par sa condition et par ses opinions.

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par mon rang, par les charges et les emplois. Je suis le fils d'un simple artisan, qui me fit étudier, croyant faire de moi un prêtre, ou un médecin, ou un avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états, je trouvai au-dessous d'un honnête homme de les embrasser l'un ou l'autre, et je quittai les études. Alors, je résolus d'apprendre le métier de bonnetier, et je me mis chez un maître. Au bout de sept ans d'apprentissage et de patience de toute espèce, je fis mon chef-d'œuvre : il fut trouvé que je savais faire

passablement un bonnet, et que j'étais digne d'être reçu maître bonnetier, si j'avais le moyen de donner huit cents francs au corps de métier.

Je n'avais point huit cents francs, mais je faisais l'amour à une fille qui avait précisément cette somme; j'épousai donc cette fille; je courus porter sa dot aux jurés du corps, et je me mis à faire des bonnets.

J'aurais vraisemblablement gagné ma vie à ce métier; mais la capitation, la gabelle, l'industrie et mille autres impôts dont on est accablé en France, emportaient un quart de mon gain; les procès du corps en absorbaient un autre quart; ma femme buvait la moitié du reste; de sorte que j'étais heureux si, au bout de l'année, je n'avais point été deux ou trois mois en prison pour mes dettes, et si je n'avais point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étais, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cents écus comptant, et environ la même somme en prétentions. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvais avoir sans procès, avait absorbé les trois cents écus, et je me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheurs, ma femme devint dévote, acariâtre, pie-grièche, et finit par s'enfuir avec le prêtre qui la dirigeait. Enfin, je tombai malade; comme je n'avais rien, l'on me transporta à l'hôpital, et l'on envoya mes enfans mendier. Je serais vraisemblablement mort dans ce lieu de misère et de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit où il y avait un homme auquel on venait de couper la jambe, un autre qui avait une fièvre pourprée, et un troisième qui était décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri, mon parent, qui n'était pas trop riche lui-même, me donna quelque argent, me promit de m'aider lorsqu'il le pourrait; je repris mes enfans, et me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il était huguenot, il s'avisa un jour de

conduire un ministre à une assemblée qui s'était faite dans un bois : le curé le sut, le dénonça à la prévôté, il fut pris avec le ministre ; celui-ci fut pendu, et lui envoyé aux galères. Quelque temps après, un de mes enfans mourut : comme j'étais fort pauvre, le même curé ne voulut point l'enterrer sans être payé d'avance ; je fis mon possible pour trouver de quoi payer le prêtre du Seigneur, mais personne ne me voulut rien prêter ; alors, comme le cadavre de mon enfant, qui était mort depuis quatre jours, commençait à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'église ; il me fit ajourner, décréter et emprisonner : si bien que, pour éviter les suites de sa colère, j'enfonçai la prison, je me sauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvait m'attacher à la société et faire mon malheur.

Présentement mes enfans sont devenus grands et travaillent pour eux ; je n'ai ni maître ni valet, ni amis ni ennemis ; je fais un métier qui n'est sujet à aucuns réglemens ; je ne crains ni les sergens, ni les hnissiers, ni les piailleries des créanciers ; je suis mon évêque, mon curé, mon directeur ; mon Dieu est le dieu de toute la terre ; mon cœur est son temple (1), et mon espoir après cette vie est celui d'un homme de bien.

(1) Plusieurs grands hommes de l'antiquité étaient dans l'opinion que Dieu n'avait point besoin de temple, ni de culte, ou du moins qu'un cœur pur et net lui suffisait, ainsi qu'on peut le voir par les passages suivans :

« Un Dieu, véritablement Dieu, n'a besoin de rien et ne dépend de personne. »

Fragment d'une tragédie perdue de Sophocle, tiré des *Excerpta* de Grotius, p. 149 ; ou, selon d'autres, morceau supposé par Hécatee d'Abdère.

« Qu'il vienne d'où il voudra, en voici la traduction :

« A la vérité il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y en a qu'un qui

Comme j'ai du travail de reste, continua le vieillard, je peux vous en fournir; il ne vous faut point embarrasser de ce que vous ne savez point la musique: l'usage fait tout; en moins d'un mois vous serez en état de gagner votre vie, si vous vous voulez vous appliquer.

— J'accepte la proposition, répondis-je à cet homme; j'embrasse votre manière de vivre, et même

ait formé le ciel, la terre, la mer et les vents. Cependant la plupart des mortels, par une illusion étrange, dressent des statues de Dieux de pierre, de cuivre, d'or et d'ivoire, comme pour avoir une consolation présente à leurs malheurs. Ils leur offrent des sacrifices, ils leur consacrent des fêtes, s'imaginant vainement que la piété consiste en ces cérémonies.

« Ne souffrons point que l'on allume des lampes en présence des Dieux aux jours de Sabbat, parce que d'un côté les Dieux n'ont pas besoin de lumière, et que, de l'autre, les hommes n'aiment pas l'odeur de leur épaisse fumée; ne permettons pas aussi ces sortes de dévotions qu'on pratique d'ordinaire le matin, et empêchons qu'on s'asseye aux portes des temples; ces choses sont inutiles à la véritable manière d'adorer les Dieux et de les reconnaître. Empêchons encore qu'on vienne offrir à Jupiter des linges et des peignes, et de tenir des miroirs en la présence de Junon. Les Dieux n'ont besoin ni de ministres, ni de serviteurs. En effet, ne sont-ce pas eux qui servent les hommes? ne sont-ils pas toujours prêts à les secourir en tous lieux? En un mot, veut-on se rendre les Dieux propices, qu'on soit homme de bien: c'est honorer les Dieux que de les imiter. »

Le célèbre Thomasius, dans sa *Jurisprudentiæ divinæ, lib. 2, cap. 1, § 2 et seq.*, soutient aussi que le seul culte intérieur suffit; que Dieu étant le scrutateur des cœurs, n'a pas besoin de nos hommages extérieurs, et que l'omission de ces hommages ne peut nuire à la société civile. Mais ce n'est point là le sentiment de Grotius, *not. in sapient. Salom. cap. 13, v. 1*, ni celui de Puffendorf, *de aff. hom. et civ. lib. 1, c. 4, id. de Jur. nat. et gent. lib. 1. cap. 4, § 2*, ni celui de son commentateur Barbeyrac, *ibid. not. 2 de l'édit. franç.*; enfin, ni celui de tous les chrétiens en général, ainsi qu'on le peut voir par ce qu'ils observent.

votre façon de penser sur la religion, à condition toutefois qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu de nous révéler. Je me suis long-temps écarté des voies du christianisme, et je ne m'en suis pas trouvé mieux ; si j'ai essuyé des persécutions de la part de ceux qui s'en disent les ministres, je ne m'en prendrai jamais à lui ; en un mot, je veux dorénavant vivre et mourir dans la profession pure et sincère de la religion chrétienne, mais sans dépendre de qui que ce soit.

— C'est donc dans l'indépendance et dans sa pureté, interrompit le vieillard, que vous voulez professer le christianisme ? Sans doute. Mais cette profession consiste dans la foi et dans les œuvres. Quant au premier point, si vous admettez la doctrine du péché originel, la divinité de Jésus-Christ, la présence réelle, la transsubstantiation, les prières pour les morts, les sacrements, les cérémonies dans le culte, etc., vous serez catholique romain ou catholique grec.

Si vous rejetez une certaine partie de ces dogmes, vous serez luthérien ou calviniste, etc.

Si vous les rejetez tous, vous serez socinien, ou tel autre sectaire, qui, se disant chrétien, fixe sa croyance à certains points sans rien croire des choses susdites.

Or, être catholique romain, catholique grec, luthérien, calviniste, socinien, etc., n'est point être chrétien indépendant, car les uns et les autres sont assujétis à une certaine formule de foi plus ou moins rigoureuse.

D'un autre côté, si, en rejetant ou en adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là, et en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez à propos, vous vous formez une croyance particulière et différente de leurs formules, vous serez alors un chrétien d'une espèce nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de posséder tant de lumières.

— Mon ami, dis-je au vieillard, je m'aperçois que

vous vous jouez de mon ignorance. Je vois clair comme le jour que ce que vous me débitez là n'est qu'un tas de sophismes absurdes, par lesquels vous prétendez m'embarrasser. Vous avez parfaitement réussi, car je ne suis point en état de vous répondre; tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je crois que la croyance en la révélation est nécessaire pour être sauvé, ainsi que la pratique de tout ce qu'elle prescrit. Si je n'ai point présentement assez de lumières, assez de force, pour me conformer exactement à ce dernier point, j'espère que Dieu m'en accordera suffisamment par la suite.

— Je loue votre zèle, reprit le vieillard, j'aime les gens dans la disposition de faire le bien; mais ce zèle n'est point aussi éclairé que je le désirerais; je voudrais que vous ôtassiez de votre tête que la croyance en la révélation est aussi nécessaire que la pratique des vertus qu'elle prescrit. Il y a eu de tout temps sur la terre des hommes vertueux et sages, qui n'ont de leur vie entendu parler de la révélation. Il en est encore qui en entendent parler tous les jours, qui ne sont ni juifs, ni chrétiens, et qui poussent la pratique de toutes les vertus aussi loin que la révélation le puisse prescrire. La vérité de la révélation serait mille fois plus certaine, que, ni la nécessité de sa connaissance, ni la nécessité de sa croyance ne le seraient pas; elles ne le peuvent être.

Comme la preuve de ce que je viens d'avancer pourra vous faire plaisir, je vous prie de prêter l'oreille à ce que je vais vous dire.

CHAPITRE XVI.

Discours du vieillard sur la nécessité de la croyance en la révélation.

Un homme qu'on nommait Christ est, dit-on, venu sur la terre; il s'est dit envoyé de Dieu. Cet homme a confirmé l'authenticité de sa mission en annonçant des vérités sublimes, en prêchant la morale la plus pure, en menant une vie sainte et édifiante, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts, en se ressuscitant lui-même trois jours après sa mort; des hommes qui avaient des yeux, des oreilles, du bon sens, le cœur droit, ont été témoins de ces choses; ils en ont transmis l'histoire, le christianisme existe. Voilà le fondement de la vérité de la révélation.

La vérité de la révélation est donc la preuve de son utilité; mais son utilité n'est pas plus la preuve de sa nécessité, qu'elle ne l'est de sa vérité.

La connaissance de la révélation, la croyance en icelle, ne sont donc point nécessaires; le fait prouve le contraire; et le fait en ce cas est l'expression de la volonté de Dieu.

Je ne m'attache pour le moment qu'à ce qui regarde la nécessité de la connaissance de la révélation; je parlerai ensuite de la nécessité de sa croyance.

Ou Dieu a voulu que tous les hommes connussent la révélation, et il n'a pu faire que cela fût; ou il l'a pu, et ne l'a pas voulu; ou il l'a voulu, et il l'a pu.

Si Dieu a voulu que les hommes connussent la révélation, et qu'il ne l'ait pu faire, c'est marque d'impuissance; mais Dieu est tout-puissant.

Si Dieu a pu faire que tous les hommes connussent la révélation, et qu'il ne l'ait pas voulu, c'est marque

de méchanceté ou de caprice ; mais Dieu n'est ni méchant ni capricieux.

Si Dieu a voulu et a pu faire que tous les hommes connussent la révélation , pourquoi ne l'a-t il pas fait ? pourquoi tous les hommes ne la connaissent-ils pas ?

La révélation n'est donc qu'utile pour conduire les hommes a un certain degré de perfection ; mais il est encore une infinité d'autres degrés de perfection qui plaisent à Dieu. Pourquoi ? parce que le système général renferme cette diversité de perfections ; parce que Dieu n'a point voulu que les hommes fussent des anges , ni tous les animaux des hommes , ni les plantes des animaux ; la nature des choses voulait de la diversité , de la variété , des gradations , aussi bien dans le moral que dans le physique ; et Dieu a voulu la nature des choses.

Pourquoi , par exemple , Socrate n'a-t-il point eu connaissance de l'Évangile ? parce qu'il est venu trop tôt au monde. Pourquoi est-il venu trop tôt au monde ? parce que Dieu l'a voulu ainsi. L'ignorance de Socrate est donc un effet dont la volonté de Dieu est la cause. Si la connaissance de la révélation est nécessaire à tous les hommes pour être sauvés , Socrate est donc damné parce que Dieu a voulu qu'il vînt au monde quatre ou cinq cents ans avant qu'il pût en avoir connaissance ? Notre salut dépend donc d'une cause hors de nous ? Il y a donc une fatalité ? Il y a donc une prédestination ? Il y a donc de l'absurdité en ce que l'homme doit croire ? car la fatalité est la fille aînée de la prédestination , et la prédestination est celle de l'absurdité.

Mais Socrate pouvait avoir connaissance de la religion des juifs... Cela peut être , mais le contraire peut être aussi ; et si ce contraire a eu lieu envers Socrate , comme envers tant d'autres , voilà Socrate dans le cas que je viens de dire.

Mais , me direz-vous , je ne juge personne ; les secrets de Dieu sont impénétrables ; je ne veux point dire que Socrate soit damné ou sauvé...

Ne dites donc plus que la connaissance de la révéla-

tion est nécessaire, car vous vous démentiriez; mais dites tout au plus : la connaissance de la révélation est utile, c'est un moyen de plus pour porter les hommes à certain degré de perfection, auquel ils peuvent pourtant atteindre sans elle. Dites encore : nous ne serons point damnés parce que Dieu l'aura voulu, mais parce que nous l'aurons voulu.

Pour moi, dira quelqu'un plus hardi que vous, je sais fort bien qu'il serait injuste que Socrate fût damné; mais il ne sera point sauvé non plus, car Jésus-Christ dit que personne n'ira à son Père que par lui, et saint Pierre ajoute qu'il n'y a point de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ. — Où ira donc Socrate? Je n'en sais rien... il est peut-être un lieu... Je n'en sais rien est la réponse d'un sot; et peut-être est celle d'un ignorant.

Ce que je viens de dire prouve donc que la connaissance de la révélation n'est point nécessaire. Ce que je vais ajouter prouvera que sa croyance ne l'est pas non plus.

Un missionnaire part pour la Turquie. Il fait connaissance avec un Turc du commun peuple, très honnête homme, pratiquant avec zèle tous les devoirs de sa religion, mais ne possédant pour toute science que le sens commun. A force de parler de la fausseté de la religion mahométane, et de prôner l'excellence de la religion chrétienne, ce missionnaire parvient à donner envie au Turc d'embrasser celle-ci. Enchanté de cette résolution, le prêtre donne la Bible à lire au Mahométan; il l'instruit des dogmes fondamentaux et de la morale du christianisme; il le baptise, et en fait un chrétien.

Dans le même endroit, il y a un rabbin caraïte, homme pieux, savant, d'un jugement exquis, docile et de bonne foi; le missionnaire s'insinue dans ses bonnes grâces et veut aussi le convertir. Mais le rabbin lui répond : Mon ami, j'ai passé quarante ans à étudier ma religion, j'ai lu et relu non seulement l'Ancien Testament, mais encore le Nouveau; j'ai fait plus,

j'ai examiné les meilleurs ouvrages que les chrétiens ont faits en faveur de la religion; je n'ai jamais commencé aucune de ces lectures sans m'être prosterné devant l'Éternel et sans lui avoir dit :

Seigneur ! par un effet de ta bonté et de ta miséricorde, tu as guidé nos pères à leur sortie d'Égypte, en marchant devant eux, tantôt sous une colonne de nues, tantôt sous une colonne de feu; tu n'es pas moins bon ni moins miséricordieux aujourd'hui qu'alors : sanctifie donc mon âme, éclaire mon entendement, dirige mes pas dans le sentier de la justice et de la vérité, et sois glorifié à jamais.

Nonobstant cela, continue le rabbin, rien ne m'a démontré que le règne du Messie fût encore venu. Je vis donc dans son attente; j'observe autant qu'il est en moi les préceptes que l'Éternel a donnés à mes pères; et s'il lui plaît de me tirer de ce monde avant que le rédempteur d'Israël arrive, que sa sainte volonté soit faite !

Le missionnaire ayant entendu cette réponse, propose une dispute au rabbin. Celui-ci l'accepte, et dit : Je suis d'autant plus charmé d'entrer en lice avec vous, que vous me paraissez un homme doux, pacifique et vertueux. Je vais prier le Seigneur qu'il daigne me donner la force de vous faire connaître vos erreurs, et de faire de vous un bon Israélite, un véritable enfant d'Abraham.

Là-dessus le missionnaire et le rabbin se séparent. Mais ce dernier n'est pas sitôt rentré dans sa maison, qu'il tombe en apoplexie, et meurt.

Je demande présentement s'il y a un homme raisonnable sur la terre qui ose affirmer que ce rabbin soit damné ?

Ce rabbin a reconnu un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; il a observé avec la dernière exactitude tout ce que Dieu a prescrit à ses ancêtres; il a possédé toutes les vertus morales possibles; il a vu une société d'hommes qui disent que le Messie est arrivé, qu'il a aboli la loi ancienne, et lui a substitué une

loi nouvelle qui est beaucoup plus parfaite ; il a examiné avec toute la bonne foi et l'attention possibles les livres de cette société ; il les a comparés aux écrits de Moïse et des prophètes , et ses soins , ses lumières n'ont pu lui découvrir que le Messie fût arrivé ; au contraire , il a persévéré avec la plus vive foi dans l'attente de son rédempteur , et même dans l'espoir de faire un juif du missionnaire qui voulait le faire chrétien... et son âme pure , innocente , se trouvant tout-à-coup devant le tribunal d'un Dieu juste et bon , sera donc condamnée aux flammes éternelles , parce qu'il n'aura pas cru ce qu'il n'aura absolument pu croire ? Dieu peut donc demander aux hommes ce qui ne leur a point été donné ? Si Dieu était tel , il serait digne de notre haine et non de notre amour.

Mais pourquoi ce rabbin n'a-t-il pu croire ? fut-ce manque de lumières ? Non , car le Turc dont j'ai parlé plus haut était bien moins éclairé que lui. Fut-ce par préjugés ? Non , car le Turc en avait pour le moins autant que lui. Fut-ce par opiniâtreté , par mauvaise foi ? J'ai déjà dit qu'il était le plus docile et le plus sincère de tous les hommes. Fut-ce parce que la religion chrétienne manque d'évidence ? les chrétiens disent que non. D'où vient , encore un coup , la persévérance du rabbin dans le judaïsme ? Serait-ce par un défaut de la grâce de Dieu ? Or , voyons d'où viendrait ce défaut.

1° Dieu , dit une secte de chrétiens , accorde sa grâce à tous ceux qui la méritent , la désirent et la demandent.

2° Dieu , dit une autre secte de chrétiens , accorde sa grâce à qui il lui plaît , sans avoir égard aux mérites , aux désirs ni aux demandes.

1° Si l'amour de Dieu et de son prochain , si la haine du péché , si la pratique de toutes les vertus , si un profond respect , une foi pure et sincère pour une religion sainte que Dieu a donnée à nos pères , joints à des prières ferventes et continuelles , méritent la grâce de Dieu , personne ne devait en être plus doué que ce rabbin ; si l'on ne peut aller à Dieu que par l'Évangile ,

personne ne méritait mieux que lui de connaître cette voie. Celui qui avait crié sans cesse : *Seigneur ! sanctifie mon âme , éclaire mon entendement , dirige mes pas !* celui, dis-je, qui avait marché constamment dans le sentier de la vertu , méritait bien de rencontrer celui de la vérité. Mais il ne l'a pas connue , cette vérité : quelle en est donc la cause ?

2° Si Dieu accorde sa grâce à qui bon lui semble , sans avoir égard aux vices ni aux vertus , aux mérites ni aux démérites , l'aveuglement du rabbin dépendit donc d'une cause hors de lui ? Ce fut donc par un effet de la prédestination qu'il mourut sans être chrétien ? Il y a donc une prédestination ?... Mais j'ai déjà dit que la prédestination est une chimère.

Non , dit une troisième espèce de chrétiens , il n'y a point de prédestination. Dieu accorde sa grâce à ceux qui la méritent , qui la désirent et la demandent. Mais pour la mériter , il faut que les eaux du baptême aient lavé notre âme de la souillure originelle ; il faut être régénéré en Jésus-Christ il faut que notre foi en Jésus-Christ nous ait rendus dignes de voir nos mérites justifiés par les siens.

Ce langage est celui d'un insensé. Qui ne voit que si la conversion du rabbin dépendit d'un effet de la grâce , et que si cette grâce n'est accordée qu'à ceux dont les mérites sont justifiés par la foi qu'ils ont en Christ , cette conversion dépendit encore d'une cause hors de la puissance du rabbin?... Il fallait que le rabbin méritât la grâce de devenir chrétien , et il ne pouvait mériter cette grâce sans être chrétien. Quelle absurdité !

Je vous ai démontré , poursuivit le veillard , que Socrate et le rabbin peuvent être sauvés , quoique le premier n'ait pas connu la révélation , quoique le second ait refusé constamment d'ajouter foi à la venue du Messie , à l'établissement de la loi nouvelle sur les débris de l'ancienne. Il ne me reste donc plus qu'à vous faire voir qu'un homme , après avoir cru longtemps à tout ce qui est révélé , tant dans l'Ancien que

dans le Nouveau Testament, peut être également sauvé en n'y croyant pas du tout.

Comme c'est le cas où je me trouve, je m'y prendrai d'un peu loin, et ma conclusion sera que, quand la vérité de la révélation serait aussi certaine que l'existence du soleil, sa croyance n'en serait pas plus nécessaire. La vérité d'une chose n'est pas toujours la mesure de son évidence par rapport à chacun de nous; mais celle-ci est la mesure de la croyance que chacun de nous doit à une telle chose.

Comme c'est assez parler pour une fois, nous remettons la partie à demain.

Lorsque je fus rentré dans ma chambre, je ne sus que penser de ce vieillard. Cet homme, dis-je en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain; voilà qui est bien du côté du corps; mais il me paraît qu'il voudrait me plonger dans le trouble et l'embarras du côté de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes révoltans, qui certainement n'attireraient point de louanges à leur auteur, s'il s'avisait de les répandre dans le public; et si c'est là sa vraie manière de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paraît au dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle faiblesse, aux illusions de la philosophie du compère; je sais combien de fois la voix de la religion s'est fait entendre au fond de mon âme, et y porta les remords et l'effroi. Le compère même, tout infatué qu'il était de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix: s'il vivait encore: et qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentirait pas. Qu'on le dise, si l'on veut, que les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais, que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort, il ne m'en semblera pas moins qu'il n'y a que la vérité qui réclame ses droits avec autant de force et de constance que j'en ai éprouvé. En un mot, j'ai senti que tout homme qui avait été une fois chrétien, ne pouvait impunément cesser de l'être. Je

veux donc le redevenir en dépit de tout, non pas toutefois de la manière dont tels ou tels le sont, mais d'une manière raisonnable, et telle qu'il plaira à Dieu de me la montrer. Et quoique le vieillard me dise demain, je sais à quoi m'en tenir. L'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma faible raison contre les attaques de l'erreur.

CHAPITRE XVII.

Suite du discours du vieillard.

Le lendemain je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il revint sur la matière dont il m'avait parlé la veille, et me dit :

Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avaient fait prendre la résolution de renoncer autant qu'il me serait possible à tout ce qui pouvait m'attacher à la société, soit par état ou par opinion. Il me fut très aisé de remplir le premier point; quant au second, j'y rencontrai de plus grandes difficultés; il ne s'agissait pas moins que d'acquérir assez de connaissances, assez de force sur moi-même, pour me défaire de mes préjugés, surtout de ceux qui regarderaient la religion où j'ai été élevé.

Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette religion, tels que la doctrine du péché originel, de la présence réelle, de la transsubstantiation, etc.; je lus et relus la Bible entière, ainsi que les plus fameux auteurs qui traitent de ces matières; et je rejetai généralement tout ce qui s'appelle mystère, tout ce qui choque la droite raison et l'équité.

Voici comme je raisonnai sur l'article du péché originel :

Si Dieu est juste, bon, miséricordieux, s'il pardonne à ceux qui implorent sa miséricorde les péchés qu'ils ont commis librement, peut-il imputer un péché qu'on ne peut éviter, et auquel l'on n'a aucune part ? Les enfans ne reçoivent de leurs pères que le corps : c'est dans l'âme que réside le péché ; et l'âme sort pure et innocente des mains de son créateur. D'ailleurs, quand il serait vrai que l'âme deviendrait souillée par son union avec le corps que nous recevons de nos pères, cette souillure ou cette corruption ne serait point un péché, puisque la corruption du corps et l'union de l'âme au corps seraient produites par des causes indépendantes de nous, et qui ont précédé notre existence. Un enfant qui naît aujourd'hui peut-il avoir consenti à un péché commis il y a plus six mille ans ? A-t-il pu réclamer contre la prévarication d'Adam ? C'est une absurdité énorme que de faire une telle supposition.

Que l'on ne me dise pas que le péché d'Adam causa dans ses facultés un désordre qui se communiqua à ses enfans, et qui se transmet à tous les hommes par la voie de la génération, ce qui fait qu'aucun homme ne vient au monde sans avoir l'esprit environné de ténèbres, la volonté dérégulée, en un mot, toutes les inclinations au mal. Que l'on ne dise pas que l'Écriture s'explique positivement sur cet article ; que Moïse nous apprend qu'Adam a péché, et qu'il a été chassé du paradis ; que David reconnaît qu'il a été formé dans l'iniquité, et que sa mère l'a conçu dans le péché ; que Job déclare que personne n'est exempt de souillure, non pas même l'enfant d'un jour. Que l'on ne dise pas que saint Paul enseigne que le péché est entré par un seul homme dans le monde ; et la mort par le péché, et qu'ainsi la mort est passée à tous les hommes, tous ayant péché dans un seul, qu'il répète ailleurs que tous les hommes sont tombés dans la damnation ; que nous naissons tous enfans de colère, etc. ; tout cela ne prouvera jamais qu'un effet

dont nous ne sommes point la cause puisse nous être imputé. Cela est si vrai, que tous les efforts que les plus grands hommes ont faits pour expliquer ce dogme n'ont servi qu'à faire voir qu'il répugne à toutes les notions communes, qu'il est même injurieux à la justice et à la bonté de Dieu.

1° L'opinion d'Origène, de George Rust, de Joseph Glanvill, de Henry Morus, sur le péché des âmes dans une vie antérieure à leur union avec le corps, est une vision qui tire son origine de l'imagination des Platoniciens.

2° Le sentiment de saint Augustin, des théologiens de la confession d'Augsbourg, etc., sur l'emboîtement des âmes dans celle d'Adam, et de celles-là les unes dans les autres, selon l'ordre établi pour leur union à un corps, n'est pas mieux fondé; car l'âme étant une substance simple, indivisible, il est impossible qu'aucune âme sorte d'une autre par voie d'émanation; or, Nicolaïe et Wolfflin, qui ont eu recours à ce sentiment pour expliquer la propagation du péché originel, ont perdu leurs peines.

3° Le système de la génération des animaux, par des animalcules formés dans le premier animal, est encore insuffisant pour expliquer la communication du péché d'Adam; car en supposant que les corps de tous les hommes qui devaient exister, ont été formés dans Adam, et que Dieu avait uni à ces petits corps des âmes humaines, il ne s'ensuit pas que la défense que Dieu fit à Adam de manger du fruit défendu, eût fait la même impression sur le cerveau de ses enfans que sur le sien, ni que la vue du fruit et les sollicitations d'Eve eussent tenté la génération future d'Adam, au point qu'il le fut lui-même. La mollesse des fibres du cerveau de ces animalcules était trop grande pour que le cerveau fût susceptible de telles impressions.

D'ailleurs, quand il serait vrai que tous les hommes qui devaient exister étaient contenus dans Adam, et que, par la communication des impressions de son

cerveau aux leurs, ils eussent compris au même point qu'Adam la défense de Dieu, qu'ils eussent été touchés de même des sollicitations d'Eve, si le péché originel a lieu, ces hommes étaient, par une telle communication, nécessités à pécher, tandis qu'Adam ne l'étoit pas; leur détermination était une suite nécessaire de celle d'Adam, et la détermination d'Adam ne dépendait que de sa volonté: donc la communication du péché originel ne peut s'expliquer par un tel système; et Leibnitz (1) et Rasiels (2) tablèrent sur un faux principe lorsqu'ils entreprirent cette explication.

Si l'existence en petit de tous les hommes dans Adam était vraie, et qu'en conséquence de cette existence nous eussions participé à sa désobéissance de la manière que je viens de dire, chacun de nous contiendrait à son tour les corps de tous les hommes qui devaient composer sa génération; les impressions de notre cerveau se communiqueraient à celui de chacun de ces hommes, de même que les impressions du cerveau d'Adam se sont communiquées à ceux de tous les hommes qui étaient renfermés en lui; ces hommes contenus en nous, connaîtraient les défenses que Dieu nous fait et les préceptes qu'il ordonne; ils participeraient à nos fautes, et les plus tard venus seraient toujours les plus criminels, ce qui est d'une absurdité insupportable.

4° Ceux qui, en prétendant que l'âme humaine n'est créée qu'au moment de la conception de l'homme dans le sein de sa mère, supposent que la transmission du péché originel à cette âme se fait en vertu d'un pacte qui a existé entre Dieu et Adam dès l'instant que celui-ci a reçu la justice originelle, ne raisonnent pas mieux.

Ce pacte consiste, selon eux, en ce qu'Adam s'en-

(1) Essai de Théodicée, part. 1, § 90.

(2) Traité de l'esprit humain par Rasiels du Vigier. Paris, 1714, in-8°.

gagea en son nom et en celui de ses descendans de conserver la justice originelle , en observant le précepte que Dieu lui avait donné, et en ce qu'il consentit de perdre cette justice pour lui et pour eux, et d'être soumis ainsi qu'eux aux peines stipulées par ce pacte, s'il venait à transgresser le précepte; il s'ensuit de là que la transgression du précepte fut un péché originel dans ses enfans par l'imputation qui leur en a été faite.

Mais ce sentiment , qui a été soutenu par Catharin , dans le concile de Trente, et adopté alors par presque tous les protestans, ne s'accordera jamais avec les idées de la justice, de la sagesse et de la bonté de Dieu ; car, pour imputer un crime , il faut un consentement formel, un consentement présumé ne suffit pas ; ceux qui adoptent ce sentiment ne reconnaissent point d'autre consentement que ce dernier dans les enfans d'Adam. Or un tel pacte n'a pu avoir lieu (1).

(1) Les mahométans supposent aussi qu'il y a eu un pacte de cette espèce entre Dieu et les hommes dès le commencement du monde. Ehn-Abas dit que le genre humain s'obligea par ce pacte à reconnaître Dieu pour son souverain maître , et que c'est ce pacte dont il est parlé dans l'Alcoran, au chapitre intitulé *Aaraf*, où il est dit :

Lorsque Dieu tira des reins d'Adam toute sa postérité, il adressa à tous les hommes ces paroles : Ne suis-je point votre Dieu ? et ils lui répondirent : Oui.

Cet auteur prétend que tous les hommes ayant été assemblés sous la figure de fourmis douées d'intelligence dans la vallée d'Ahier, aux Indes, Dieu leur dit : « Nous avons pris des témoins afin que les hommes ne disent pas au jour du jugement : *Nous ne savons rien de ce pacte*, et qu'ils ne disent pas pour excuser leur impiété : *Nos pères ont idolâtré avant nous ; nous avons été leurs imitateurs , aussi bien que leurs descendans ; nous perdrez-vous , Seigneur, pour ce que des fous et des ignorans ont commis contre vous ? »* Herbelot, au mot Adam, *Bibliot. orient.* p. 44.

Les Mahométans croient en outre que nous recevons de notre

5° Grégoire de Rimini et autres qui ont adopté les visions de saint Augustin sur la corruption du corps d'Adam, ont prétendu expliquer cette corruption en supposant que le serpent en conversant avec Eve, dirigea contre elle son haleine et infecta le corps de cette femme par son souffle contagieux; qu'Eve communiqua ensuite sa contagion à son époux, et que tous les deux la communiquèrent à leurs enfans, à peu près comme nous voyons les maladies héréditaires dans certains pays et dans certaines familles.

Mais cette corruption du corps n'a aucun rapport avec le péché, qui est une affection de l'âme. Une substance immatérielle ne peut se corrompre en contractant la corruption du corps, comme une liqueur pure se corrompt dans un vase infecté.

6° Saint Cyrille et saint Anselme, ainsi que plusieurs autres, supposent que Dieu, ayant formé le plan de faire naître tous les hommes d'un seul, par voie de génération, s'était fait une loi d'unir au corps du premier humain né d'Adam une âme semblable à celle du premier homme. Adam, par son péché, perdit la justice originelle; ainsi, lorsqu'il engendra un fils, Dieu unit au corps de ce fils une âme privée de la justice originelle et des dons de l'état d'innocence, etc.

Ce sentiment suppose bien la privation de la justice originelle; mais il n'explique point la transmission du péché d'Adam, qui est un désordre; car il serait

premier père un principe de corruption qu'ils appellent la graine du cœur, l'amour, la concupiscence, qui nous portent au péché; c'est là le péché d'origine, qu'ils reconnaissent être venu d'Adam.

Ce n'est cependant point là le sentiment universel des mahométans; car il y en a qui prétendent que le péché originel vient de ce que le diable manie les enfans jusqu'à ce qu'il les ait fait crier, et que si Jésus-Christ et la Vierge furent exempts de ce péché, c'est qu'ils avaient été garantis du maniement de Satan.

possible qu'une âme fût privée de cette justice, et qu'elle ne fût ni dérégulé ni coupable.

7° Scot, Estius, ainsi que bien d'autres qui supposent aussi que Dieu s'était fait une loi d'unir au corps des enfans d'Adam une âme semblable à celle de leur premier père, étaient trop subtils pour ne point sentir le défaut du raisonnement de saint Cyrille et de saint Anselme sur la transmission du péché d'Adam à sa postérité. Ils ont donc cru qu'il fallait supposer de plus que l'âme privée de la justice originelle est unie à un corps corrompu, qui lui communique le péché.

Mais le corps n'est point capable de pécher; d'ailleurs, une substance immatérielle ne peut contracter la corruption d'un corrompu; donc l'explication de Scot, d'Estius et de tous les théologiens qui suivent leur sentiment, ne nous instruit point davantage sur la manière dont le péché originel nous a été transmis.

8° Adam, dit le père Malebranche, fut créé dans l'ordre; et comme l'ordre veut que Dieu n'agisse que pour lui, Adam reçut en naissant un penchant qui le portait à Dieu, et une lumière qui lui faisait connaître que Dieu seul pouvait le rendre heureux.

Cependant, comme Adam avait un corps qui n'était pas inaltérable, et qu'il devait se nourrir, il fallait qu'il fût averti du besoin de manger, et qu'il pût distinguer les alimens propres à le nourrir; il fallait donc que les alimens propres à entretenir l'harmonie dans le corps d'Adam fissent naître dans son âme des sentimens agréables, et que ceux qui lui étaient nuisibles y excitassent des sensations désagréables.

Mais ces plaisirs et ces mouvemens ne pouvaient le rendre esclave, ni malheureux comme nous, parce qu'étant innocent, il était maître absolu des mouvemens qui s'excitaient dans son corps.

L'ordre demande que le corps soit soumis à l'âme: Adam arrêtait donc à son gré les mouvemens qui s'excitaient dans son corps; en sorte que les impressions sensibles ne l'empêchaient pas d'aimer uniquement

Dieu, et ne le portaient point à regarder le corps comme la cause ou comme l'objet dont il devait attendre son bonheur.

Après qu'Adam eut péché, il perdit d'un côté l'empire qu'il avait sur ses sens, et de l'autre, la justice originelle; les impressions des objets extérieurs produisirent en lui des impressions qu'il ne fut pas le maître d'arrêter, et qui le portèrent malgré lui vers les objets qui excitaient en lui des sentimens agréables. . . .

Dieu avait résolu de faire naître tous les hommes d'Adam, et d'unir une âme humaine au corps humain qu'Adam engendrait; mais Dieu ne devait accorder à cette âme la justice originelle qu'autant qu'Adam persévérerait dans l'innocence.

Ainsi, Adam et Eve après leur péché avaient 1^o perdu l'empire qu'ils avaient sur leurs sens, et les corps excitaient en eux des plaisirs qui les portaient vers les objets sensibles; 2^o Dieu unissait aux corps qu'ils engendraient une âme privée de la justice originelle.

Dieu avait établi une loi, par laquelle il devait y avoir un commerce continué entre le cerveau de la mère et le cerveau de l'enfant formé dans son sein, en sorte que tous les sentimens qui s'excitent dans la mère doivent s'exciter dans l'enfant.

L'âme humaine que Dieu unit au corps humain qui se forma dans le sein d'Eve après son péché, éprouvait donc toutes les impressions qu'Eve recevait des objets sensibles: et comme elle était privée de la justice originelle, elle était portée vers les corps, elle les aimait comme la source de son bonheur; elle était donc dans le désordre, ou plutôt sa volonté était déréglée; le désordre de sa volonté n'était point libre, mais il n'était pas moins un désordre qui déplaisait à Dieu (1).

(1) Malebranche, Recherches de la vérité, liv. 1, chap. 5. — Liv. 2, part. 1, chap. 4. Eclairciss. 8. — Convers. chrét. ent. 4.

Voilà comment Malebranche raisonnait pour expliquer l'origine et la transmission du péché originel. Mais il règne plus d'esprit que de jugement dans cette explication, qui n'est qu'un enchaînement de conséquences incertaines, fondées sur des suppositions incertaines, surtout celle de la communication entre le cerveau de la mère et le cerveau de l'enfant. Cette communication n'est point prouvée; ces taches, que les enfans tiennent de leurs mères, et que le père Malebranche a prises pour les images des objets que les mères ont désirés ardemment pendant leur grossesse, ne sont que les suites d'un sang extravasé par un mouvement trop violent, qui peut bien être occasionné par une impression vive que fait sur les organes un objet sensible, et qui se communique au sang de l'enfant; parce qu'il y a eu effet une communication entre les vaisseaux sanguins de la mère et ceux de l'enfant; mais ce sang extravasé ne suppose point que le cerveau de l'enfant ait reçu les mêmes impressions que le cerveau de la mère; rien ne conduit à cette supposition (1).

9° L'expérience fait voir, dit M. Nicole, que les inclinations des pères se communiquent aux enfans, et que, leur âme venant à être jointe à la matière qu'ils tirent de leurs parens, elle conçoit des affections semblables à celle de l'âme de ceux dont ils tirent la naissance, ce qui ne pourrait être si le corps n'avait certaines dispositions, et si l'âme des enfans n'y participait en concevant des inclinations pareilles à celles de leur pères et de leurs mères, qui avaient les mêmes dispositions du corps.

Cela supposé, il faut convenir qu'Adam, en péchant, se précipita avec une telle impétuosité dans l'amour des

(1) Voyez la Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes, 1737, in-8°, et la lettre sur l'imagination des visionnaires.

créatures , qu'il ne changea pas seulement son âme , mais qu'il troubla l'économie de son corps , qu'il y imprima les vestiges de ses passions , et que cette impression fut infiniment plus forte et plus profonde que celles qui se font par les péchés que les hommes commettent présentement.

Adam devint donc par là incapable d'engendrer des enfans qui eussent le corps autrement disposé que le sien ; de sorte que les âmes étant jointes au moment qu'elles sont créées à ces corps corrompus , elles contractent des inclinations conformes aux traces et aux vestiges imprimés dans ces corps ; et c'est ainsi qu'elles contractent l'amour dominant des créatures, ce qui les rend ennemies de Dieu.

Mais pourquoi les âmes , qui sont des substances spirituelles , contractent-elles certaines inclinations à cause de certaines dispositions de la matière ?

On peut , pour expliquer cela , supposer que Dieu en formant l'être de l'homme par l'union d'une âme spirituelle avec une matière corporelle , et voulant que les hommes tirassent leur origine d'un seul , avait établi ces deux lois , qu'il jugea nécessaires pour un être de cette nature.

La première , que le corps des enfans serait semblable à celui des pères , et aurait à peu près les mêmes impressions , à moins que quelque cause étrangère ne les altérât.

» La seconde , que l'âme unie au corps aurait certaines inclinations , lorsque son corps aurait certaines impressions.

» Ces deux lois étaient nécessaires pour la propagation du genre humain ; et elles n'eussent apporté aucun préjudice aux hommes , si Adam , en conservant son innocence , eût conservé son corps dans l'état auquel Dieu l'avait formé ; mais l'ayant altéré et corrompu par son péché , la justice souveraine de Dieu , infiniment élevée au-dessus de la nature , n'a pas jugé qu'elle

dût pour cela changer les lois établies avant le péché; et ces lois subsistant, Adam a communiqué à ses enfans un corps corrompu.

Mais comment doit-on concevoir cet amour dominant de la créature, que l'âme contracte lorsqu'elle est jointe à des corps qui viennent d'Adam ?

On le doit concevoir, comme on conçoit la grâce justificante dans les enfans baptisés; c'est-à-dire, que comme l'âme des enfans, par la grâce qu'elle reçoit, est habituellement tournée vers Dieu, et l'aime de la manière que les justes aiment Dieu, durant le sommeil; de même l'âme des enfans, par cette inclination qu'elle contracte, devient habituellement tournée vers la créature comme sa fin dernière, et l'aime comme les méchans aiment le monde pendant qu'ils dorment; car il ne faut pas s'imaginer que nos inclinations périssent par le sommeil; elles changent seulement d'état; et ces inclinations suffisent pour rendre les uns justes, quand elles sont bonnes, et les autres méchans, quand elles sont mauvaises (1).

Cette explication de M. Nicole, tout ingénieuse qu'elle est, ne donne encore aucune lumière sur la manière dont le péché d'Adam s'est transmis à ses enfans. Ce théologien ne la donne aussi que comme probable. Mais il est aisé de voir, par toutes les raisons que j'ai rapportées pour réfuter les sentimens des autres, qu'une telle explication n'est rien moins que probable.

Il résulte donc que, puisque tous les efforts des plus grands génies qui ont paru depuis plus de dix-sept cents ans, n'ont point été suffisans pour nous donner une idée raisonnable de la manière dont le péché d'Adam s'est transmis à sa postérité; que d'ailleurs cette transmission répugne à toutes les notions que nous avons de la justice et de la honté de Dieu, ce dogme doit être regardé tout au plus de la manière dont les Palagiens(1)

(1) Nicole, inst. sur le symb. inst. 2, g. 2, § 4.

(2) Quant aux Sociniens, leurs opinions sur cet article sont

et les Sociniens le regardent, c'est-à-dire, qu'il faut prendre les passages de l'Écriture, qui portent que nous avons péché en Adam, comme ne signifiant autre chose, sinon qu'Adam a donné à toute sa postérité l'exemple du péché; que tous les hommes l'ont imité, et que c'est en ce sens qu'ils ont péché en Adam.

Voilà, mon cher, continua le vieillard, comme je raisonnai en moi-même et à quoi je m'en tins d'abord sur l'article du péché originel. Mais ma raison acquérant de jour en jour plus de lumières, je parvins enfin à découvrir que nous n'avons pas plus péché en Adam par imitation que par contagion. C'est ce que vous entendrez ci-après.

Je passe à l'article de la présence réelle et de la transsubstantiation.

CHAPITRE XVIII.

Suite du discours du vieillard.

Il n'y a point d'efforts que les théologiens de l'Église romaine n'aient faits, et ne fassent encore tous les jours, pour démontrer que le corps et le sang de Jésus-Christ existent réellement sous les apparences du pain et du vin dans l'eucharistie; il n'y a point de rhétorique qu'ils n'emploient pour faire comprendre que les passages des saints-pères, où il est affirmé que les espèces eucharistiques ne sont que des signes du corps et du sang de Jésus-Christ, ne sauraient prouver qu'il fût jamais venu dans l'esprit de ces pères le moindre doute sur la présence réelle. L'on a beau leur opposer que leur autorité et leur manière d'interpréter les

en quelque sorte les mêmes que celles des adversaires de ces derniers; ainsi il est inutile de grossir cette note de citations et de renvois.

saints pères ne sont point des argumens suffisans pour prouver ce mystère ; que les calvinistes enseignent le contraire sur des principes infiniment mieux fondés ; que Jésus-Christ étant dans l'usage d'employer très souvent des allégories et des paraboles, c'est de cette manière que l'on doit entendre les paroles de l'institution de l'eucharistie, etc. ; ils répondent que ce sont les calvinistes mêmes qui sont mal fondés dans leurs raisonnemens ; que si Jésus-Christ eût entendu que les paroles eucharistiques dussent être prises dans un sens figuré, il en aurait averti les apôtres, mais qu'il ne l'a pas fait ; qu'au contraire, il les a suffisamment préparés à prendre ces paroles à la lettre, en leur disant à Capharnaüm, que sa chair était véritablement viande, et son sang véritablement breuvage ; que ceux qui ne mangeraient point sa chair et ne boiraient point son sang, n'auraient point la vie éternelle (1). Ils ajoutent qu'il a répété la même chose aux Juifs qui s'étonnaient de ces paroles ; qu'il a dit ailleurs à ses apôtres qu'il était le pain de vie ; qu'il leur a promis ce pain de vie ; etc., et ils concluent de là que le sens littéral des paroles eucharistiques doit être celui qui s'est présenté naturellement à l'esprit des apôtres, lorsqu'ils les entendirent proférer : « Cela est si vrai, continuent-ils, que tout homme raisonnable sent par expérience que ce sens s'offre de même à son esprit, lorsqu'il les entend prononcer ; cela est si vrai, que Zuingle fut plus de quatre ans à trouver que les paroles, *ceci est mon corps*, doivent se rendre par celles-ci : *ceci représente mon corps*. »

L'on a beau leur répliquer que si le sens littéral de ces paroles s'offre d'abord à l'esprit lorsqu'on les entend prononcer, la saine raison démontre incontinent le contraire ; l'on a beau leur objecter que les quatre ans que Zuingle a mis pour trouver le vrai sens de ces

(1) Jean, 6.

mêmes paroles, ne sont pas plus une preuve de leur sentiment, que les quatre jours qu'emploierait un homme à chercher une aiguille, ne prouveraient que cette aiguille n'était pas trouvable dans la minute ; tout cela n'y fait rien : ils persistent dans leur opinion ; si on les met en colère, ils diront que non seulement le corps et le sang de Jésus-Christ existent sous les apparences du pain et du vin, mais que ce pain et ce vin sont véritablement transsubstantiés au corps et au sang de Jésus-Christ. Si on leur répond que cela n'est pas possible, ils repartiront que cela est très possible, et le prouveront (1).

Voici mes preuves.

1° L'on prétend, disent-ils, qu'il est absurde de supposer qu'un chameau puisse passer par le trou d'une aiguille, parce qu'il faudrait que les parties de son corps se pénétrassent, et par conséquent que la matière perdît son étendue et son impénétrabilité, etc.

Nous répondons : 1° que cette difficulté s'évanouit dans le système où l'on suppose que l'étendue est composée de points inétendus : 2° qu'elle s'évanouit de même, en supposant que l'essence de la matière consiste dans toute autre chose que dans l'étendue et l'impénétrabilité ; 3° que puisque l'industrie humaine peut condenser l'air au point de lui faire occuper quatre mille fois moins d'espace qu'il n'en occupe dans son état naturel, Dieu peut réduire le corps d'un chameau à un point cent millions de fois plus petit que sa grandeur ordinaire, et par conséquent le faire passer non seulement par le trou d'une aiguille, mais par les pores les plus subtils que l'on puisse imaginer. Nous appliquons ceci au corps de Jésus-Christ, et nous disons

(2) Voyez Pluquet, Dict. des Hérés. au mot Bérenger, et ailleurs, où il s'agit de combattre les sentimens de ceux qui nient la présence réelle et la transsubstantiation.

qu'il peut être contenu dans les espèces eucharistiques, quelque petites qu'elles soient.

2° Un corps quelconque peut se trouver dans plusieurs lieux à la fois.

Voici comment :

Un corps en mouvement existe dans plusieurs lieux à la fois dans un temps déterminé. Un corps, par exemple, qui parcourt cent toises dans une heure, se trouve dans dix pieds différens dans une minute; si au lieu de cent toises dans une heure, ce corps en parcourt six mille, il parcourra dans une seconde les dix pieds qu'il parcourait auparavant dans une minute; ainsi en augmentant de vitesse à l'infini, il n'y a point de petite portion de temps pendant laquelle ce corps ne puisse parcourir plusieurs lieux; ou si l'on veut, la rapidité de son mouvement peut être assez grande, pour que, dans la plus petite durée imaginable, il se trouve en plusieurs lieux.

D'ailleurs, le mouvement n'est, selon quelques philosophes, que l'existence ou la création successive d'un corps dans différens points de l'espace; et la création est un acte de la volonté divine; or, qui peut douter que la volonté divine ne puisse créer si promptement, si rapidement le même corps, que dans le même temps ce corps existe en plusieurs lieux, quelle que soit leur distance, et quelque courte que soit la durée? S'il ne répugne donc point que Dieu fasse exister un corps dans plusieurs lieux en même temps, et que ce corps y soit transporté, même sans passer les intervalles qui séparent ces lieux, il ne doit point répugner aussi que le corps de Jésus-Christ se trouve à la fois dans différentes espèces consacrées.

3° L'on dit que nos sens nous ont été donnés pour connaître l'existence, les propriétés des corps, ainsi que la nature des effets sensibles; que c'est sur le témoignage de nos sens qu'est fondée la certitude que nous avons de la naissance des miracles, de la mort, de la résurrection du Sauveur; et que si le témoignage de

nos sens peut être faux, suspect même, les principaux fondemens de la religion s'écroulent sans ressource.

Nous répondons à cela que le dogme de la présence réelle étant une fois établi, et la possibilité de la réduction des corps à un volume infiniment petit, de même que celle de leur existence en plusieurs lieux à la fois, étant démontrées, il n'est pas plus difficile de prouver qu'un corps peut être différent de ce que nos sens nous témoignent qu'il est, sans pour cela que nos sens nous trompent.

Voici cette preuve :

Nous ne connaissons les corps que par des impressions excitées dans notre âme ; or ces impressions peuvent s'exciter dans l'âme, indépendamment des corps, par une opération immédiate de Dieu sur nos âmes ; donc il n'a point de liaison nécessaire entre le témoignage de nos sens et l'existence des objets dont ils nous rapportent l'existence.

La certitude du témoignage des sens dépend, par conséquent, de la certitude que nous avons que Dieu n'excite point en nous les impressions que nous rapportons aux corps. Ainsi il est possible que Dieu fasse sur notre âme les impressions que nous rapportons au pain et au vin, quoiqu'il n'y ait ni pain ni vin ; et celui qui le supposerait n'affaiblirait point la certitude du témoignage des sens, s'il supposait en même temps que Dieu nous a avertis de ne pas croire nos sens dans cette occasion ; or c'est ce que nous soutenons ; car Dieu nous ayant fait connaître que par la consécration le pain et le vin étaient changés au corps et au sang de Jésus-Christ, il nous a suffisamment avertis de ne pas nous fier au témoignage de nos sens dans cette circonstance.

Nos sens ne nous trompent donc pas, quoiqu'ils nous avertissent qu'il existe dans les espèces eucharistiques tout autre chose que ce qui y existe réellement.

Voici comment :

Dieu peut faire que les rayons de la lumière qui tombent sur l'espace qu'occupaient le pain et le vin,

soient réfléchis après la consécration, comme ils l'étaient auparavant ; Dieu peut faire encore que les particules subtiles qui, en s'évaporant, occasionaient l'odeur du pain et du vin avant la consécration, soient conservées sans se dissiper : Dieu peut faire enfin qu'une force de répulsion répandue autour du corps et du sang de Jésus-Christ, prenne la forme des espèces eucharistiques, et produisent la solidité que nos sens y découvrent. Or, Dieu opère ces choses, ou quelque chose de semblable, au moment de la consécration ; donc nos sens ne nous trompent point dans cette occasion, puisqu'ils ne font que transmettre à notre âme l'impression des objets dont ils sont frappés ; donc un corps peut être réellement différent de ce que nos sens nous attestent qu'il est ; donc le dogme de la transsubstantiation n'affaiblit point le témoignage de nos sens sur les miracles et les faits qui servent de preuve à la religion.

Voilà de quelle manière les théologiens de l'Eglise romaine prétendent démontrer la possibilité de la transsubstantiation. C'est aussi en ces mêmes termes que me parlait un de ces messieurs, dans le temps que je travaillais à me débarrasser la cervelle de toutes les opinions qui choquent le bon sens. Mais voici ce que je lui répondis :

— 1° Vous vous fondez, monsieur, sur l'hypothèse des points inétendus qui composent l'étendue ; ou sur celle qui fait consister l'essence de la matière dans tout autre chose que l'étendue et l'impénétrabilité, pour prouver la possibilité d'un fait ; or, une hypothèse ne peut servir de principe fondamental et certain à la démonstration de la possibilité d'un fait, encore moins d'un mystère tel que celui de l'existence du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie. L'hypothèse sert seulement à interpréter un fait de la réalité duquel l'on est invinciblement convaincu. C'est ainsi que Descartes expliquait une expérience par le moyen de la matière subtile ; Gassendi, par celui des atomes et du vide ; Newton, par celui de l'attraction, etc. Pour qu'une

conséquence possible soit évidente, il faut que le principe le soit de même : or nous n'avons aucun principe évident qui établisse la possibilité du passage d'un chameau par le trou d'une aiguille ; nous n'avons aucun principe évident que le corps de Jésus-Christ puisse être réduit à une telle petitesse, qu'il soit contenu non seulement dans une hostie, mais encore dans la millionième partie d'une hostie, ainsi que les catholiques le croient ; donc votre raisonnement est faux en tout point.

Mais je vous accorde pour un moment la possibilité de la réduction du corps de Jésus-Christ à une petitesse infinie : une possibilité n'est pas un fait ; il n'est point prouvé que cette réduction se soit jamais faite ; quand elle se serait faite, et qu'elle se ferait encore tous les jours, il n'est point démontré qu'elle s'opère dans le cas dont il s'agit.

2^o Un corps en mouvement existe certainement en plusieurs lieux dans un temps déterminé. Mais il est faux que la rapidité de son mouvement puisse être assez grande, pour qu'il se trouve dans plusieurs lieux à la fois.

Un corps est de sa nature indifférent au mouvement ou au repos ; par conséquent un corps étant une fois mis en mouvement, ne se mettra jamais de lui-même en repos ; ainsi qu'étant une fois en repos il ne se mettra jamais de lui-même en mouvement.

Un corps est de sa nature tout-à-fait indifférent à quelque détermination ou à quelque vitesse que ce puisse être ; par conséquent, il ne changera jamais de lui-même ni la vitesse ni la détermination qu'il a eues en dernier lieu.

Il s'ensuit de là que le mouvement d'un corps est proportionnel à la force qui l'engendre, et que la diminution de ce mouvement est proportionnelle à la résistance que ce corps éprouve dans sa direction. Or, la constitution de l'espace qui nous environne est telle, qu'un corps ne peut y être mu sans éprouver à

l'instant de la résistance ; donc il n'y a point d'instant où il ne perde de son mouvement ; donc la vitesse de son mouvement est momentanée ; donc ce corps ne peut se trouver dans plusieurs lieux à la fois.

Il est prouvé que la plus grande vitesse possible du mouvement d'un corps quelconque n'a lieu que dans la direction rectiligne de ce même corps.

Je suppose pour un moment que la surface de la terre contienne quarante milliards d'arpens d'étendue, et qu'au milieu de chacun de ses arpens il y ait un piquet planté ; je demande s'il y a un homme raisonnable qui soutienne qu'une boule mue en direction rectiligne puisse toucher tous ces piquets à la fois ?

D'ailleurs, dites-vous, le mouvement est l'existence ou la création successive d'un corps dans différens points de l'espace, et la création est un acte de la volonté divine. Or, qui peut douter que la volonté divine ne puisse créer si promptement, si rapidement le même corps, que dans le même temps ce corps existe en plusieurs lieux, sans passer par les intervalles qui séparent ces lieux, quelle que soit leur distance ? — Mais cette création successive des corps n'est encore qu'un système, qu'une hypothèse, et je vous ai déjà dit qu'une hypothèse ne pouvait servir de principe fondamental et certain à la démonstration de la possibilité d'un fait.

J'allais répondre au troisième point, continua le vieillard, mais le théologien m'exempta de cette peine : il me dit adieu brusquement et disparut. C'était aussi le meilleur parti qu'il eût à prendre ; car, lorsque, dans une controverse, l'on n'a que des absurdités à débiter et de la confusion à prétendre il vaut mieux se taire ou se retirer. Ce faisant, l'on répare autant qu'il est possible par sa prudence les impressions que l'on a faites par son ignorance.

Je passe à l'article de la Trinité.

CHAPITRE XIX.

Suite du discours du vieillard,

Un des plus grands hommes que la France ait produits, un théologien pieux, sage, éclairé, dont les ouvrages sont remplis de raisonnemens solides, d'une méthaphysique profonde, et d'une érudition peu commune, en un mot, le célèbre Arnaud, parle en ces termes de la Trinité : « Ce mystère confond la raison et la révolte. S'il y a au monde des difficultés insolubles, ce sont celles qui suivent ce dogme, qui établit que trois personnes réellement distinctes n'ont qu'une même et unique essence, et que cette essence étant la même chose en chaque personne que les relations qui les distinguent, elle peut se communiquer, sans que ces relations qui les distinguent se communiquent. Si la raison humaine s'écoute elle-même, elle ne trouvera en soi qu'un soulèvement général contre ces vérités inconcevables. Si elle prétend se servir de ses lumières pour les pénétrer, elles ne lui fourniront que des armes pour les combattre. Il faut, pour les croire, qu'elle s'aveugle elle-même, qu'elle fasse taire tous ces raisonnemens et toutes ces vues, pour s'abaisser et pour s'anéantir sous le poids de l'autorité divine (1).

Ce raisonnement me parut hardi, téméraire même, la première fois que je le lus. Mais lorsque je vins à réfléchir de bonne foi sur le dogme de la Trinité, lorsque j'eus examiné les sentimens de Cerinte, des Ebionites, de Théodoret, de Praxée, de Bazilide,

(1) Arnaud, Perpétuité de la foi, page 18, édit. de 1666.

de Valentin, de Marcion, de Berylle, de Noet, de Sabelins, de Paul de Semosate, ainsi que ceux de leurs adversaires sur le même sujet, je vis à mon tour que ce dogme était non seulement contraire aux lumières les plus claires de la raison, mais qu'il anéantissait en même temps l'unité de Dieu. L'examen des opinions d'Arius, de Macedonius, de Théodore de Mopsuste, de Nestorius et de quelques théologiens des siècles suivans, me confirma dans ce jugement; et la lecture des ouvrages de Socin, de Sandius, de Zuicker, de Bidlle, de Sherlock, de Whiston, de Clarcke, et de leurs partisans, acheva de faire de moi le plus déterminé anti-trinitaire qui eût paru depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à ce jour (1).

(1) Ceux qui voudront s'instruire de tout ce que l'on a avancé pour et contre le dogme de la Trinité, depuis la naissance du christianisme jusqu'aujourd'hui, pourront consulter :

1° Les anciens historiens ecclésiastiques, tels qu'Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret, et les ouvrages des saints pères.

2° Les histoires et mémoires ecclésiastiques modernes, tels que le Nucleus, Hist. eccl. de Sandius. — Les mémoires pour servir à l'Hist. eccl. de M. du Pin. — Hist. eccl. Frid. Spanheim. — L'Hist. eccl. de M. Fleury. — Le Dict. de Bayle, aux noms des plus fameux anti-trinitaires, etc.

3° Les écrits des anti-trinitaires et des Sociniens du seizième siècle, tels que ceux de Michel Servet, de Lænus Socin, de Bernard Ochin, de Valentin Gentilis, de George Blandrate, de François Davidis, de George Enjedin, de Jean Somer, de Fauste Socin, et autres, dont il est fait mention dans Lubinietzki, *Hist. réf. polon. lib. 2 et 3.* — Dans Sandius, *Biblioth. Anti-Trinit.* — Dans Salig., *Hist. Conf., aug., tom. 2, lib. 6, cap. 4.* — Dans Wengercius, *Hist. Slavon., p. 83 et 84.*

4° Les écrits des anti-trinitaires et des Sociniens du dix-septième siècle, tels que ceux de Jean Volkelius, de Martin Ruar, de Christophe Ostorode, de Jean Schlichting, des deux Lubinietzki, d'André Wissowatius et autres, dont les ouvrages se trouvent séparément, ou dans la Bibliothèque des Frères polonais.

5° Les écrits des plus fameux ariens anglais, tels que ceux de Bidlle, de Samuel Clarcke, de Guillaume Whiston, etc.

En effet, si l'on suppose d'un côté que le premier homme s'est corrompu par l'abus qu'il a fait de la liberté qu'il avait reçue de son créateur, et que la corruption de ce premier homme s'est communiquée à toute sa postérité, si l'on suppose d'ailleurs que Dieu touché du malheur des hommes, a envoyé un sauveur pour les racheter, je dis que ce sauveur ne peut être le fils de Dieu, égal à son père, et Dieu lui-même ; parce que Dieu étant un être simple, indivisible, éternel, et ne procédant de personne, il est impossible que l'essence de la divinité consiste dans la pluralité de personnes.

Dieu est un être simple, exempt de composition et de divisibilité : or, affirmer qu'il y a plusieurs personnes distinctes en Dieu, est faire de Dieu un être composé et divisible : donc cette assertion est fausse.

Tout acte de génération exige nécessairement l'existence antérieure du générateur à celle de la chose engendrée ; or, Dieu le fils est, dit-on, engendré de Dieu le père ; donc il n'est pas Dieu ; et les termes de génération éternelle et immédiate dont les théologiens se servent ne signifient rien.

Il faut dire la même chose du saint-Esprit.

Ceux qui, pour éluder la force de ces argumens, avancent que l'unité de substance n'excluant point la multiplicité de personnes, il est très possible qu'il y

6° Les écrits anonymes des Unitaires répandus en Hollande, tant parmi les Anabaptistes que parmi d'autres sectes.

7° Les meilleurs auteurs qui ont écrit contre les anti-trinitaires de tous les siècles, tels que Bull, *judicium eccl. catholicæ trium prior sæculor.*, etc., *defensio fidei*, Nicenæ: *in ejusd. auct. operibus eæ edit.* Grabii. — Steph. le Moine, *varia sacra*, etc., tome 1, édit. in-4° 1685. — Bossuet, sixième avertissement contre Jurieu. — Cotelier, *patres apostol. exæcedis. clerigi.* tome 2. — Petavius. *dogm. theol.* Spanheim. *Elenchus controvers. cum Socinianis.* — Barrow. — Stillingfleet. — Edouard, etc.

ait plusieurs personnes en Dieu, quoiqu'il n'y ait qu'un Dieu, avancent une absurdité.

Car chaque personne existante dans une substance, est ou cette substance entière, ou partie de cette substance. Si elle est cette substance entière, elle ne peut être une personne différente d'une autre personne que l'on supposerait dans la même substance; si elle n'est que partie de cette substance, il y a donc quelque chose de plus complet, de plus parfait qu'elle n'est; mais chaque personne de la Trinité est Dieu, et rien n'est plus parfait que Dieu.

Ceux qui disent que les trois personnes distinctes qu'il y a en Dieu ne composent point la substance divine, qu'elles n'en sont point les attributs, etc.; mais que dans cette substance simple il existe trois choses analogues à ce que nous appelons personne, ne raisonnent pas mieux; car puisque les trois personnes distinctes qu'il y a en Dieu ne sont ni attributs, ni partie de la substance divine, mais trois choses analogues à ce que nous appelons personne, que sont donc ces trois choses? . . . Ce sont, me répond-on, des affections distinctes de cette substance.

Mais des affections distinctes supposent dans une substance plusieurs manières d'être, de sentir, d'agir, distinctes ou différentes; et quelles manières d'être, de sentir, distinctes ou différentes, peut on supposer dans l'être immuable, incompréhensible, dans celui qui est ce qu'il est?

Quand même on accorderait que la substance divine est susceptible d'affections distinctes (ce qui serait absurde), et que chaque personne de la Trinité est une affection de cette substance, qui nous a dit que ces affections se bornent au nombre de trois?

Je m'en tiens à ce peu de raisonnemens, car si je voulais m'enfoncer dans les objections, je n'aurais jamais fini.

En effet, si l'on faisait un corps complet de toutes les raisons que les trinitaires ont apportées pour expli-

quer ce mystère, ce corps serait peut-être la meilleure preuve que l'on pourrait donner de l'excès d'extravagance où l'esprit humain peut parvenir, lorsqu'il se permet de bâtir sur des principes désavoués par la saine raison ; ce serait une collection confuse d'impertinences, de sophismes, d'absurdités entassées les unes sur les autres, et qui n'aboutissent qu'à établir la plus monstrueuse des opinions. Il ne faut point s'étonner, d'après cela, si les peintres se sont ingérés de représenter la divinité, tantôt avec trois têtes ou trois faces, comme les païens représentaient Geryon et Janus, tantôt sous une double figure, comme la Chimère et Fidius, ce qui serait une impiété horrible, si ceux qui font de telles choses avaient le sens commun (1).

(1) Ce que dit ici le vieillard est vrai ; car, entre autres représentations en ce genre, j'ai vu dans un ancien missel, à l'usage du diocèse du Mans, le titre de la messe de la Trinité, sur lequel l'image de cette Trinité est représentée de deux façons différentes. La première est une tête à trois faces, dont celle du milieu sert aux deux autres. La seconde est un personnage ayant trois visages, tenant de la main gauche le globe du monde, et levant la droite, avec le pouce et les deux premiers doigts étendus, et les deux autres pliés. J'ai vu aussi une espèce de diurnal, où, après cette inscription : *Sequuntur suffragia sanctorum et sanctarum, pmiò de sanctissimâ Trinitate, etc.*, l'on voit un vieillard à barbe fourchue, assis sur un trône, ayant une grande couronne sur la tête, un pigeon avec les ailes étendues sur la poitrine, et un crucifix entre les jambes.

Ne voilà-t-il pas un symbole bien respectable pour représenter la divinité ? Que dirait Socrate, ou tel autre sage de l'antiquité, s'il revenait sur la terre ? Ne dirait-il pas que le monde, pour être deux mille ans plus vieux que de son temps, en est cent fois plus impie ?

C'est une chose singulière que ces sortes de tableaux profanes et sacrilèges, dont quelques uns, même de l'église romaine, se sont scandalisés. Gerson, prêchant un jour à Paris sur la nativité de Jésus-Christ, reprocha aux carmes de cette ville d'avoir dans leur église un tableau indécent, dont la représentation pouvait faire croire que la Vierge accoucha non seulement du Sauveur, mais de la Trinité tout à la fois. *Molanus, Hist. imag., lib. 2. cap. 2.*

Mais, dira-t-on, quoiqu'aucun chrétien n'ait une idée assez claire des personnes de la Trinité, ni une idée assez complète de la substance divine, pour concevoir comment ces personnes existent dans cette substance, il doit cependant y croire leur existence, parce que cette existence est suffisamment prouvée par plusieurs passages de l'Écriture.

Je réponds à cela, que si certains passages de l'Écriture semblent établir le dogme de la Trinité, d'autres passages non moins clairs le détruisent. Or, une telle contradiction réduit l'homme à un pyrrhonisme parfait sur cet article; donc, il n'y a que la raison seule qui puisse la déterminer, et cette détermination ne peut être qu'en faveur des passages les plus conformes à la raison.

Que l'on ne dise point que les passages qui contredisent le dogme de la Trinité sont faits pour être interprétés d'une façon différente de leur sens littéral, car je demanderais d'où l'on sait que les passages qui affirment qu'il y a trois personnes en Dieu, sont les seuls qui aient le privilège d'être interprétés à la lettre.

Que l'on ne m'apporte point des raisons fondées sur des autorités, car je demanderais les raisons sur lesquelles ces autorités sont fondées. Or, ces raisons primitives et fondamentales n'existent pas et ne peuvent exister; donc, il y a dans le dogme de la Trinité un pléonasme injurieux à l'unité, à l'indivisibilité de la substance divine.

CHAPITRE XX.

Fin du discours du vieillard.

J'en étais là de mon examen des mystères, poursuivit le vieillard, lorsqu'il me vint tout-à-coup un violent soupçon sur l'authenticité de l'écriture.

S'il est extravagant d'ajouter foi aux mystères, dis-je en moi-même, il ne le doit point être moins de regarder comme un dépôt de vérités révélées, des livres dont on ne connaît ni leurs auteurs ni leur origine (1); des livres dont le canon n'a pu être déterminé par plus de dix-sept cents ans de disputes (2), et dont la variété des leçons est si grande, si nombreuse (3),

(1) D'où savons-nous que les écrits que nous lisons sous le nom de Moïse sont de lui, puisque nous n'en avons point vu les originaux? et si nous les voyions, qui nous assurerait qu'ils sont écrits de la main de Moïse? De plus, quand nous serions assurés de cela, quelle certitude avons-nous que tout ce que Moïse a écrit est vrai? Qui nous assurera que les évangélistes ont assisté à tout ce qu'ils ont écrit? Et quand même nous croirions qu'ils ont assisté à tout ce qu'ils rapportent des actions et des paroles de Jésus-Christ, ils ont pu manquer de mémoire et mentir, comme tout homme peut tromper et être trompé. D'où pouvons-nous savoir aussi avec certitude que ce que nous lisons sous leur nom soit leurs véritables écrits, non falsifiés et non supposés? Albert, Pighius, hiérath. eccl., liv. 1, chap. 2.

(2) Du Pin, prol. sur la Bibl. — R. Simon, Hist. crit. du v. et n. Test. — Grabius, *specil. sæc. 1*, pag. 320. — Millius, *prolog.* p. 23. — Beveridg. *apud Enii*, *biblioth. sacr.* pag. 376. — Id, *codex can. vind. a Clerico. edit.* pag. 117. — Richard Bentley et autres.

(3) Voyez les mêmes auteurs, ainsi que les *exercitationes biblicæ* du père Morin, et notamment le passage suivant, touchant le Nouv. Test.

« La prodigieuse quantité de leçons différentes recueillies par ce docteur, doit naturellement remplir l'esprit de doutes et de soupçons, et ne promettre rien de certain de ces livres, qui sont donnés à lire en tant de différentes manières, et qui varient si fort, non seulement à chaque verset, mais encore en chaque partie d'un même verset. Le père Morin a prouvé la dépravation du texte grec, parce qu'il avait trouvé tant de diverses leçons dans les copies manuscrites de R. Etienne, ce qui, à la vérité, affaiblit beaucoup l'autorité de ce texte. Mais quel triomphe pour les

que celle du Nouveau-Testament passe les trente mille ; des livres qu'un chacun tourne en sa faveur, selon qu'il lui plaît, et dont chaque secte s'est servie comme d'une règle de plomb ou d'un nez de cire (1) ; des livres qui ne sont qu'une lettre morte qui souffre tout, qu'on peut tronquer et falsifier à sa fantaisie, et qu'on peut hardiment comparer à une gaine banale qui reçoit toute sorte d'épées ; des livres dont l'autorité n'est point plus grande que celle de l'histoire de Tite-Live, ou des fables d'Ésope, ou de tel livre apocryphe rejeté du canon sacré par les chrétiens modernes ; des livres, dis-je, remplis d'obscurités, de contradictions, d'absurdités, et qui pour le bonheur des hommes, aurait dû ne jamais paraître (2) ; de tels livres, enfin, ne portent aucun caractère de divinité et d'inspiration.

papistes, quand ils verront que le nombre de ces leçons différentes a été si prodigieusement augmenté par le docteur Mills, et par le long supplément qu'on y a ajouté ! Quoi qu'il en soit, la cause des protestans ne reçoit pas peu de préjudice de ce que ce docteur dit avec tant d'assurance, qu'il y avait grand nombre d'endroits corrompus et falsifiés, presque dès le commencement du christianisme, et du temps même des apôtres. »

Voyez aussi Jean Gregory, *præf. oper. posth.*

(1) Guill. Bayle, Catéchisme de Controv. composé par ordre de l'archev. de Bordeaux, traité 1, quest. 6.

(2) Il y a une infinité de passages de l'Écriture qui contiennent en eux de grands mystères, mais qui sont enveloppés d'un nuage si épais, obscurcis d'ombres si impénétrables, relevés par des expressions si sublimes, enrichis de tant d'allégories et d'ornemens de rhétorique, si profonds en matière, et si cachés par la manière dont le sujet est quelquefois revêtu et déguisé, qu'il semble que Dieu ait eu le dessein de nous les donner pour exercer nos esprits, nous convaincre de notre incapacité, nous faire supporter charitablement les uns les autres sur le fait de la religion, et nous humilier en nous-mêmes, plutôt que pour y trouver les principes de notre créance et les articles de notre foi. Taylor, évêque de Down et de Connor en Irlande, ouvrages polémiques, pag. 905 et suiv.

Un être tout-puissant, qui s'est proposé de faire connaître aux hommes des vérités sublimes et néces-

« Il y a tant de milliers de copies des Écritures, qui ont été écrites par des personnes de partis et d'opinions si opposés, de tempéramens et de génies si contraires, d'esprits si différens en habileté et en faiblesse, qu'on reconnaît une grande variété dans le vieux et le nouveau Testament, par la seule lecture qu'on en fait. *Ibid.* pag 966.

» Il se rencontre en plusieurs endroits de l'Écriture un double sens, qui est tantôt littéral, tantôt spirituel, et qu'il faut encore subdiviser; car le sens littéral est ou naturel ou figuratif; et le spirituel, quelquefois allégorique et quelquefois analogique; d'autres fois une même phrase comprend plusieurs sens littéraux. Pag. 967.

» Plusieurs endroits de l'Écriture renferment de grands mystères et des points de la dernière importance, qui cependant sont écrits d'une telle manière, que l'on n'a aucune marque certaine pour découvrir si le sens doit être pris à la lettre ou figurément.

» Il se trouve quelques autres qui sont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raisons, et sur des sujets que l'on croirait être les mêmes en apparence, et qu'il faut cependant expliquer dans un sens tout différent. Pag. 969.

» On lit certains passages de l'Écriture qui renferment de si grands mystères, qu'il n'y a que des personnes très savantes qui puissent en avoir l'intelligence.

» Il arrive dans l'Écriture la même chose que dans toutes les sciences, dont les systèmes sont exprimés d'une manière qui souffre plusieurs explications; et soit parce que le sujet est compris sous des termes généraux, ou parce que l'esprit humain est rempli d'une infinité d'idées, ils représentent à la pensée de différentes personnes et même d'une seule, des choses tout-à-fait dissemblables, quelquefois contraires, et le plus souvent remplies de variétés, ce qui est si ordinaire à l'Écriture, que, s'il ne s'agissait pas d'une chose aussi sérieuse et aussi sacrée, il y aurait de quoi divertir sa pensée en voyant à combien de desseins différens on peut faire servir un même passage.

» La manière dont les Livres sacrés sont écrits est telle, que la suite de leurs passages ne peut nous servir à avoir une connais-

saires, ne permettra jamais que les livres qui contiennent ces vérités s'égarer, se perdent, ou soient corrompus; de tels livres porteront constamment des marques incontestables de leur origine, de leur inspiration, de leur ancienneté et de leur pureté; les noms et l'histoire de ceux qui les ont écrits seront hors de toute contestation; mais il n'y a point d'accident, de changement que les écritures n'aient éprouvés, point de critiques, de contradictions qu'elles n'aient essayées, et dont elles ne soient susceptibles avec justice et à tous égards.

sance certaine du sens qu'ils renferment; car lorsqu'ils mettent en avant deux ou trois sujets qui sont comme les antécédens de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y cherche est juste, et que la conséquence qu'on en tire répond à ses prémices? Ainsi ce n'est pas le moyen de trouver le sens de l'Écriture que de le chercher dans l'enchaînement de certains passages, dont l'un ne dépend point de l'autre, et qui présentent à la pensée des choses d'une nature différente de ce qu'on avait lu dans le passage précédent.

» Il est vrai que la comparaison des passages est un grand moyen qu'on prétend avoir pour fixer le sens de l'Écriture; mais ce savoir-faire demande une capacité si étendue, que les plus habiles théologiens n'ont pu s'empêcher de varier ou dans les paroles ou dans le sens, d'altérer les circonstances, et de changer les termes; l'on peut donc assurer avec raison qu'il n'y a rien au monde dont les étourdis puissent faire un plus méchant usage, puisque ceux qui y apportent le plus de précaution, sont si sujets à se tromper: en un mot, il y a de quoi arrêter et embarrasser l'esprit le plus intelligent.

» On croit pouvoir expliquer les Écritures par l'analogie qu'elles ont avec la raison. Mais comme il faudrait pour cela que les hommes eussent un intellect universel, muni de principes infaillibles, par lesquels chacun pourrait prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y aurait rapport, cette manière de raisonner est aussi sujette à illusion qu'aucune autre; car il en est de la raison comme du goût des hommes, etc. » Pag. 970. — Becanus, *Theol. schol. part. 2, tom. 2, post. tract. 1, cap. 3, quæst. 7*, dit à peu près la même chose que M. Taylor.

Un maître juste et bon , qui a la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible , ne prescrira rien à croire à ses serviteurs , que dans les termes proportionnés à leur intelligence ; s'il veut que ses serviteurs aient la meilleure opinion possible de sa justice et de sa bonté , il ne leur prescrira rien qui répugne à cette justice , à cette bonté , s'il veut qu'ils croient uniformément , qu'ils exécutent parfaitement ce qu'il leur prescrit ; ses ordres ne contiendront aucune contradiction réelle ou apparente , et les écritures sont remplies de choses inintelligibles , contradictoires , injurieuses à la justice , à la bonté , à la toute-puissance et à la majesté de Dieu

Quels sont donc les livres où Dieu a parlé aux hommes ? C'est 1° celui que les hommes ont sans cesse devant les yeux , et dans lequel ils ne lisent pas ; c'est ce grand livre de la nature qui nous environne de toutes parts , ce livre clair , expressif , inaltérable , conçu par l'Être suprême et formé par sa main adorable ; 2° ce sont ces sens internes et communs à tous les mortels ; cette raison (1) , cette con-

(1) La droite raison est certainement une véritable loi , conforme à la nature , commune à tous les hommes , constante , immuable , éternelle , qui porte les hommes à leur devoir par ses commandemens , et les détourne du mal par ses défenses ; qui , comme elle , ne commande ni ne défend pas inutilement aux gens de bien , ne force pas non plus les méchans par ses commandemens ou par ses défenses. Il n'est permis ni de retrancher quelque chose de cette loi , ni d'y rien changer , ni de l'abolir entièrement. Le sénat ni le peuple ne sauraient en dispenser. Elle n'a besoin d'autre interprète que de notre propre conscience. Elle n'est point autre à Rome , et autre à Athènes ; autre aujourd'hui , et autre demain. Seule , éternelle et invariable , elle obligera toutes les nations , en tout temps et en tout lieu , parce que Dieu , qui en est l'auteur et l'interprète , et qui l'a lui-même publiée , sera toujours le seul maître et le seul souverain de tous

science (1), ce désir constant d'être heureux qui les agite. Voilà les livres qui contiennent les vérités les plus sublimes, les règles de notre devoir et le chemin de la félicité.

C'est dans ces livres aussi, ô Dieu ! s'écria ici le vieillard, que je veux lire toute ma vie. Je veux admirer ta puissance dans la création de l'univers ; ta sagesse, dans l'ordre et l'harmonie qui y règnent ; ta bonté, dans la fin de ton ouvrage, dans les moyens qui tendent à cette fin, c'est-à-dire, dans le bonheur des êtres sentans et intelligens, et dans les rapports que ces êtres ont entre eux, ainsi qu'aux objets qui les environnent.

C'est à la lueur de ce divin flambeau que tu m'as donné pour m'éclairer dans ma croyance et ma conduite, c'est à l'aide de cette raison dont tu m'as doué, que je veux marcher dans le sentier de la vertu : tout autre guide m'égarerait. C'est aux avertissemens seuls, à la voix secrète de ma conscience que je veux me rendre, pour fuir le mal que tu hais ; et si cet instinct si naturel à chercher le bonheur me fait former des désirs, ils n'auront pour but que ta gloire, ton honneur, et l'exécution de ta volonté.

J'ai marché long-temps dans une voie étroite et ténébreuse, parsemée d'obstacles et environnée de précipices ; je suis parvenu à connaître le chemin lumineux

les hommes. Quiconque violera cette loi, renoncera à sa propre nature, se dépouillera de l'humanité, et sera par cela seul rigoureusement puni de sa désobéissance, quand il éviterait d'ailleurs tout ce qu'on appelle ordinairement supplice. »

(1) *Conscientiam à Diis immortalibus accepimus, quæ divelli à nobis non potest.* Cicér. pro Cluent.

« La conscience nous a été donnée par les Dieux, rien ne peut nous l'ôter. »

Corrector affectuum et animæ pædagogus. Orig.

« La conscience est le correcteur des affections et le pédagogue de l'âme. »

de la vérité... Grand Dieu ! je mériterais ton courroux éternel, si j'abandonnais ce chemin pour rentrer dans les ténèbres d'où je suis sorti.

Voilà, mon enfant, poursuivit le vieillard, de quelle manière je suis parvenu à être tel que vous me voyez. J'ai été élevé dans la religion de mes pères ; j'ai examiné, j'ai réfléchi : un trait de lumière a pénétré dans mon cœur, il a dissipé mes doutes, il a borné mes recherches, mes réflexions, et l'erreur et le préjugé y ont fait place à la vérité.

Si je me trompe, ô mon fils ! c'est que, de deux problèmes donnés, je me suis décidé pour celui où j'ai trouvé l'évidence. Dieu serait injuste s'il me condamnerait pour avoir fait l'usage le plus naturel de ma raison. Mais mon Dieu est le Dieu de Socrate, mon Dieu est le Dieu du rabbin dont je vous ai parlé : il ne sera pas plus injuste envers moi qu'envers eux.

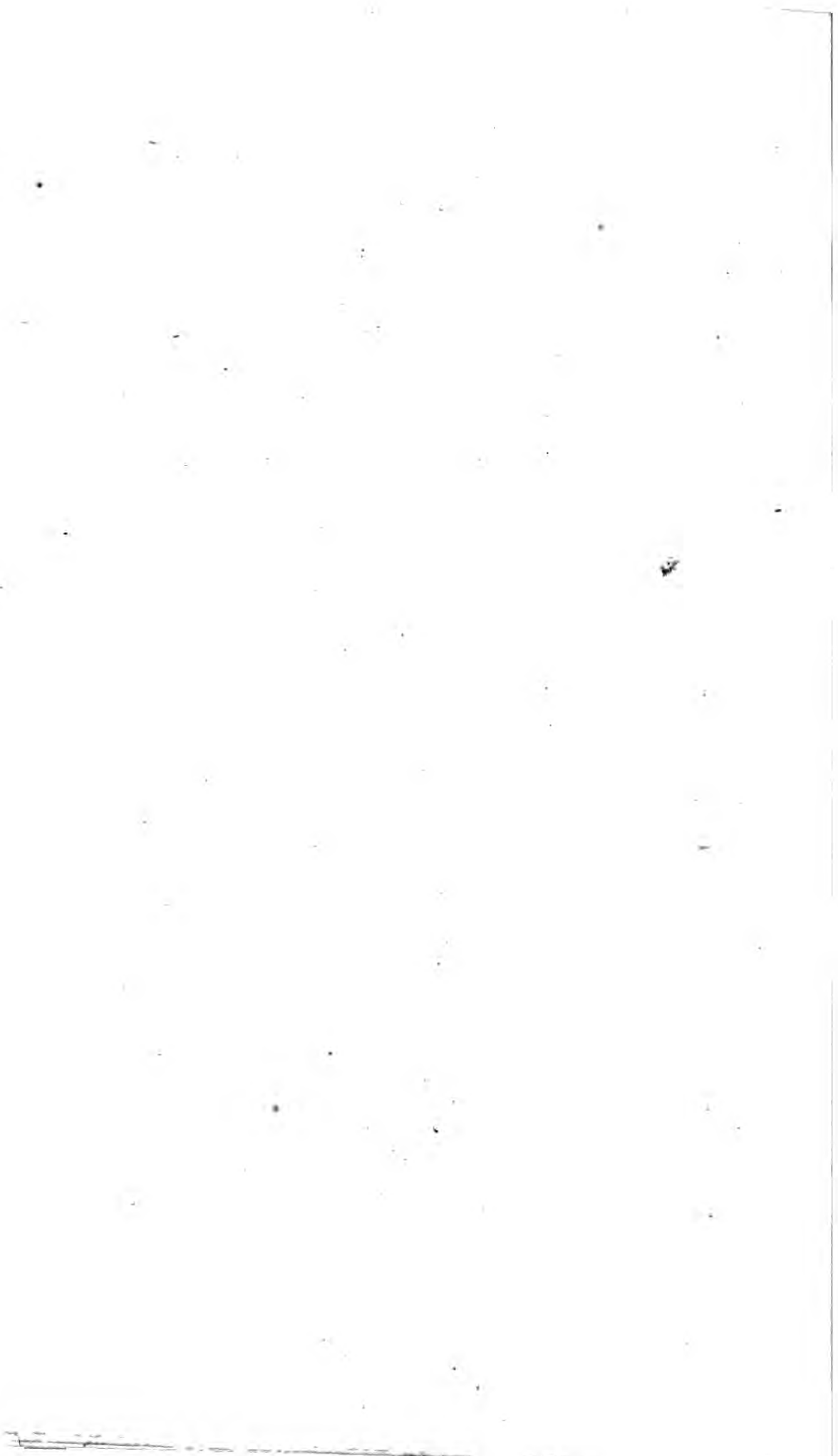


TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.	
Diégo revient de sa léthargie, et ne se ressouvient aucunement de son voyage en l'autre monde. — Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hiver nous avait contraints de séjourner.	1
CHAPITRE II.	
Aventure singulière.	5
CHAPITRE III.	
Départ de cet endroit. — Sermon du compère. — Désespoir de Diégo.	19
CHAPITRE IV.	
Continuation de notre voyage. — Découverte d'un peuple inconnu.	25
CHAPITRE V.	
Raisonnement de l'Espagnol sur l'état du compère.	31
CHAPITRE VI.	
Autres réflexions sur le même sujet.	35
CHAPITRE VII.	
Changement de scène.	39
CHAPITRE VIII.	
Continuation de notre route.	41
CHAPITRE IX.	
Naufrage, et ce qui s'ensuit.	44
CHAPITRE X.	
Continuation de ma route.	47
CHAPITRE XI.	
Suite des aventures de Jérôme.	60
CHAPITRE XII.	
Suite de mes aventures.	72

	CHAPITRE XIII.	
Suite de mes aventures.		77
	CHAPITRE XIV.	
Suite de mes aventures.		80
	CHAPITRE XV.	
Discours du vieillard français.		83
	CHAPITRE XVI.	
Discours du vieillard sur la nécessité de la croyance en la révélation.		89
	CHAPITRE XVII.	
Suite du discours du vieillard.		
	CHAPITRE XVIII.	
Suite du discours du vieillard.		107
	CHAPITRE XIX.	
Suite du discours du vieillard.		115
	CHAPITRE XX.	
Fin du discours du vieillard.		120

LE

COMPÈRE MATHIEU.

IMPRIMERIE DE J.-L. JOLY, RUE S.-HONORÉ, N. 123.





LE COMPERE
MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du
vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane,
ou abominable.

TOME II, P. 7.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—
1854.



LE

COMPÈRE MATHIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions que je fis sur le discours du vieillard.

Comme il était tard lorsque le vieillard eut fini de parler, je retournai dans ma chambre, et je me mis à faire les plus sérieuses réflexions sur tout ce qu'il m'avait dit.

J'examinai d'abord son opinion sur le péché originel, et tout ignorant que je suis, je vis clairement que ce péché ne peut avoir lieu, et que le mal moral, que l'on dit être la cause du mal physique, a une tout autre origine que la désobéissance du premier homme.

Voici comment je raisonnai sur ce point :

« Il est certain qu'à considérer le monde en général, l'on y remarque un dessein, un ordre, une harmonie, une perfection qui annoncent la sagesse et la puissance de son auteur ; mais qu'à le considérer en détail, l'on y découvre un désordre si grand, que l'on ne peut s'empêcher de penser d'abord qu'un être injuste ou impuisant a formé l'univers, ou qu'un principe malfaisant se plaît à troubler autant qu'il est en lui l'ordre établi par un principe bienfaisant.

« Pour prouver ce que j'avance, il ne suffit que de faire quelques remarques sur notre espèce.

« A considérer cette espèce en général, ou dans chacun de ses individus en particulier, l'homme nous semble d'abord une créature accomplie : rien de mieux entendu, rien de plus parfait que sa structure extérieure ; rien de plus proportionné à sa nature, à son usage

que ses membres, que ses facultés sensibles. L'anatomie nous découvre en son corps mille parties admirables qui, par leur liaison, leurs rapports et leur destination, font un tout plus admirable encore.

« A considérer cet homme du côté de ses facultés spirituelles, il pense, il généralise ses idées; il juge de leurs rapports ou de leurs oppositions; il se détermine, il agit; il revêt ses idées de termes ou de signes arbitraires; il perfectionne son imagination et sa mémoire; il communique ses pensées, il perfectionne toutes ses facultés; il atteint aux arts, aux sciences, et la nature entière lui est soumise.

« Mais ces perfections de l'homme sont amplement contre-balancées par ses défauts. Ce corps si accompli est en butte à tous les maux: la faim, la soif, d'autres besoins naturels, un nombre infini de maladies lui font sans cesse la guerre; les accidens de toute espèce l'environnent; un rien le blesse, le déchire, le meurtrit ou le tue; l'action réciproque et continue des solides et des fluides, l'impression variée des élémens, le détruisent tantôt tout d'un coup; tantôt elles l'altèrent insensiblement, et le conduisent à une vieillesse malheureuse, insupportable, qui n'est terminée que par la mort.

« L'homme n'est pas mieux partagé du côté de l'ame que du côté du corps: les chagrins, les désirs en tout genre l'assiègent continuellement; l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, le rendent dur, injuste, cruel et propre à faire le malheur de ses semblables en faisant le sien propre. En un mot, tout concourt à faire voir que le mal en lui l'emporte de beaucoup sur le bien (1).

(1) C'est le sentiment de bien des théologiens, que le péché originel est non seulement la cause du désordre moral, mais aussi du désordre physique, tant général que particulier.

» Voilà pour ce qui regarde l'homme. Il n'est point mal partagé à ce que l'on voit ; or, toutes les autres espèces, tous les autres individus qui existent dans l'univers entier, le sont de même, tout ce qui existe est un composé de bien et de mal, d'ordre et de désordre, de perfections et d'imperfections. Cet assemblage monstrueux de choses si opposées, annonce donc d'abord ou deux principes éternels, nécessaires, indépendans, qui produisent tout le bien et tout le mal qu'ils peuvent produire, ou un principe unique, qui n'est ou ni souverainement bon, ou ni souverainement sage, ou ni souverainement puissant.

» Le dogme du péché originel est donc la chose la mieux imaginée pour opposer au système des deux principes, ou pour disculper la divinité d'impuissance et de méchanceté.

» Car en supposant que Dieu ait créé l'homme libre, et que, par l'abus de sa liberté, l'homme fit naître non-seulement le désordre qui règne en lui, mais encore celui qui est hors de lui (1), c'est à l'homme seul que l'on doit s'en prendre de tous les maux qui existent. Si la raison nous dit que toute science de Dieu aurait dû prévoir cet abus, et sa bonté l'empêcher, ou du moins qu'il devait juger qu'il était possible, et déterminer l'homme au bien moral, ne lui donner de liberté que pour faire ce bien ; en un mot, ne laisser dans l'ame de l'homme aucune force pour s'écarter des lois auxquelles le bonheur est attaché : si la raison nous dit encore que nous voyons tous les jours des parents, qui par un effet de leur prévoyance, de leur prudence et

(1) C'est le sentiment de bien des théologiens, que le péché originel est non seulement la cause du désordre moral, mais aussi du désordre physique, tant général que particulier.

de leur tendresse , préviennent autant qu'il est en eux le mauvais usage que leurs enfans pourraient faire des biens qu'ils leur donnent, à plus forte raison un Dieu qui est infiniment bon , qui est le père commun de tous les hommes , aurait dû prévoir les effets de ses présents , et ne pas accorder à ses enfans une liberté funeste qui pouvait être la cause de leur perte : si , dis-je , la raison nous représente ces choses ; et mille autres qui les valent , etc. ; l'autorité de l'Écriture est là ; il faut se taire , ou se contenter de dire , comme un bon chrétien : la chose est ainsi ; Dieu a eu ses raisons de permettre que l'homme péchât ; ces raisons me sont incompréhensibles , mais elles sont sans doute dignes de sa sagesse infinie.

» Mais tout le monde n'est pas chrétien , et tous les chrétiens n'ont pas la docilité de s'en tenir à ce qu'on leur donne pour article de foi. Il y en a parmi ces derniers , et je suis de ce nombre , qui , méprisant la tradition et l'autorité d'autrui , se croient juges naturels de l'Écriture , parce qu'un chacun étant obligé de croire ce qu'elle contient , chacun est en droit de l'interpréter : or l'on ne peut croire ce que l'on ne peut comprendre , donc tout ce que l'Écriture contient en ce genre doit être laissé pour ce qu'il est , ou doit être interprété dans un sens métaphorique , propre à notre édification ou à notre instruction.

» L'Écriture qui est la parole de Dieu , et non une chimère , comme le croit le vieillard , est la règle de votre foi et de votre conduite. Cela étant , l'on ne peut supposer que Dieu nous y propose des objets de foi qui répugnent à notre raison , ni qu'il nous y ordonne des choses que nous ne pouvons comprendre.

» Or , le dogme du péché originel , par qui l'on prétend que le mal est entré dans le monde , n'est point une chose que la raison puisse comprendre ; au con-

traire, il répugne à toutes les notions communes; il est même injurieux à la justice, à la bonté de Dieu; donc Dieu, qui est un maître juste et bon, ne peut exiger qu'on admette une pareille absurdité, dont le mal a une toute autre origine que la désobéissance d'Adam; dont les passages de l'Écriture, sur lesquels ce dogme est fondé, ne forment point un objet de notre croyance, ou s'ils forment un tel objet, c'est dans le cas où ces passages peuvent être entendus de chacun de nous d'une manière propre à son édification ou à son instruction.

» Mais voyons, examinons un peu d'où le mal tire son origine.

» Nous savons que tout ce qui existe dans l'univers ne peut être l'effet du hasard; tout ce qui existe tire son origine d'une première cause, qui est Dieu: or, examinons si Dieu peut être l'auteur du mal.

» L'on ne peut définir le mal par une privation qui tient du *non-être* comme une maladie est une privation de la santé, ou une injustice une privation d'un acte de justice, car l'on pourrait dire que la santé est une privation de maladie, et un acte de justice une privation d'injustice: la maladie est un état aussi réel que celui de santé; un homme qui égorge son frère fait un acte aussi réel que celui qui fait du bien à son ennemi.

» Il résulte de là que le mal en général, c'est-à-dire, le mal moral et le mal physique, est un être réel et positif, de l'existence duquel l'on ne peut douter non plus que de l'existence de l'univers.

» Le néant ne peut avoir produit le mal, car son pouvoir égalerait celui de Dieu, ce qui est impossible: Dieu ne peut avoir créé le mal, car Dieu est juste et bon: une autre cause que Dieu ne peut avoir produit le mal, car Dieu a produit tout ce qui existe.

» D'où le mal tire-t-il son origine? De l'essence des choses : qu'entend-on par les choses? Tout ce qui existe dans l'univers ; mais tout ce qui existe dans l'univers compose l'univers ; tout ce qui compose l'univers est formé par un ouvrier ; tout ouvrier dirige son ouvrage sur un plan ; lorsque le plan est bon , l'ouvrage l'est de même : comment donc les choses qui composent l'univers , produiraient-elles le mal si elles avaient été formées sur le plan d'un ouvrier intelligent? Mais Dieu est cet ouvrier ; cet ouvrier est intelligent ; il est plus , il est bon , juste et tout puissant ; le plan qu'il a formé est parfait ; son ouvrage l'est de même : encore un coup , d'où le mal tire-t-il son origine? »

Voilà comme je raisonnais pour tâcher de découvrir l'origine du mal, mais lorsque j'en fus là, je ne pus aller plus loin. Celui qui est parvenu à ce point touche le *nec plus ultra* de la raison humaine. Qu'il se tourne de quel côté qu'il voudra, il ne trouvera aucun jour pour passer outre. Les systèmes des Manichéens ; des Marcionistes et de leurs semblables, toutes les difficultés que Bayle a forgées sur ce point, ne prouveront jamais qu'il y a deux principes, dont l'un est essentiellement bon, l'autre essentiellement méchant, ni qu'il y a de l'injustice et de l'impuissance en Dieu ; non plus que l'Écriture et ses commentateurs, tous les écrits des saints pères et des antagonistes de Bayle n'établiront la solidité du dogme du péché originel, ni ne feront voir comment l'existence du mal peut s'accorder avec les attributs que Dieu possède.

Il nous est donc très-permis de jeter les yeux sur ce tout qui nous environne, et calculer le bien et le mal que nous voyons ; mais c'est perdre notre temps que de chercher l'origine de ce dernier ; de même qu'à la fonder sur les absurdités telles que la chute du premier homme. Il est toujours inutile, et souvent dangereux de

vouloir approfondir des choses au-dessus de la portée de notre entendement ; il n'y a que l'orgueil ou la folie qui puissent donner lieu à une telle entreprise.

CHAPITRE II.

Suite de mes réflexions sur le discours du vieillard.

Je ne m'amusai point à examiner le dogme de la présence réelle, et de la transsubstantiation ; il me tardait trop de passer en revue celui de la Trinité. Mais comme ces termes *d'attribus, d'affections, de substances, de substance simple, dans laquelle il existe trois choses analogues à ce qu'on appelle personne*, étaient au-dessus de ma faible conception, je m'attachai uniquement à la nature de Jésus-Christ, et je formai un raisonnement plus simple et plus à ma portée, ne doutant point que si je venais à bout de me démontrer que Jésus-Christ est Dieu, je n'aurais point grande peine à prouver que le Saint-Esprit le fût aussi ; au contraire, si je trouvais que Jésus-Christ ne fût pas Dieu, le dogme de la Trinité tombait de lui-même.

Entre tous les chrétiens qui existent sur la terre, dis-je en moi-même, les uns affirment la divinité de Jésus-Christ, et les autres la nient.

Jésus-Christ est Dieu, disent les uns ; c'est un blasphème horrible que d'affirmer qu'il n'est qu'une simple créature.

Jésus-Christ n'est qu'une simple créature, disent les autres ; c'est un blasphème exécrationnable que d'affirmer qu'il est Dieu.

Car, disent les uns et les autres, il y a une distance immense entre Dieu et la créature. Dieu contient en soi toutes les perfections possibles, et la plus parfaite des

créatures est remplie d'imperfections, n'est qu'un vil atôme en comparaison de Dieu ; en un mot, la distance d'un fini à l'infini est infinie.

Si c'est une erreur monstrueuse que d'élever Jésus-Christ simple créature au rang de Dieu, les trinitaires sont dans cette erreur.

Si c'est une erreur monstrueuse que d'abaisser Jésus-Christ, vrai Dieu, au rang des créatures, les anti-trinitaires sont dans cette erreur à leur tour.

Si l'une ou l'autre de ces opinions est une erreur monstrueuse, c'est-à-dire, si la connaissance de la nature de Jésus-Christ et la croyance en icelle sont deux des principaux points de révélation, l'Écriture s'exprime certainement d'une manière aussi claire sur cet article que sur les autres objets de la foi nécessaire à un chrétien.

Venons au fait : fondons notre raisonnement sur la croyance commune à tous les chrétiens, et laissons-les parler un instant.

1° Non-seulement Dieu s'est montré de tout temps dans le spectacle merveilleux que la nature nous offre, disent-ils tous ensemble, et tout ce qui nous environne annonce l'existence d'un être éternel, intelligent, sage et tout-puissant ; mais Dieu a daigné se révéler encore d'une façon particulière : toute l'Écriture en fait foi. Il n'y a personne d'entre nous qui ne sache que les livres saints sont remplis de traits qui annoncent l'amour, la bonté, la justice, la miséricorde de Dieu envers les hommes ; il n'y a personne d'entre nous qui ne croie ces choses, parce que la connaissance qu'il en a est le fondement de sa croyance à cet égard.

2° Dieu, touché de l'ignorance et des égaremens des hommes, a révélé qu'il enverrait le Messie pour les tirer de cette ignorance et de ces égaremens ; l'Ancien-Testament est rempli de figures et de prophéties qui

représentent et annoncent la naissance miraculeuse, la vie admirable, la mort infâme, la résurrection glorieuse de ce Messie. L'Évangile contient l'histoire de ces faits, aucun de nous ne doute de ces choses, parce que la connaissance qu'il en a est le fondement de sa croyance à cet égard.

3° Dieu a voulu que le Messie prêchât aux hommes l'humilité, la patience, la charité, la sobriété, la chasteté, le désintéressement; qu'il éclairât leur entendement; qu'il leur montrât le chemin de la perfection; qu'il leur apprît leur destinée après cette vie, etc. Il n'y a personne de nous qui ne croie ces choses, parce que la connaissance qu'il en a est le fondement de sa croyance à cet égard.

Si Dieu a voulu que tous les chrétiens connussent toutes ces choses, et que cette connaissance fût le fondement de leur croyance à cet égard, il aura voulu à plus forte raison qu'ils connussent la nature de ce Messie, c'est-à-dire, de Jésus-Christ, et qu'ils le crussent tel qu'ils l'auront connu, car une telle connaissance et une telle croyance sont les deux principaux fondemens de la confiance qu'ils doivent avoir en leur sauveur.

Si Dieu a voulu que tous les chrétiens connussent la nature de Jésus-Christ, et que cette connaissance fût le fondement de leur croyance à cet égard, l'Écriture s'exprime donc aussi clairement sur cette nature que sur les autres articles de foi dont tous les chrétiens demeurent d'accord.

Mais les chrétiens diffèrent de sentiment sur ce point : l'Écriture ne s'exprime donc point clairement sur la nature de Jésus-Christ. Il aura été plus nécessaire que les chrétiens connussent et crussent universellement que Jésus-Christ a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts, etc., qu'ils connussent, qu'ils crussent universellement que

celui qui opérait ces merveilles fût Dieu lui-même, ou une simple créature. Il aura donc été plus nécessaire que tous les chrétiens connussent et crussent universellement que Jésus-Christ ressuscité est monté au ciel, qu'ils connussent, qu'ils crussent universellement ce qu'il était avant sa naissance. Quelle raison aurait donc eu Dieu d'apprendre aux hommes la destinée de leur sauveur, et de leur cacher sa nature et son origine ?

Tout bien pesé, il est plus raisonnable de croire, ou qu'il est exprimé clairement dans l'Écriture que Jésus-Christ est Dieu, ou qu'il est exprimé clairement qu'il n'est pas Dieu.

Mais si l'une ou l'autre de ces expressions est claire et formelle dans les livres saints, pourquoi les chrétiens sont ils d'un sentiment si diamétralement opposé sur cet article, tandis qu'ils conviennent unanimement à tant d'autres qui n'ont d'autre fondement que ces mêmes livres ?

Serait ce parce que la chose ne vaut pas la peine d'être examinée ? Mais il ne s'agit pas moins que de faire d'une créature un Dieu, ou d'un Dieu une créature.

Serait-ce parce que cette question aurait été négligée ? Mais il y a des siècles et des siècles qu'on la discute et qu'on l'agite de part et d'autre.

D'où vient, encore une fois, que les chrétiens diffèrent de sentiment sur un dogme si important ? Serait-ce parce qu'il est indifférent de l'admettre ou de le rejeter ? Mais il s'ensuivrait qu'il serait indifférent d'admettre ou de rejeter un autre dogme, puis un autre dogme, et généralement tous les dogmes, ce qui est d'une absurdité insoutenable.

Oh ! diront les partisans de la divinité de Jésus-Christ, *le nombre de ceux qui nous contredisent est infiniment petit en comparaison du nôtre....* Si ceux qui feront une telle objection se donnent la peine de

consulter saint Hilaire, Phébade, saint Jérôme, Vincent de Lerins, et autres qui ont écrit pour ou contre les Ariens, ils verront qu'il s'en faut beaucoup que les partisans de la divinité de Jésus-Christ aient toujours été les plus nombreux. Le grand nombre est une mauvaise preuve en faveur de la vérité; l'erreur est souvent le partage de la multitude. D'ailleurs, il vaut mieux avoir raison avec un petit nombre de sages obscurs et méprisés, que d'avoir tort avec tous les théologiens de la terre et leurs adhérens (1).

(1) N'écoutez-nous point, dit saint Athanase, Jésus-Christ, qui dit qu'il y en a plusieurs d'appelés et peu d'élus; que c'est la porte étroite et le chemin étroit, qui mène à la vie; qu'il y en a peu qui trouvent cette porte ou ce chemin? Quel homme de bon sens n'aimera mieux être parmi ce petit nombre qui entre en la vie, que d'être joint à cette multitude qui marche à la perdition? Si nous eussions vécu au siècle de saint Étienne, n'eussions-nous pas plutôt choisi son parti, quoiqu'il fût seul, accablé de pierres, et exposé à toutes sortes d'opprobres, que le parti de cette multitude qui s'imaginait que la foi doit suivre le plus grand nombre? Un seul homme qui a le sentiment droit, est plus à estimer que dix mille audacieux. C'est ce que l'Ancien Testament confirme; car lorsque des milliers d'hommes tombaient sous le glaive de Dieu, un seul Phinéas s'opposa à la brèche, et arrêta la colère du Seigneur. S'il n'eût pas résisté au torrent qui entraînait tous les autres; s'il eût approuvé ce que la multitude faisait; s'il ne se fût pas mis lui-même au dessus de tout, il n'eût pas arrêté le fléau de la vengeance divine, ni n'eût sauvé ce reste, qui fut après cela l'objet de la miséricorde de Dieu. C'est donc une chose digne de louange, qu'un seul homme soutienne hardiment le droit et la justice, contre le sentiment de la multitude. Soyez, si vous voulez, submergés avec la multitude qui périt par le déluge, mais permettez-moi de me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Soyez consumés, si vous voulez, avec les habitans de Sodôme, je ne laisserai pas de sortir avec Lot seul. Athan. tome 2, tract. *Quod veritas non multitud. judic.*

Ignorez vous, dit saint Grégoire de Nazianze, que la foi,

Mais à qui donc doit-on s'en rapporter sur ce point?... A la saine raison, qui ne nous dira jamais que deux et trois font un; à ce flambeau inextinguible qui nous a été donné pour discerner le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal, par des caractères imprimés dans les choses même, par leurs rapports, leurs liaisons, leurs différences; à ce flambeau divin que nous avons reçu pour connaître l'être éternel, indivisible, immuable, pour nous convaincre de la force de sa volonté, de la beauté de la vertu, et de la laideur du vice.... Mais à quoi sert donc l'Écriture, si l'on peut découvrir la vérité et atteindre à la perfection par le seul secours de la raison?... L'Écriture sert à la raison comme un bâton sert à un voyageur; elle sert de défense et de sou-

quelque misérable et abandonnée qu'elle soit, est mille fois plus heureuse que l'impiété dans l'éclat et dans l'abondance? Est-ce que vous préférez la multitude des Cananéens à un seul Abraham? ou tous les habitans de Sodôme à un seul Lot? ou tous les Madianites à un seul Moïse? Cependant vous savez que ces saints hommes n'étaient que des étrangers et des voyageurs parmi ces peuples. Dites-moi, je vous prie, si les trois cents qui accompagnèrent Gédéon n'étaient pas plus à estimer que ces milliers qui l'abandonnèrent lâchement; si les serviteurs d'Abraham, qui étaient en petit nombre, n'étaient pas à préférer à tous ces rois, qui, avec des armées innombrables, ne laissèrent pas d'être vaincus? Mais encore, dites moi, je vous prie, comment entendez vous ce qui est dit : *Quand le nombre des enfans d'Israël serait comme le sable de la mer, le seul reste sera sauvé*, et cet autre passage : *Je m'en suis réservé sept mille qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal*? La chose ne va pas comme vous vous l'imaginez; non sans doute, car Dieu ne prend point plaisir à la multitude. Pour vous, vous comptez vos milliers; mais Dieu compte ceux qui acquièrent son salut : vous ramassez un grand monceau de poudre; mais moi, j'assemble les vaisseaux d'élection. Il n'y a rien de si grand devant Dieu, qu'une doctrine pure, et une ame qui est remplie et ornée des dogmes de la vérité. *Orat. 32.*

en contre les attaques des passions, et les atteintes de l'erreur.

Mais l'Écriture n'en est pas moins soumise à la raison (1), parce que le bâton est fait pour le voyageur, et non le voyageur pour le bâton.

Mais les théologiens et les pasteurs sont ceux que l'on doit écouter en matière de foi ; ils ont fait leur étude de ces choses ; ils sont plus éclairés.... En matière de foi, comme en toute autre chose, l'on ne doit écouter que la saine raison (2) : si les théologiens et

(1) L'Écriture sainte, la tradition, les conciles, les pères, sont bien les témoins dans les disputes où il s'agit de quelques points de doctrine ; mais la raison en est le juge. Taylor, *Liberté de prophétiser*.

(2) Dans tout ce qui regarde la foi, dit le docteur Taylor, il s'agit de nous persuader nous mêmes, et nous devons prendre garde que nous soyons persuadés raisonnablement. Nous agirions d'une manière très déraisonnable, si nous nous rendions à une moindre évidence au mépris d'une évidence plus grande et plus forte. Chaque individu humain est en droit d'en connaître, s'il se croit capable de raisonner ; et s'il ne le croit point, rien au monde ne l'oblige de décider et de faire un objet de sa foi, d'une proposition qu'il n'est pas en état d'examiner. *De la liberté de prophétiser*, p. 507.

Un homme sage, dit le même auteur, qui a une idée de tous les obstacles presque insurmontables qui se rencontrent à développer le sens mystérieux de l'Écriture, ne peut point se soumettre à l'égard de ces matières au jugement des autres ; et il serait bon qu'on laissât à chacun la liberté de juger sur ces sujets lui même, liberté qu'on n'a aucun droit de lui ôter, à moins qu'on ne se connaisse en état de le garantir de l'erreur, par le moyen d'une infailibilité absolue. Mais qui est-ce qui a cette infailibilité ? *Id. ibid.*

Si l'on veut que les fidèles soient obligés à recevoir aveuglément la doctrine de leurs pasteurs, sans avoir aucun droit d'en examiner la nature ou la qualité, et que ce soit un crime que d'entreprendre cet examen : si l'on veut que l'autorité des pasteurs, de quelque manière qu'on les considère, séparément ou

les pasteurs débitent quelque chose qui lui soit conforme, à la bonne heure, écoutons-les; sinon, laissons-là les théologiens et les pasteurs; pensons par notre tête, et non par celle des autres.

Enfin, si l'on m'oppose qu'il y a des passages dans l'Écriture qui affirment formellement que Jésus-Christ est Dieu, je répondrai avec le vieillard : « Qu'il y a d'autres passages qui affirment formellement le contraire. Or, une telle contradiction réduit l'homme à un pyrrhonisme parfait sur ce point; il n'y a donc que la raison qui puisse le déterminer, et cette détermination sera toujours en faveur des passages les plus conformes à la raison (1). » D'ailleurs, quand même il n'y aurait point de passages qui contrediraient ceux qui affirment que Jésus-Christ est Dieu, ces derniers devraient être interprétés dans un sens métaphorique, et non autrement. Est-ce qu'il y a quelques passages dans l'Écriture qui contredisent formellement celui qui contient les paroles eucharistiques? Non : les calvinistes ne rejettent le sens littéral de ces paroles que sur ce qu'il établit un dogme qui répugne aux lumières les plus claires de la raison. Eh! pourquoi donc ne pourrait-on pas faire de même à l'égard de tous les passages qui établissent des dogmes absurdes?

Telles sera dorénavant ma façon de faire; tout ce qui s'appelle mystère sera chez moi, réputé pour rien.

conjointement, ou tous ensemble, ou le plus grand nombre, soit sans bornes ou sans mesures, à l'égard des choses de la foi, du culte, et des règles générales des mœurs, et qu'ils disent, sans s'en informer plus avant, c'est une maxime que nous nions, et que nous soutenons contraire à la parole de Dieu, à la droite raison et aux véritables intérêts du christianisme. Claude. *Déf. de la réform. p. 55 de l'édit. de 1683, in-4°.*

(1) Voyez tome 2, pages 111 et suiv.

CHAPITRE III.

Fin de mes raisonnemens.

Quoique je tronvasse à propos de rejeter tout ce que l'on appelle mystère, ainsi que le vieillard avait fait, je me donnai bien de garde de rejeter l'autorité, de nier l'inspiration des livres saints. Je regardai une telle entreprise comme téméraire, dangereuse et criminelle. La raison seule, dis-je en moi-même, peut certainement nous faire découvrir la vérité, nous mener à la perfection et nous y maintenir; mais tout le monde peut-il faire un usage constant de sa raison? Il a été donné au fort comme au faible un surcroît de motifs et de moyens pour nous porter au bien; malgré le raisonnement du vieillard et les autorités frivoles sur lesquelles il s'est appuyé, l'écriture contient ces motifs et ces moyens; pourquoi donc la rejeter (1)? C'est trop présumer de ses propres forces, que d'agir ainsi.

(1) L'Écriture sainte est comme un grand fleuve, dit saint Grégoire, qui a toujours coulé et qui coulera jusqu'à la fin des siècles. Les grands et les petits, les forts et les faibles, y trouvent cette eau vivante qui rejaillit jusque dans le ciel: elle s'offre à tous, et elle se proportionne à tous: elle a une simplicité qui s'abaisse jusqu'aux âmes les plus simples, et une hauteur qui exerce et qui élève les plus élevés. Tous y puisent indifféremment; mais bien loin de la pouvoir épuiser en nous en remplissant, nous y laissons toujours des abîmes de science et de sagesse, que nous adorons sans les comprendre. Mais ce qui nous doit consoler dans cette obscurité, c'est que, selon saint Augustin, l'Écriture sainte nous propose d'une manière aisée et intelligible, tout ce qui est nécessaire pour la conduite de notre vie. Voyez la préface du Nouveau Testament de Mons.

Si la suprême félicité consiste ici-bas dans la pratique de la vertu et dans la paix de l'âme, nous devons regarder comme un don du ciel tout ce qui nous porte, tout ce qui nous aide à acquérir cette félicité ; nous devons, sous peine de méconnaissance et d'ingratitude, nous servir de ce don... Je m'en servirai donc ; et je remerciai Dieu d'avoir affranchi mon esprit de toute dépendance humaine, et de me voir dans un état mitoyen, d'où je puis fouler aux pieds l'erreur et la superstition, sans crainte de donner dans la présomption de l'incrédulité.

Voilà, cher lecteur, comme je parvins à distinguer le vrai d'avec le faux par mes propres yeux, et comme je trouvai ce repos intérieur et désirable que la philosophie du compère ne m'avait pu donner.

Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen de gagner du pain. Le vieillard m'avait promis de me montrer ce moyen ; il tint parole, et je me mis à travailler avec lui. Je le laissai penser à sa fantaisie et je pensai à la mienne.

Mais cette association ne dura guère. J'avais à peine été trois mois avec le vieillard, qu'il mourut. Heureusement pour moi que je savais mon métier, et que ses pratiques me demeurèrent.

Il ne manquait donc rien à mon bonheur. Je travaillais une partie de la journée, et je donnais le reste à la lecture, à la méditation ou aux réflexions. La promenade des champs était ordinairement destinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenais le long de la Tamise, je me mis à repasser dans ma tête les différens événemens de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avais perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir sur leur sort. « Mon cher compère ! m'écriai-je tout haut, vous n'avez jamais connu de vrai bonheur ; hélas ! si vous viviez encore, et que

je pusse vous faire part du mien , je le ferais de tout mon cœur. Mais vous... »

J'en étais là lorsque j'entendis quelque bruit derrière moi. Je me retournai... Ciel! que vis-je!... je vis le révérendissime père Jean de Domfront, qui riait de toutes ses forces de m'entendre parler seul.

CHAPITRE IV.

Récit des aventures de père Jean, après le naufrage, etc.

J'eus à peine reconnu le révérend, que je me jetai à son cou, et je l'embrassai plus de cent fois. Quoi! c'est vous! m'écriai-je; par quel bonheur.... ah! mon cher père Jean! serait-il possible... où est mon compère? où est Vitulos? où est Diégo? — Ils sont tous les trois ici, me répondit-il. — Menez-moi au plus vite où ils sont, repris-je: quoi! vous vivez encore! ah! mon cher père Jean! contez-moi, je vous prie, par quel hasard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espèce de miracle?

— Tu sauras, répondit père Jean, que lorsque le vaisseau fut en danger de se briser, je montai deux fatailles sur le pont, je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds; je dis au compère et à Vitulos que si nous venions à faire naufrage, de saisir chacun une de ces cordes avec moi, et de nous abandonner ensuite à tout ce qu'il plairait à dame fortune faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avait mis dans cet état à n'entendre aucune raison; Diégo était étendu sur le plancher, sans mouvement, sans connaissances et dans le même cas où tu le vis après le coup

de tonnerre de Senlis. C'est pourquoi nous vous laissâmes là l'un et l'autre, nous nous tîmes près de nos futailles, et lorsque le vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jusqu'au lendemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent et nous menèrent à terre.

Comme j'avais eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, et que, dans le trouble que la tempête occasionait, j'avais escamoté au capitaine une boîte remplie de perles et de diamans, je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai pourtant, ainsi que l'ami Diégo; mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le compère, interrompis-je? — Le compère, poursuivit père Jean, parut très sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'Espagnol; mais ma trouvaille ne le toucha guère. Ce naufrage l'avait mis d'une humeur insupportable : une aventure assez fâcheuse qui nous arriva peu de temps après, acheva de lui tourner la tête : il devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de Timon l'Athénien; il accusa les hommes de méchanceté, le ciel d'injustice, et finit par devenir manichéen... — Quoi! le compère est devenu manichéen?... — Oui, manichéen, et très-manichéen. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en Espagne et en Portugal, je formai le dessein de passer en Angleterre. Je communiquai ma résolution à mon neveu et à Vitulos; le premier me dit de faire à ma fantaisie, le second trouva que j'avais raison; là-dessus nous tirâmes droit à Lisbonne, où nous trouvâmes un vaisseau hollandais qui nous transporta à Londres.

Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que Vitulos, de faire entendre raison au com-

père ; mais nous perdîmes nos peines : le compère nous dit qu'il était misanthrope et manichéen , qu'il voulait demeurer tel , et qu'il romprait avec nous si nous lui parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, et occupé à faire un livre où il prétend démontrer que les hommes , tant sauvages que policés , sont des sots , des injustes , des enragés , et que le diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gouvernement de l'univers. Quant à Diégo , il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenais un jour à Hide-Park , je vis un tas de monde attroupé ; je voulus savoir ce que c'était : j'approchai , et j'aperçus au milieu de la foule le seigneur Diégo qui faisait un sermon sur le dernier jugement. Il était dans un état à faire pitié : il était presque nu , il avait la barbe d'un pouce de long , les yeux enfoncés , et le visage exténué de misère. Cet état me toucha : je fendis la presse pour l'emmener ; il me reconnut , et se mit à faire des exclamations terribles et des grimaces si effroyables , que la plupart du monde qui l'écoutait crut qu'il était possédé de plus de soixante-quinze mille diables. La foule qui était déjà assez forte , s'acrut dans un instant si prodigieusement , que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin je l'en retirai ; je le fis monter dans le premier fiacre que je trouvai , et je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il aperçut le compère et Vitulos , ses exclamations redoublèrent et ne finirent que très long-temps après. Quand il fut un peu apaisé , je lui demandai par quel moyen il était échappé du naufrage : il me dit que saint Nicolas et saint Guillaume , auxquels il s'était recommandé pendant la tempête , l'avaient soutenu sur les eaux jusqu'à ce qu'un vaisseau anglais le recueillît et le condui-

sit à Portsmouth, et que ses saints lui avaient révélé en même temps que le monde devait finir bientôt.

Voyant que je ne pouvais en tirer d'autres raisons, je le laissai tranquille, et je lui défendis de sortir jusqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorsqu'il fut en état de paraître, je lui fis promettre de ne plus prêcher, et je le laissai aller par la ville; et à ses visions près, il nous sert très affectueusement, et fait assez bien les commissions dont on le charge.

Père Jean finissait de parler lorsque nous arrivâmes à son logement. Le lecteur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher compère et mes anciens camarades; elle fut inexprimable, et celle de mon compère ne fut pas moindre. — Ah! mon cher Jérôme! s'écria-t-il en me voyant, si tous les hommes te ressemblaient! mais... — Il allait continuer, mais les cris de joie et le tintamarre de Diégo l'en empêchèrent: il se passa plus d'une demi-heure avant que nous pussions nous entendre.

La scène de l'Espagnol étant finie, nous nous dûmes tout ce qu'on peut se dire en pareille occasion; après quoi je contai ce qui m'était arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le compère contre le genre humain. Il avait cru jusqu'alors que tout ce qui existe était un composé de bien et de mal; il se persuada pour le coup que tout était mal; Vitulos fut presque de son sentiment: Diégo ne douta plus que la fin du monde n'approchât (1); le révérendissime jura qu'il

(1) Un dévot plus raisonnable que l'Espagnol aurait trouvé que le procédé des inquisiteurs envers son confrère Jérôme était une action louable et sainte; mais il était parvenu à un tel point de folie, qu'il ne distinguait plus les bonnes actions d'avec les mauvaises.

étranglerait autant de moines qu'il en rencontrerait : pour moi, quelque sujet que j'eusse de me plaindre, je trouvai que le compère et père Jean outraient les choses. Je ne disconvenais point qu'il y eût beaucoup de mal dans le monde ; mais j'étais bien éloigné de croire que tout fût mal, et que le mal qui existe dans l'univers procédât d'un mauvais principe, égal au bon. A l'égard de père Jean, je lui dis que, quand il étriperait tous les moines de la terre, la persécution des gens de l'église n'en irait pas moins son train ; que l'histoire de tous les temps prouve que résister à leurs violences, est les irriter ; que le plus court était d'éviter d'avoir quelque chose à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là dessus fut inutile : l'oncle et le neveu persistèrent dans leurs opinions.

CHAPITRE V.

Raisonnement sur l'opinion du compère.

Le propre jour de ma réunion à mes anciens amis, je quittai le logement que j'avais pris ; mais je ne cessai point pour cela de copier de la musique pour gagner de quoi fournir ma part à la dépense du ménage ; j'étais devenu trop scrupuleux pour me servir du produit de la boîte que sa révérence avait escamotée au capitaine portugais avant le naufrage. Mais lorsque après toutes les informations possibles que je fis à Lisbonne, je fus certain que personne d'autre que nous n'était échappé de ce naufrage, j'usai sans scrupule de la bourse commune, et je ne travaillai plus que pour m'amuser.

Tous mes souhaits auraient été satisfaits si j'eusse

vu mon cher compère plus raisonnable, ou du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenait de divulguer son manichéisme et ses autres sentimens par le livre auquel il travaillait. Un jour que son esprit bourru s'était un peu adouci, j'employai tous les raisonnemens dont j'étais capable pour lui prouver que, quand il y aurait cent fois plus de mal sur la terre, l'on ne pourrait en conclure que l'univers ne fût souverainement gouverné par un être bon, sage et tout-puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'était fondée que sur une prévention aveugle, et nourrie par son humeur atrabilaire; qu'il devait savoir par sa propre expérience combien l'on devait faire peu de fondement sur ses opinions outrées, qui ne nous paraissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés et nos passions, et jusqu'à ce que l'expérience et des connaissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquait la vue. Enfin, je le priai de se souvenir que, puisqu'il haïssait les hommes pour leur méchanceté, il devait éviter d'être méchant à son tour, et que c'était l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avaient aucun fondement solide et réel, et qui pouvaient entraîner après elle les plus grands maux:

Le compère, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingerais de faire le raisonneur. Depuis, lui répondis-je, que je me suis aperçu que dix ans de vos leçons ne m'avaient rendu ni plus savant, ni plus heureux; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumières; assez de pouvoir sur soi-même pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, et assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des philosophes du siècle, n'a de maxime à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à tenir que celle que lui

prescrivent l'amour-propre , la justice et la modération. Laissons le monde tel qu'il est , et les hommes tels qu'ils sont ; n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles ; raisonnables , et demeurons-en là. Le vrai bonheur ne consiste point dans des spéculations creuses, qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude et nous tourmenter. Le vrai bonheur consiste à être à soi et non à ses idées , à être son propre maître , et non l'esclave de soi même.

Je sais aussi bien que vous que les hommes sont généralement méchants ; je n'ignore pas non plus que le monde est rempli de maux : mon expérience m'en est garant ; mais dois-je pour cela haïr opiniâtement tous les hommes ? Non ; la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe malfaisant se plaît à troubler l'ordre établi dans l'univers ? Non ; cette opinion ne ferait que troubler mon repos , qu'accroître mes maux , et les choses n'en iraient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les méchants , et non de la haine , et prenons garde en même temps de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs et les tyrans , mais ne haïssons pas. L'horreur et l'aversion sont en ce cas des sentimens naturels et raisonnables , et la haine est toujours une passion aveugle et outrée , qui nous mine et nous dévore , tandis que ceux qui en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les superstitieux et les ignorans , mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur et le ridicule ; un sentiment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints.

Bornons-nous encore à savoir que le mal existe , et n'étendons point nos regards plus loin ; son origine est environnée de ténèbres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité , ou pour mieux dire de la

folie , à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point , et surtout à penser comme vous faites. Que diriez-vous si , après avoir publié vos opinions , vous veniez à vous apercevoir que vous vous êtes trompé sur cet article , comme sur celui de la perfection des sauvages ? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité ? Vous feriez plus , vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette espèce à celles dont les hommes sont infectés.

— Par la ventrebleu , dit père Jean , l'ami Jérôme vient de raisonner comme la raison même. La vie est trop courte et trop précieuse pour la passer dans la haine et l'amertume , dans des déclamations et des jérémiades continuelles sur la méchanceté des hommes , et sur les maux dont l'univers est rempli. Pour moi , je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon estime , et rien de plus. Il est vrai que j'ai juré d'étriper tous les moines qui me tomberont dorénavant entre les mains , mais c'est de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux dont le souffle empoisonne l'air , et dont la piqure tue l'homme. D'ailleurs , je borne mon étude et mes recherches aux seuls plaisirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le souvenir de deux ans de diète et d'un siècle de mélancolie ; un bon repas , un bon lit et un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde ; il y a aussi quelque bien , et que la moindre dose de celui ci défraie au centuple de celui-là. En un mot , je me moque de tout ce qui s'appelle science. Savoir jouir est tout ce que je sais. C'est bien assez. Deux ans d'expérience devraient dessiller les yeux à un galant homme sur l'article des opinions qui ne sont fondées que sur des conjectures.

Mon neveu a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui passent par la tête. Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que nos facultés cor-

porelles ; l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir sur cet article. Nos yeux sont faits pour distiuguer certains objets , pour voir à une certaine distance , et rien de plus , rien au-delà. Pourquoi , parce qu'il n'était point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres sens.

Un homme peut porter un fardeau , peut soutenir la fatigue , peut courir , sauter , voltiger mieux qu'un autre ; il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art ; mais sa force , son adresse , sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue des autres ; et s'il a pour quatre sous de bon sens , il sera le premier à s'apercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonneurs prétendent-ils outrepasser les bornes de l'intelligence humaine ? Sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition ? Ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses , purement abstraites à notre égard , sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine et de la nature de ces choses.

Lorsque je vois un sauteur de la foire sauter par-dessus une pique de douze pieds , plantée au milieu d'un théâtre , je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie , la plus adroite de tous les sauteurs de la terre ; mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique et le soleil , ce sauteur n'est plus à mes yeux qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

Lorsque j'entends un orateur renommé débiter d'un ton emphatique quelque discours sur l'origine du mal , je dis qu'il est un habile homme , qu'il sait se concilier l'attention de ses auditeurs , leur plaire , les persuader même , mais lorsque je compare la matière qu'il traite à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matière , à l'impossibilité d'en acquérir davantage , je

regarde cet orateur comme une grenouille qui croasse dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence est à notre portée, est extrêmement petit, et ces vérités sont extrêmement simples, mais elles nous suffisent. Celles qui sont au-dessus de notre conception ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer sont des fous ou des imposteurs, qui éblouissent la multitude par un tas de sophismes absurdes ; et les idiots qui les écoutent ressemblent, comme dit Horace, à une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt ; ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche ; ils prennent tous diverses routes ; chacun croit suivre la bonne, et plus il le croit, plus il s'écarte, quoique tous leurs égarements soient différens, ils n'ont pourtant tous qu'une même cause : c'est que leur guide les a trompés, et que la nuit les empêche de se redresser.

CHAPITRE VI.

Raisonnement de Vitulos sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.

Lorsque père Jean eut fini de parler, Vitulos reprit la parole, et dit que nous avions raison l'un et l'autre, et que le compère avait tort, surtout à l'égard de son manichéisme. Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste serait fondé, s'il vous restait l'ombre du sens commun et de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont

l'exposition serait mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard ; à plus forte raison une vérité de cette espèce, si c'en était une, devrait être ensevelie pour jamais dans les ténèbres les plus épaisses. L'erreur et la superstition ont engendré des désordres, des fureurs et des cruautés inouïes ; il est des circonstances où la vérité engendrerait de même, si elle se présentait où elle n'a que faire.

Il y a mille et mille personnes sages qui s'aperçoivent des erreurs dont le peuple est imbu, surtout à l'égard de la religion, mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, et que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse ; les maux qui résultent de son exposition ne viennent que de la nature des sujets auxquels elle est exposée (1). Il y a des circonstances où il est très-dangereux de se servir d'une chose, quoique excellente en elle-même. Le vin est de sa nature bienfaisant, il ranime les forces, et réjouit le cœur de Pierre, tandis qu'il enivre Jean et le rend furieux. D'où viennent des effets si différens ? Des différentes constitutions de Pierre et de Jean, et non de la nature du vin. La na-

(1) Quand la vérité se présente à l'homme, son éclair l'étonne, son éclat l'atterrit : ce n'est point de sa faute, car elle est très belle, très aimable, et très convenable à l'homme ; et peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu et sagesse, que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit et embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme, qui ne peut recevoir et porter une telle splendeur, voire elle l'offense ; et celui qui la lui présente est souvent tenu pour ennemi : *veritas odium parit*. C'est acte d'hostilité, que de lui montrer ce qu'il aime et cherche tant. L'homme est fort à désirer et faible à recevoir. Charron, *de la Sagesse*, liv. 1, chapitre. 4.

ture du vin est d'animer et d'échauffer ; il est de la nature de Jean d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé ; voilà tout le mystère. Un homme de bon sens qui connaîtrait le tempérament de Jean, se garderait bien de lui donner à boire autre chose que de l'eau.

Non seulement l'amour de l'ordre doit nous faire abstenir de débiter des vérités dangereuses à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très-réservés sur cet article. Nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnaie en Russie, nous dîmes aux juges commis pour nous examiner, que nous n'avions fait que suivre en cela le droit naturel, et il est certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poids que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, et de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs, ce qui est naturel est imprescriptible. Mais les gens à qui nous avons affaire ne pensaient pas de même sur ce point. « Le droit positif, selon eux, a dans certains cas anéanti le droit naturel : les souverains se sont arrogé celui de battre monnaie, et tous ceux qui y portent atteinte doivent être punis. » Nous devons donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, et rien de plus. L'on est assez indulgent dans ce pays-là : l'on se serait contenté de nous appliquer quelques coups de bâton sur la plante des pieds, et l'on ne nous aurait point envoyés piocher dans les mines de la Sibérie, d'où l'on ne sort pas toujours aussi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au sujet dont il est question, s'il est de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le sera toujours de ne point répandre une opinion aussi absurde, aussi dangereuse que celle dont le compère est actuellement infatué. Il ferait bien à l'avenir de penser pour lui et de se taire, et nous ne ferions point mal d'en faire autant.

— Voilà ce qui s'appelle raisonner, dit père Jean. Pour moi je laisse dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaises : qu'ils se trompent ou qu'ils ne se trompent pas, c'est leur affaire et non la mienne. Quand je me rappelle les différens événemens de notre vie, je vois que la moitié des persécutions que nous avons essayées vinrent autant d'avoir parlé contre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les lois que les hommes ont établies ; mais l'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les hommes sont injustes et méchans, mais la société est tellement constituée, qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'univers est composé de bien et de mal ; mais un homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarrasser de ce qui ne le regarde pas. Ça, buvons un coup.

CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet.

Nous crûmes d'abord que le compère allait répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter ; mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorans, et qu'il persisterait dans ses opinions jusqu'à ce qu'on lui ait démontré le contraire par des raisons incontestables, et non par un tas de lieux communs qui ne convenaient que dans la bouche des pédans, et non à des gens qui faisaient profession d'être philosophes.

J'aimais mon compère ; mais son propos me piqua ; je ne pus m'empêcher de répliquer qu'il n'y avait point tant de pédantisme qu'il se l'imaginait dans ce qu'on

venait de lui dire ; que je lui accordais volontiers que les hommes en général étaient des méchans, des scélérats, mais que je n'avouerais jamais que l'univers fût mal gouverné.

Il est vrai, continuai-je, que les efforts que j'ai faits jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du mal avec la toute-puissance, la sagesse et la bonté de l'être qui gouverne l'univers, ont été vains ; mais cela a dépendu de mon peu de lumière, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris : car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savans.....

— Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le compère. — Cela se peut, repris-je... mais il me vient une idée... Si mon cher compère voulait me donner vingt-quatre heures pour penser là-dessus, je lui démontrerais peut-être que son défi n'est point si fondé qu'il le croit.

Le compère m'accorda par pitié les vingt-quatre heures que je lui demandais, et personne au monde ne fut plus étonné que père Jean et Vitulos, lorsqu'ils me virent accepter ce défi.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

J'employai ces vingt-quatre heures à éclaircir l'idée qui m'était venu sur le sujet de notre dispute, et lorsque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

Il me semble, mes chers amis, que si l'on venait à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainsi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourrait

rendre raison de l'origine du mal qui existe dans l'univers, tant dans le mal physique que dans le moral.

C'est ce que je vais essayer de faire.

La liberté de Dieu ne peut consister dans ce que les théologiens appellent *indifférence de contradiction*, c'est-à-dire dans le *pouvoir d'agir ou de ne pas agir*; une telle liberté supposerait en Dieu ou de l'ignorance ou de l'irrésolution, ou le pouvoir de choisir deux moyens différens dans l'exécution d'une chose, ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La liberté de Dieu consiste donc en ce qu'il fait ce qui lui plaît.

Que l'on ne dise pas que si Dieu se détermine, nécessairement il n'est pas libre; car je demanderais si un être infiniment puissant n'est pas infiniment indépendant. Que l'on ne dise pas non plus qu'un être infiniment puissant a la liberté de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa puissance, ou de faire une chose, ou de ne la faire pas; car je repliquerais qu'un être infiniment bon, infiniment sage, se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire, et que lorsqu'une chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette chose, s'il est meilleur qu'elle existe, ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

Poursuivons.

Lorsque l'univers était encore dans le néant, l'univers n'avait rien en soi qui déterminât Dieu d'une manière absolue à lui donner l'existence. Il faut donc considérer le pouvoir dont il s'agit ici du côté de l'agent, et non du côté de l'objet.

Dieu a résolu de toute éternité de créer le monde tel qu'il est (les décrets de Dieu sont invariables); donc Dieu n'avait pas le pouvoir de ne pas créer le monde; et cependant on ne peut pas nier qu'il ne fût parfaite-

ment libre en le créant : par conséquent, l'indifférence de contradiction n'est point de l'essence de la liberté.

Que l'on ne dise pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce décret, il s'ensuit qu'il pouvait fort bien se dispenser de créer le monde, qui est l'effet de ce décret ; car si l'on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce décret, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le pouvoir en question, l'existence de ce décret ancantissant nécessairement ce pouvoir dans un être immuable. Or, la supposition d'un instant préexistant, détruirait l'éternité du décret, l'immuabilité de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du décret par lequel Dieu s'est déterminé à créer le monde, ce pouvoir de le créer ou de ne pas le créer n'a pu se trouver en lui. Un tel pouvoir, considéré du côté de l'agent, est toujours l'effet de son ignorance ; imperfection qui ne peut se trouver dans la créature. Si Jean a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c'est qu'il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de Jean se dissipe, le parti qu'il découvrira être le plus à son avantage, sera celui qu'il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien, à plus forte raison, Dieu, dont les connaissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions la règle que lui prescrivent ses perfections infinies ?

La liberté de Dieu cesserait d'être infiniment parfaite, si, pour agir, il devait examiner les objets de son action, choisir celui qui lui plait le plus, sans qu'aucun motif ne le déterminât nécessairement à ce choix ; et si, après avoir choisi, il lui restait encore le moindre pouvoir de changer de résolution, car sans parler de l'incompatibilité d'une telle liberté en lui,

avec ses décrets éternels et son immuabilité, cet examen supposerait en Dieu un défaut de connaissance suffisante, ce choix, sans aucun motif déterminant, serait plutôt l'effet d'un destin aveugle que d'un être infiniment sage ; et ce pouvoir de révoquer son choix, ou serait chimérique, ou s'il était réel, marquerait que l'intelligence infiniment parfaite, pourrait rejeter un bon projet pour en suivre un qui ne le serait pas.

Il résulte de ce que je viens de dire que Dieu, en vertu d'un décret aussi éternel que lui, ne pouvait ne pas créer le monde, ni ne pas le créer tel qu'il est : il résulte encore que le monde tel qu'il est, est le meilleur des mondes possible, parce qu'il est l'effet d'une cause infiniment parfaite. Le mal qui existe dans le monde est donc l'effet des limites naturelles de la création, et cet effet était nécessaire, parce que l'univers ne pouvait être aussi bon que la cause qui l'a produit ; il ne pouvait être aussi parfait que l'être existant par soi (1).

— Si ce que tu dis est vrai, interrompit père Jean, voilà l'origine du mal, tant physique que moral, toute trouvée ; mais il s'ensuivrait que ce mal serait nécessaire, et que les hommes ne seraient injustes et mé-

(1) Si du plan général du monde, qui est très bien ordonné et très utile, il en résulte quelques inconvéniens, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif et dans le but de la providence. Par exemple, quand la nature a formé le corps humain, l'excellence et l'utilité de l'ouvrage demandait que la tête fût composée d'un tissu d'ossemens minces et déliés ; mais par là il en résultait l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu : l'action directe de la nature y tend et la fait naître, mais par une espèce de concômitance, elle a produit par contre-coup les vices.

Chrysip. de provident. in Aulugel., lib. 5, cap. 3.

chans , que parce que leur injustice et leur méchanceté seraient des effets des limites naturelles de la création.

— Si le révérendissime se donne la peine d'écouter un moment , repris-je , il verra que , quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait , il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'homme est comprise dans les limites de la création , il est vrai ; mais l'homme ne laisse pas pour cela d'être libre dans ce qu'il fait : ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces limites , s'il n'est pas toujours aussi bon qu'il devrait l'être , s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devrait faire ; mais avant d'aller plus loin , disons un mot de la liberté de l'homme.

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiste point dans le choix d'agir ou de ne pas agir : or , la liberté de l'homme est de même nature que celle de Dieu : l'homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon ; il n'y a de différence entre la liberté de Dieu et celle de l'homme , qu'en ce que la première s'exerce constamment sur le meilleur , et que celle de l'homme s'exerce toujours sur ce qu'il prend pour le meilleur. Mais soit que l'homme exerce sa liberté sur le bien réel ou sur le bien apparent , il ne laisse pas d'être libre , puisque , dans l'un et l'autre cas , il fait ce qu'il lui plaît : or , faire ce qu'il nous plaît est un acte de liberté. Voilà quelle est la liberté de l'homme.

Puisque la liberté de l'homme consiste en ce qu'il fait ce qu'il lui plaît , il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'auteur de ses actions , quoiqu'il ne soit point celui des principes de ses déterminations : en agissant , il use avec plaisir , avec connaissance , du pouvoir d'agir , et ses actions peuvent lui être imputées en partie , comme à la cause immédiate qui les produit. Voici comment :

Les déterminations de chaque être ont leurs avan-

tages et leurs inconvénients ; une manière d'être exclut une autre manière d'être ; une propriété suppose une autre propriété ; un arrangement, un autre arrangement ; une force n'est pas une autre, ni un degré un autre degré. Dieu a vu la combinaison de tout cela, et l'univers est la solution d'un problème digne de sa sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les causes secondes ; il a voulu que ces causes produisissent leurs effets, et que ces effets devinssent causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela, et je ne suis point le premier qui l'ait dit.

Or, comme Dieu a donné aux hommes des sens et une raison pour connaître la nature des causes secondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets, les rapports et les effets de ceux-ci à leur tour, etc., l'on peut dire que c'est sur la connaissance de l'ordre établi dans ces causes, et dans tout ce qui en dépend, que doit être en partie fondée la prudence de chaque individu humain, ainsi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait dont il soit susceptible en ce monde.

Par exemple :

Nous connaissons que le feu brûle et que le froid glace : cette connaissance nous porte à éviter leurs effets naturels, et à chercher dans leur usage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles ou trop sensibles.

Nous connaissons qu'une diète outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malades : cette connaissance nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces et la santé.

Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence, nous attirent des ennemis ; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, et d'acquérir l'amour et l'estime de tout le monde.

Nous savons qu'en violant les lois établies parmi les hommes, nous courons risque d'être punis : cette connaissance nous porte à observer ces lois, parce que la satisfaction qu'apporte une telle observation est préférable au châtement qui suit leur violation, à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, etc., concourent tous les jours à faire que Pierre juge faussement des causes et de leurs effets, et par conséquent à le rendre malheureux ou méchant, tandis que Paul, qui est né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des causes et de leurs effets, et devient plus heureux ou moins méchant que Pierre. D'où vient donc la différence des affections de Pierre et de Paul?... Elle vient des différentes circonstances qui ne dépendent originairement ni du fait de Pierre, ni de celui de Paul, mais qui dérivent d'un enchaînement de causes et d'effets, et cet enchaînement tient au système général. Mais Pierre et Paul n'en sont pas moins libres dans le jugement qu'ils portent des choses, et ne deviennent pas moins librement ce qu'ils sont.

Il résulte non-seulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la création rend l'homme imparfait, que les circonstances où il se trouve le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (1); mais il résulte encore que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raison du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir,

(1) L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du bien et du mal considérés dans le moral.

d'éviter, de rompre ou d'affaiblir à temps le concours de circonstances qui le déterminent; car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, les exemples, etc., de même que les limites naturelles de la création, ne nécessitent point Pierre à être plus mauvais ou plus malheureux que Paul, mais ces choses concourent seulement à le rendre tel, c'est-à-dire, à faire naître des circonstances suffisantes pour le nécessiter à être tel. La liberté que chaque homme raisonnable a toujours de réfléchir plus ou moins, avant que les causes ou les motifs de ses déterminations deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de causes et d'effets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et ne tient pas moins au système général que les circonstances susdites. Il faut distinguer deux choses en l'homme : sa nature en général, la nature des causes éloignées et des causes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'est souvent par le peu de connaissance que l'on a de ces choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, et que l'on juge encore plus mal des principes et de la moralité de ses actions....

— Je veux devenir sorcier si je t'entends, interrompit père Jean. — Si cela est, repris-je, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit peu propre à donner une idée nette et distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, et de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on suppose qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre, que tous les hommes doivent passer ce fleuve, et qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux, établis de distance en dis-

tance , je dis : 1^o Que la chute et la mort de ceux qui se noient dans ce fleuve en le passant , ne peuvent jamais être imputées à Dieu , parce que le passage de ce fleuve sur de tels ponts entrainait dans le système général ; parce que cette chute n'est en elle-même qu'un effet des lois de la gravité des corps vers un centre , lois établies dès le commencement , et tenant à la constitution du seul univers possible , dont l'existence était nécessaire ; parce que cette mort n'est en elle-même que l'effet d'une autre loi établie aussi dès le commencement , qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'homme lui cause la mort. Je dis , 2^o que cette chute et cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noient , et que , lorsque cette imputation a lieu , elle a ses degrés. Voici comment :

Si les ponts établis pour passer ce fleuve sont tous originairement défectueux ou percés en différens endroits , il sera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour , et non la nuit ; quels que soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténèbres , la conservation de leur vie doit l'emporter sur tout. Mais si les motifs qui poussent tous les hommes à passer pendant les ténèbres l'emportent chez quelques-uns , et qu'ils se noient , leur mort leur sera imputée , non point parce qu'en passant ils n'auront fait que suivre ce qui leur paraissait actuellement le meilleur , mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu meilleur , dans le temps que le sentiment intérieur , que tout homme raisonnable a en soi , était assez puissant pour leur faire apercevoir le rapport du risque qu'ils couraient à passer le fleuve pendant les ténèbres , au risque de le passer en plein jour ; ou plutôt leur mort leur sera imputée , parce qu'antérieurement à tout cela , ils n'auront point suffi-

samment usé du pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui se noient leur serait imputée plus ou moins, ou point du tout. Par exemple :

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connaître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux que celui qu'ils auront choisi par préférence, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront point eu cette connaissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avaient passé ce fleuve pendant les ténèbres étaient péris, et qu'aucun de ceux qui l'avaient passé pendant le jour n'avaient eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connaissance, auront cru qu'il pouvait en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en pérît davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir, qu'en sachant nager, l'on pouvait souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, et qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront connu ni pu connaître ce moyen de se conserver la vie, et qui n'auront point été à même de l'apprendre, etc.

Ces circonstances et mille autres semblables aggravent donc ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort; cette imputation s'anéantit même à l'égard de quelques-uns, si le choix du pont, du moment de leur passage, les connaissances et les moyens de passer sûrement leur ont manqué; et s'il est absurde de conclure que tous les hommes qui se noient en ce cas sont homicides d'eux-mêmes, il l'est bien davantage de soutenir que tous les hommes en

général soient tels. Tout ce que l'on peut dire, est que tous les hommes ayant un fleuve à passer, il est du pouvoir de la plupart de le passer heureusement, et de nécessité que le reste, tels que les aveugles sans secours et sans conducteurs s'y noient; que si, dans le plus grand nombre, quelques-uns n'usent pas de ce pouvoir et périssent, ceux-là sont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler est le cours de la vie humaine, considérée dans les circonstances où chaque homme se trouve naturellement, et le mal qu'il fait est le fleuve où il est tombé; et comme, à la réserve d'un petit nombre, tout homme est plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces circonstances, ou de s'y abandonner, tout homme est aussi censé plus ou moins coupable du mal qu'il fait. Mais comme il y a des hommes aussi bons que la nature le comporte, et qu'il y en a qui, par défaut de connaissances et de moyens nécessaires, font le mal malgré eux, ou plutôt sans savoir et sans pouvoir savoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes soient généralement méchants; mais l'on doit dire qu'en général il est de la nature de l'homme d'aimer le bien, et que s'il y a des hommes véritablement méchants, ce n'est que par le mauvais usage qu'ils font de leur volonté lorsqu'il s'agit de choisir et de se déterminer; ou, si l'on veut, ce n'est que dans le peu d'attention qu'ils ont d'affaiblir à temps les raisons qui peuvent les porter au mal par la suite, dans le peu de soins qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, et d'acquérir la faculté de se déterminer dans tous les cas moraux sur des raisons distinctes.

Il est aisé de concevoir par tout ce que je viens de dire, que mon cher compère se trompe grandement

lorsqu'il prétend que le mal qui existe dans l'univers provient d'un mauvais principe, ou plutôt, que tout est mal, et que tous les hommes sont des scélérats. Son amour-propre ne se trouverait-il pas blessé par une assertion si téméraire ? Mon compère ignorerait-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte en naissant les germes de la justice et de l'équité au fond de son âme ? qu'il n'y avait que la multitude et la variété des connaissances qu'il acquerrait, qui étouffaient ce germe ?...

— Je t'ai dit aussi, interrompit le compère, qu'il ne fallait point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avais affirmé dans un autre, et que ce qui me paraissait une contradiction en moi, était une marque d'un nouveau degré de connaissance que j'avais acquis.

— Je me souviens de cela, repris-je, mais je n'aurais jamais cru que mon compère en fût venu au point de rejeter les principes de la morale, ou plutôt, de nier la réalité de la morale même ; car c'est en venir là que de prétendre que tout est mal dans le monde, et que tous les hommes sont méchants de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion est d'une absurdité insoutenable ? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à consulter la raison et la conscience (1) ; rien ne dé-

(1) Pour prouver le principe le plus universel des lois de la nature, dit un savant homme *, il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutissent toutes nos actions, tous nos penchans et tous nos désirs. C'est incontestablement un bonheur, ou à la perfection de notre être. Là tendent généralement le crime et la vertu ; le dernier des scélérats se propose ce but, comme le plus honnête homme ; la différence n'est que dans le succès

* M. Merian.

montre mieux qu'elles que nous avons des devoirs à remplir, et pour cet effet des règles à suivre. Il y a

qui dépend du choix des moyens. Si le premier se trompe et se perd, c'est qu'il prend le faux bien pour le bien véritable, et l'apparence de la perfection pour la perfection elle-même.

» *Donnez-vous, et aux autres hommes toute la perfection qui est en votre pouvoir*, c'est la première des lois, la maxime fondamentale du code naturel, et d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

» On peut encore prouver ce principe par la nature de la liberté humaine. Un être libre ne peut se déterminer que sur des motifs, et ces motifs sont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choisit. L'obligation n'est qu'une nécessité morale d'agir selon les meilleurs motifs. Ainsi tout être libre est obligé de diriger sa conduite à la plus grande perfection de l'univers, qui est de tous les motifs le plus noble et le plus excellent.

» Enfin cette loi s'accorde avec la volonté divine, et avec le but de la création. La suprême intelligence ne fait que ce qu'il a de mieux à faire, et se propose toujours pour fin la plus grande perfection de son ouvrage; ce qui prouve très-manifestement qu'elle aime que les intelligences créées se conforment à ses vues, et concourent à l'exécution de ce plan si magnifique. Cette obligation est d'autant plus pressante, qu'elle n'est pas fondée sur un pouvoir arbitraire, ni sur le droit de propriété, mais sur une sagesse qui ne s'écarte jamais des règles éternelles de la perfection, et qui, sans nous enchaîner par une crainte physique, ne veut que nous obliger d'une manière assortie à notre nature; car les peines même et les récompenses, qui sont la sanction de la loi naturelle, ne sont que des motifs.....

» Les préceptes universels de la morale pratique, en tant qu'ils se bornent à régler les sentimens et les affections de notre ame, sont de la certitude la plus complète et la plus convaincante. Telles sont ces maximes : *Aimez la vertu soumettez vos passions à l'empire de la raison*, et les autres qui leur ressemblent.

» Il n'en est pas de même de ces préceptes particuliers qui supposent un cas donné, et se rapportent aux diverses circonstances où nous nous trouvons, circonstances souvent très-complicées, et que le moindre incident varie. Ici la certitude dé-

une raison commune qui prend connaissance de nos actions ; il est des devoirs communs ; et les maximes qui exposent ces devoirs , sont les lois naturelles.

CHAPITRE IX.

Suite de mon discours au compère.

J'ai dit que l'homme avait naturellement la faculté de distinguer et d'affaiblir à temps les raisons qui peuvent le porter au mal. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne perfectionne cette faculté, et que la mauvaise ne la détériore ? La bonne éducation

croît, et à mesure que les circonstances se divisent et se subdivisent, elle descend par toute l'échelle des probabilités.

• Dans ces sortes de rencontres on ne peut régler sa conduite sur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, et encore moins le loisir d'entrer dans de longues discussions, et d'aller jusqu'aux premières sources de ses devoirs. Ce serait négliger nos devoirs même que de raisonner et de démontrer lorsqu'il faut agir.

• Quel est donc ici notre guide ? C'est la conscience, c'est ce sens interne, ce goût spirituel qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, et nous met du premier coup au terme où la raison ne se traîne que par des gradations lentes. C'est ici l'assentiment du cœur, comme la conviction et l'assentiment de l'esprit, et il ne faut pas croire qu'il soit vague et indéterminé. Il opère selon des principes invariables, que l'usage nous a rendus familiers, et qui se sont convertis, pour ainsi dire, en notre substance : sur cet assentiment la science des mœurs n'est qu'une science morte, une stérile théorie. C'est lui qui fait germer et fructifier les semences de la vertu ; c'est de cette source vive que l'on voit émaner toutes les belles et toutes les grandes actions..... •

corrige le tempéramment, les préjugés, et éclaircit l'entendement. La bonne éducation est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le bien. Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme et de la valeur de ses moyens, mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait et dû faire, et non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

Puisque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, et qu'il y a différens degrés de bonne éducation, il est avantageux aux hommes de connaître le plus parfait de ces degrés, et par conséquent de le chercher. Comme toutes les lois humaines, tous les systèmes de morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections, voyons si les livres saints ne sont point la source où l'on puisse puiser le meilleur genre d'éducation.

Aucune histoire, aucun système de morale ne nous donne une idée plus parfaite, plus sublime de la Divinité que l'Écriture. Tout ce qu'elle contient nous peint la puissance, la majesté, l'intelligence, la bonté, la justice de l'Être suprême, son amour pour les créatures, la dignité, la grandeur et la perfection de ses ouvrages; elle nous donne une idée claire et distincte de nos devoirs, et des règles que nous avons à suivre pour les remplir; elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs et les moyens possibles pour nous porter au bien. C'est une source de lumières, de secours et de consolations; tous les vices y sont peints dans leur laideur, toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien que la foi en ce qu'elle n'annonce que la pratique de ce qu'elle prescrit. Eh! qui peut faire supporter les infortunes, avec plus de courage et de résignation, que la croyance en un Dieu

rénumérateur, que la perspective consolante d'un bonheur infini? Quel motif plus puissant peut nous porter à la perfection, que la certitude de plaire à ce Dieu juste et bon, si nous faisons le bien, et celle d'une punition certaine si nous faisons le mal? punition juste, et dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle est une suite naturelle du crime, et que le crime est une action à laquelle nous nous déterminons volontairement (1). Les livres saints contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

(1) Que l'on ne dise pas que la certitude des peines et des récompenses après cette vie n'est point démontrée, car l'on pourrait répondre qu'elle l'est, même mathématiquement, et que quand elle ne le serait pas, il suffit que ces peines et ces récompenses soient possibles, pour qu'elles deviennent un des plus puissans motifs de nos déterminations au bien.

« L'avenir étant de telle nature, dit Arnobe, qu'on ne saurait en percer l'obscurité, ni s'en saisir, pour ainsi dire, par aucune connaissance anticipée, le bon sens le plus pur ne veut-il pas que, de deux choses également incertaines, on croie plutôt celle qui fait espérer quelques bien, que celle qui n'en fait espérer aucun? En effet, quand même le mal dont on nous menace se trouverait sans effet, on ne risquer rien; au lieu que l'on s'expose à un très-grand danger, c'est à dire, au hasard de se perdre si dans le temps marqué on vient à être convaincu, par une triste expérience, qu'on n'avait pas voulu nous alarmer sans sujet.»

C'est sur ce raisonnement d'Arnobe que M. Pascal a fondé son fameux argument qui se trouve au liv. 7 de ses pensées, et dont voici la substance dans ce passage de Locke.

« Les récompenses et les peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ses lois, sont d'une assez grande importance pour déterminer notre choix, contre tous les biens ou tous les maux de cette vie, lors même qu'on ne considère le bonheur ou le malheur à venir que comme possible; de quoi personne ne peut douter. Quiconque, dis-je, conviendra qu'un bonheur excellent et infini est une suite possible de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre; et un état opposé, la récompense possible d'une conduite déréglée; un tel

Si ces livres sont dans une espèce d'avilissement aux yeux des philosophes du siècle, ou plutôt si la religion chrétienne est décriée, et attaqué de toutes parts, ce n'est point que cette religion soit en elle-même ridicule et nuisible, ce n'est point qu'elle ne soit utile et respec-

homme doit nécessairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas de là qu'une bonne vie, jointe à l'espérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie accompagnée de la crainte d'une misère affreuse, dans laquelle il est fort possible que le méchant se trouve un jour enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable et incertaine espérance d'être annihilé. Tout cela est de la dernière évidence, supposé même que les gens de bien n'eussent que des maux à essuyer dans ce monde, et que les méchants y jouissent d'une perpétuelle félicité, ce qui, pour l'ordinaire, prend un tour si opposé, que les méchants n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils jouissent actuellement, ou plutôt, qu'à bien considérer toutes choses, ils sont, à mon avis, les plus mal partagés même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misère, si le pis qui puisse arriver à l'homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste, qui est l'homme qui veuille en courir le hasard, s'il n'a tout à fait perdu l'esprit? Qui pourrait, dis-je, être assez fou pour résoudre en soi-même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, en sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger? L'homme de bien, au contraire, hasarde le néant contre un bonheur infini dont il doit jouir, au cas que le succès suive son attente. Si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux, et s'il se trompe, il n'est pas malheureux; il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux; et s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles dérèglements d'esprit où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre? Locke, *Essai philosoph.* ch. 21, § 70 de la seconde édit. de M. de Coste.

table, mais c'est que la plupart de ceux qui la professent ont de tout temps été fourbes, injustes, méchants, cruels et sanguinaires ; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la religion et l'ont déshonorée.

Si les chrétiens avaient connu véritablement l'esprit de cette religion auguste, chacun d'eux se serait plus appliqué à pratiquer ce que l'Écriture enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'elle ne comprenait pas, qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

L'ambition du chrétien se serait bornée à la charité envers ses semblables qui n'étaient pas chrétiens. Il aurait dit à un païen : « Mon frère, il est possible que tu sois heureux, mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le christianisme. » Il aurait établi ses preuves sur des faits, et ces faits n'auraient consisté que dans la vie pure et exemplaire des chrétiens. Si le païen avait témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui aurait alors fait connaître qu'il n'y a qu'un Dieu ; que ce Dieu est juste, bon et tout-puissant ; qu'en vertu de sa toute-puissance il a créé le ciel et la terre ; qu'en vertu de sa bonté il aime notre bonheur, et que, pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du bonheur, il avait révélé des motifs qui nous y portent, et des moyens qui nous y conduisent, et que la révélation de ces motifs et de ces moyens était contenue dans l'Écriture. Si ces raisons n'avaient pu porter le païen à embrasser le christianisme, le chrétien aurait dit au païen : « Mon frère, puisque tu ne veux pas être chrétien, sois mon ami, comme je suis le tien ; que la différence de nos opinions n'altère jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les hommes se doivent réciproquement ; si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires, parle : tu me trouveras

toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai. » Un chrétien voyant un autre chrétien agir dans des principes différens de l'esprit de la religion, aurait pris un temps dicté par sa prudence, et lui aurait dit avec douceur : « Mon frère, Dieu, notre père commun, nous a donné l'Évangile pour éclairer notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des désirs légitimes ; mais vous vous refusez à la lumière qui vous a été donnée ; vous vous livrez à vos affections : vous désirez, vous faites votre malheur ; vous allez faire celui des autres en troublant l'ordre et la paix. Rentrez en vous-même ; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, pacifique, et vous trouverez un bonheur réel, vous ferez celui des autres. » Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le chrétien lui aurait fait le même compliment qu'au païen, et l'aurait laissé tranquille.

Mais par un malheur déplorable, les chrétiens n'ont point agi et n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les livres saints la source de la charité, de la paix et de l'union, ils ont cherché celle de la haine et de la discorde ; au lieu de professer la religion telle que Dieu la leur avait donnée, telle que Jésus-Christ l'avait enseignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnaissable ; chaque secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir était d'enseigner au peuple une morale pure et simple, ou lui ont enseigné des absurdités, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude et de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les honneurs et les richesses, et se sont abandonnés à une mollesse honteuse, à des débauches infâmes ; et les esprits forts ont dit : « Ces gens-là ne prêchent point

une doctrine raisonnable ; leurs propos , leurs mœurs , leurs actions , tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être ; les hommes qu'ils instruisent sont ignorans et méchans ; il en est de même dans toutes les religions de la terre : donc il n'y a aucune religion qui soit l'ouvrage de Dieu ; donc la religion n'est point nécessaire , car si elle était nécessaire , Dieu en aurait donné une aux hommes ; on la connaîtrait aux mœurs , à la doctrine de ceux qui l'enseigneraient , et aux œuvres de ceux qui la professeraient.

O chrétiens ! quand serez-vous ce que vous devriez être ! O ministre du Très-Haut ! ou vous qui vous dites tels , quand est-ce que vous serez doux , humbles , pacifiques comme Jésus-Christ l'a été ? Quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministère pour aveugler vos frères , de votre autorité pour les faire servir de marche-pied à votre ambition , de jouet à vos caprices , d'instrument à votre haine ? Quand est-ce que vous ressemblerez à Jésus-Christ , et vos ouailles à ses apôtres ?

O philosophes du siècle ! jusqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps ? jusqu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce ?... jusqu'à quand crierez-vous que les alimens les plus sains sont nuisibles , parce que la plupart des hommes ruinent leur santé et abrègent leurs jours par leur usage ?... Ne savez-vous pas que si les chrétiens sont méchans , cela ne vient point de la religion , mais de l'abus qu'ils en font ? Ne savez-vous pas que si la religion est altérée , sa force ne l'est point ? L'Écriture est là ? Dieu nous l'a donnée ; et quoi qu'on dise , elle n'est ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots ; si d'autres en ont retranché quelques paroles , ils n'ont point touché au fond ; l'Écriture est telle que

Dieu a voulu qu'elle fût ; la doctrine qu'elle contient est en son entier ; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y sont présentés avec toute la clarté possible ; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même : que demandons-nous davantage ?

Ne soyons point chrétiens parce que tels ou tels le sont, mais soyons-le parce qu'il est raisonnable de l'être ; ne soyons point chrétiens de la manière dont tels ou tels le sont, mais soyons chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'Évangile, Jésus-Christ nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorsqu'il était sur la terre ; nous sommes doués de la raison, ainsi que les apôtres et les disciples qui l'écoutaient ; nous le comprendrons comme ils l'ont compris, nous serons chrétiens comme ils l'ont été ; apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne intention, le discernement, et chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux ; notre bonheur, notre perfection ont été le but de la mission de Jésus-Christ ; l'objet de cette mission sera rempli en un chrétien, toutes les fois qu'on le verra agir de la manière que l'Évangile enseigne.

Quant à notre foi, qu'elle soit simple et raisonnable ; elle sera telle si nous la bornons à l'assentiment que la raison donne au moyen et à la fin évangélique. Le mérite de la foi ne consiste pas à croire, mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir blanc ce qui est noir, mais il dépend de nous de distinguer le blanc du noir....

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des vertus d'un vrai chrétien.

Un vrai chrétien est humble ; l'Évangile lui a appris qu'il n'est qu'un faible vermisseau qui rampe sur la terre, et que tous les hommes sont ses frères et ses

égaux ; mais l'Évangile lui a appris en même temps qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu, qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle et bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relèvent la dignité de son être, et font de son humilité un état mitoyen entre l'orgueil et la bassesse, un état qui n'excite ni la haine ni le mépris. Il n'y a que l'Évangile qui apprenne à être humble ainsi.

Un vrai chrétien est chaste ; il ne séduit ni ne débâche la femme ou la fille de son prochain ; il sait que l'amitié, la fidélité, la confiance, sont les nœuds les plus forts de la paix du mariage ; que les époux qui vivent dans la mésintelligence, dans le désordre, sont peu propres à donner des sujets vertueux à l'état ; que les mauvais exemples des pères ont souvent rendu les enfans vicieux ; que ceux-ci en ont rendu d'autres, ainsi à l'infini, tant un mal est fécond dans la production d'autres maux. Il sait en outre qu'une fille, une fois séduite, est déshonorée ; qu'une fille déshonorée est indigne de devenir la femme d'un honnête homme, peu disposée à faire une épouse fidèle, et peu propre à élever des enfans dans la vertu ; il sait enfin qu'une fille une fois séduite, se laisse facilement séduire une seconde fois ; que de la séduction au libertinage il n'y a qu'un pas, et que le libertinage du sexe est la cause d'une grande partie des maux qui règnent dans la société.

Un vrai chrétien est sobre, parce qu'il sait que la gourmandise abrège une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la patrie, à sa famille, qu'elle irrite les désirs, qu'elle multiplie les besoins, qu'elle augmente la dépense, qu'elle cause la ruine de la fortune d'un homme, et qu'un homme, une fois ruiné par la gourmandise, a le plus souvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour satisfaire à cette passion. D'ailleurs, il sait

que la gourmandise et l'ivrognerie, en nous ruinant de corps et de biens, détériorent le sentiment, abrutissent l'esprit, et nous rendent peu propres ou même incapables de remplir les devoirs de chrétien, de citoyen, de père et d'ami; l'ivrognerie surtout peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai chrétien est désintéressé, généreux, humain, bienfaisant, pacifique. Il est désintéressé, parce que dans tout ce qu'il fait, il cherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres; il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchise, cette droiture, cette grandeur d'âme qui caractérisent un honnête homme, il est humain, parce qu'il excuse les faiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain, qu'il compâtit à ses peines, à sa misère, qu'il le soulage autant qu'il le peut; il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la satisfaction de faire du bien; il est pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, et tous les moyens qui les font naître; parce qu'il tâche de conserver l'union entre les hommes, et à éteindre la discorde partout où elle se trouve; enfin le vrai chrétien est le père, le frère, l'ami de tous les hommes, et le meilleur citoyen d'un état.

Mais, dira-t-on, un athée peut être tout cela... Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un athée puisse être tout cela; je dirai simplement qu'il manque à l'athée les trois puissans motifs qui portent le chrétien à être tel que je viens de le décrire; que l'athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales qu'il devra à son tempérament, à l'amour-propre, à l'exemple, etc. Mais le vrai chrétien reconnaît un Dieu, un créateur, un père auquel il doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède; un Dieu juste, bon, bienfaisant; or, ce chrétien d'amour, de respect, de

reconnaissance, se conformera, autant qu'il le pourra, aux volontés d'un tel maître. Le vrai chrétien sait qu'il a une ame immortelle, à laquelle il est réservé une éternité bienheureuse, s'il fait le bien dans ce monde; or, l'amour qu'il a naturellement pour son bonheur le portera à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai chrétien sait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'ordre, s'il refuse de faire le bien; or, la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

Quels motifs plus puissans peuvent porter un homme à la perfection, que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle? Que sont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissans? Quelle est la perfection de l'athée, au prix de celle du vrai chrétien? Quel est le nombre d'athées vertueux, en comparaison de tous les vrais chrétiens, qui sont essentiellement tels? Que peut-on attendre d'un athée, qui méconnaît Dieu, tandis que tout ce qui l'entourne annonce son existence.

O athées audacieux et téméraires! que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus! abandonnez une métaphysique insensée; arrêtez-vous à la certitude des choses, et n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa nature de ses attributs que les faits vous annoncent; n'entreprenez point de pénétrer jusque dans cette nature; cessez de chercher la raison de la raison même; ne vous informez pas de ce que faisait l'Éternel avant qu'il créât, de quelle manière il a tiré l'univers du néant, quelle est la nature de sa durée, comment il aperçoit la succession (1); arrêtez-vous où la raison refuse de vous suivre; apprenez que les preuves qui éta-

(1) Traité de Psychol., chap. 55.

blissent la nécessité d'une première cause, ne sont point affaiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause; contentez-vous de voir clairement que le monde est successif, et qu'une progression infinie de causes est absurde; calculez, et vous apprendrez que chaque cause individuelle ayant sa cause hors de soi, la somme de toutes ces causes, quelque infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa cause hors de soi. Ecoutez dans les sentimens de l'admiration la plus vive de cette voix majestueuse, qui répond à toutes les intelligences : *Je suis celui qui suis*. Bornez-vous à apprendre de la contemplation des faits, que l'être existant par soi est nécessairement puissant, sage et bon; attendez de ses attributs divins les sources intarissables de votre bonheur; conformez-vous à l'ordre, ouvrez les livres saints, vous y trouverez des motifs et des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous (1) apprendrez que cet ordre comporte que le sort qui vous attend dans l'autre vie, soit une suite naturelle du bien ou du mal que vous aurez fait dans celle-ci...

J'avais été jusqu'ici tellement occupé de la matière que je traitais, que je n'avais pas pris garde à ce qui s'était passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'aperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent

(1) Non seulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires : tels sont les cantiques de louange et les actions de grâce, hommages naturels que la créature doit à son créateur; telle est la prière qui est destinée à rappeler aux hommes des besoins raisonnables et le souvenir d'un père commun. *Psych.* 259.

de la rhétorique du prédicateur , père Jean , ennuyé de m'entendre , s'était enivré , Vitulos s'était endormi , et le compère était disparu ; il ne restait plus que Diégo , qui me regardait avec deux grands yeux et la bouche béante.

CHAPITRE X.

Discours de Diégo , etc.

Mon camarade Diégo voyant que je ne parlais plus , ouvrit la bouche à son tour , et parla en ces termes :

Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher ami Jérôme , je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître , l'illustre prélat Tongarini , que Dieu absolve , ainsi que nous , quand nous serons morts. *L'indifférence de contradiction* , surtout les *motifs déterminans* , les *ponts* , le *fleuve* et *ceux qui s'y noient* , les *aveugles sans secours* , *l'effet des circonstances* , etc. , m'ont plu au souverain degré , et je ne sais par quelle fatalité le redoutable père Jean s'est amusé à boire au lieu d'écouter ; je ne sais pour quelle raison son confrère Vitulos s'est endormi , plutôt que de veiller , et j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui , plutôt que de demeurer.

L'intrépide père Jean ne devait-il pas savoir que si c'est un péché mortel que de se souler , c'en est au moins deux , si cela arrive quand on entend prêcher ? « Comme la trop grande abondance de pluies dissout la terre , la rend boueuse , et la met hors d'état de recevoir aucune culture , dit le grand saint Augustin , de même lorsque notre corps est inondé ou trempé par

le vin, il devient incapable de recevoir aucune semence spirituelle, et de produire aucun fruit pour la nourriture de l'ame. Si les hommes ne souhaitent que la quantité de pluies nécessaires à la culture et à la fertilité de leurs champs, à plus forte raison devraient-ils se borner à ne boire qu'autant que le besoin l'exige, de crainte que la terre de leur corps ne se transforme en marais, et ne produise que des vers et des serpens, c'est-à-dire des vices, au lieu des fruits salutaires de bonnes œuvres. L'on ne peut mieux comparer les ivrognes qu'à ces lieux marécageux où l'on ne voit que des couleuvres, des sang-sues, des grenouilles, des crapauds, des lézards, des crocodiles et des escargots, mille fois plus horribles que mangeables; et comme les herbes qui croissent dans ces marais ne sont propres qu'à être brûlées, de même les fruits produits par l'ivrognerie seront jetés au feu, et vraisemblablement les ivrognes aussi.» O très-vénérable père Jean, si saint Alexis ne vous retire de ce vice, auquel vous êtes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme Holoferne; si quelque Judith ne vous coupe point le cou, le diable vous le tordra, et vous vous trouverez tout d'un coup en enfer avec Pantagruel et Gargantua!

Le très érudit père Vitulos s'est endormi : ignorait-il que le sommeil est le piège que le diable tend aux hommes pour les empêcher d'écouter la vérité et faire le bien? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de tous les temps : l'on verra des rois dormir sur le trône, tandis que des harpies impitoyables (1) dépouillaient leurs sujets,

(1) Pline dit que le coffre fort d'un partisan est un réceptacle de dépouilles des citoyens et de proies ensanglantées. *Spoliarum civium cruentarumque prædarum receptaculum.* Fa-neg. Traj.

tandis que des sang-sues insatiables se gorgeaient du sang du peuple (1), et que des tyrans de toute espèce le tourmentaient (2).

L'on verra des généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veillait, et qui se disposait à profiter d'un moment favorable pour égorger les trois quarts de leur armée.

L'on verra des juges dormir à l'audience, tandis que l'on y plaidait des causes d'où dépendaient souvent la fortune des veuves et des orphelins et la vie de l'innocent.

L'on verra des pasteurs dormir à la cour, tandis que Satan parcourait leur diocèse et leur escamotait leurs ouailles.

L'on verra le religieux dormir au chœur, au lieu de chanter les louanges de celui qui veille et qui ne dort jamais.

L'on verra les femmes du monde dormir dans les églises, pendant l'office divin, pendant les prédications, fût-ce saint François même qui prêchât...

Mais ces gens-là dormaient-ils toujours?... Non.

Ces princes s'éveillaient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture et de la volupté.

Ces généraux s'éveillaient au son de l'argent qu'ils tiraient du pillage et des contributions.

Ces évêques s'éveillaient à la fin du fanatisme et de la discorde, ou à la nouvelle de quelque bénéfice vacant dont ils n'avaient que faire.

(1) L'argent est la vie et le sang des peuples, dit un ancien poète comique.

(2) On leur a enlevé leurs bœufs, dit Tacite, leurs champs; il ne leur reste plus que leurs corps, qu'on emploie à une servitude odieuse. *Boves ipsos, mox agros, postremo corpora servitio tradunt.* Ann. lib. 4.

Ces magistrats s'éveillaient à la voix d'une belle femme qui plaidait à tort contre un honnête homme qui avait droit, ou au son des écus d'un riche fripon qui voulait engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avait rien.

Ces moines s'éveillaient au son des pots et des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accens amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelqu'usurier qui voulait rendre à Dieu ce qu'il avait pris aux hommes (1).

Les femmes du monde s'éveillaient au fausset aigre de la satire, aux sifflemens aigus de la calomnie, ou aux tendres cajoleries d'un paladin de Cythère.

De sorte que de l'une ou de l'autre manière, le diable n'y perdait rien.

O sommeil dangereux et funeste! que tu as causé de maux dans le monde! O Vitulos! mon cher Vitulos! pourquoi dormez-vous maintenant que vous devriez être éveillé? pourquoi veillez-vous quelquefois, lorsque vous devriez dormir?

Mais laissons là le révérendissime ivre, et son confrère qui dort: venons à mon doux maître, à ce philosophe incomparable, dont la philosophie, semblable au soleil, est toujours lumineuse et rayonnante, quoiqu'elle soit parsemée de taches, est toujours admirable, quoiqu'elle ait souvent ses éclipses.

Pourquoi mon maître est-il disparu dans le temps que mon confrère Jérôme était au plus beau de son discours? Serait-ce par mépris ou par honte d'entendre sortir des vérités d'une bouche qui, jusqu'à ce jour, n'avait débité que des sottises? Une pièce d'or perdrait-elle de son prix pour sortir d'un sac qui n'aurait jamais renfermé que des habioles? Une perle serait-elle moins précieuse aux yeux d'un lapidaire, parce qu'il l'aurait trouvée sur un fumier? Mon cher maître igno-

rerait-il que le ciel se sert quelquefois de la bouche des faibles et des idiots pour annoncer la vérité aux hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent ? N'aurait-il pas entendu parler d'un Fursey qui moralisa dans le ventre de sa mère ; d'un saint Ganaguera qui expliqua Baruch et Ezechiel en venant au monde ; d'un saint Pilagori qui défendit la cause du pape n'ayant encore que neuf mois ; d'un saint Guinolin qui se mit à courir à la sortie du ventre de sa mère, en criant que la maison allait tomber ? Non-seulement la bouche des simples a souvent été l'organe de la vérité, mais celle des animaux a servi quelquefois au même usage. Depuis l'âne de Balaam jusqu'au chat de sainte Pétronille, il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les païens même ont eu leurs bêtes qui parlaient. Qui est-ce qui n'a pas lu l'histoire des vaches du mont Olympe, du bélier de Phrixus et du cheval d'Achille ? Qui est-ce qui ignore l'aventure du bœuf de Rome, du chien de Tarquin, de la corneille de Suétone, des chèvres de Mutius, et des anguilles de Marc de Trébisonde ?... Mon doux maître a donc eu tort de disparaître ; il devait rester jusqu'à la fin du sermon de son compère Jérôme, et profiter de ses leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil et la présomption est l'écueil du sage, dit Lopès de Guença, et je ne voudrais pas jurer que la sagesse de mon cher maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon maître ! mon cher maître ! prenez exemple sur la chute de Satan, qui est tombé du faite de la gloire dans le puits de l'abîme, comme dit saint Pierre, parce qu'il n'a écouté que ce que sa vanité et son orgueil lui inspirèrent. Cependant Satan était pour le moins aussi grand philosophe que vous, mon doux maître ; il était le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les anges, et il est aujourd'hui la plus ignorante,

la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, sa beauté en laideur; il est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices, et l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, et notamment en colaphisant saint Paul, pour l'empêcher de faire le bien.

Mais, mon cher Jérôme, si le redoutable s'est enivré, si Vitulos s'est endormi, si mon doux maître s'est enfui au lieu de t'écouter, n'y aurait-il point un peu de ta faute? Tu leur as débité des choses admirables, à la vérité; mais tu ne les as appuyées d'aucune autorité, et les autorités sont d'un grand poids, comme tu sais, pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque temps, tu es devenu savant comme un docteur de Salamanque; il ne t'aurait rien coûté à citer par-ci par-là les saints pères, ces lumières du monde, ces colonnes de la foi et de la pureté de la morale, de même qu'un Emmanuel Sa, un Suarès, un Lessius, un Mariana, un Santarel, un Escobar, et autres grands hommes sortis du sein de l'ordre de mon compatriote Inigo de Guipuscoa, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'Adam jusqu'aujourd'hui, et qui paraîtra peut-être jusqu'au jour du jugement.

— Mon cher Diégo, dis-je à l'Espagnol, des vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin d'aucun appui; leur importance et leur clarté suffisent pour les faire écouter et recevoir. D'ailleurs, je ne suis point devenu si savant que tu le crois; je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étais. Je n'ai lu ni les saints pères, ni les grands hommes de la société de ton compatriote. Mais si l'on doit s'en rapporter à d'autres grands hommes aussi, les saints pères ne sont rien moins

que les lumières du monde, les colonnes de la foi et de la pureté de la morale ; car, en certains cas, leur doctrine est plus capable de propager l'erreur et l'illusion que d'éclairer les hommes, et plus propre à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Par exemple :

Clément d'Alexandrie était un stoïcien outré ; ses ouvrages sont pleins de maximes absurdes et impraticables, remplis d'opinions singulières, comme lorsqu'il dit que Jésus-Christ mangeait quand il était sur la terre, c'était de peur de passer pour un spectre, etc.

Tertullien était un esprit vague et un quaker fanatique, s'il en fut jamais ; son goût démesuré pour les hyperboles et les allégories, le jeta dans des écarts si ridicules, tant dans la pratique que dans la spéculation, que sa vie pourrait fournir d'amples matériaux à celui qui entreprendrait d'écrire l'histoire des extravagances de l'esprit humain.

Origène paraît assez instruit, assez raisonnable même ; mais lorsque je pense qu'il se châtra, je ne puis douter qu'il ne fût fou ou possédé du diable.

Saint Cyprien est un déclamateur vétilleux, qui aurait anatomisé toute l'Écriture sur la queue d'une poire. Mais qui ne sait que c'est de ces sortes d'anatomies que naissent des questions frivoles, qui, semblables à des étincelles, ont mis plus d'une fois le feu aux quatre coins de l'univers ? Ce père eut encore l'honneur d'être un des principaux instituteurs de la soumission aveugle aux évêques et de la foi implicite des chrétiens.

Lactance était aussi à moitié quaker. Il ne veut pas qu'un honnête homme, c'est-à-dire un vrai chrétien, porte les armes ; qu'il fasse commerce dans les pays éloignés, ni qu'il prête à quelque intérêt que ce soit. Il soutient en outre que c'est un homicide que d'accuser un homme coupable de mort. C'eût été un fort

mauvais sujet à placer à la tête d'un tribunal de justice ou d'un conseil des finances, que ce Lactance.

Saint Athanase n'a guère traité de morale; il avait trop d'autre besogne pour cela : c'était le champion de la Trinité. Il combattit avec tant d'intrépidité les Ariens ses ennemis, que quatre empereurs différens furent obligés d'exiler cet Hercule de la catholicité. Il ne manquerait dans un état qu'une trentaine d'évêques tels qu'Athanase, pour exterminer les hérétiques, pour édifier les simples, pour faire gémir les sages, et pour faire tourner la tête aux princes et aux magistrats.

Saint Cyrille de Jérusalem était un ignorant, qui n'avait d'autre qualité qu'un entêtement outré pour les prérogatives de son état.

Tout le monde connaît son confrère Cyrille d'Alexandrie. Il ne manquait qu'un homme comme lui au conseil de Charles IX, pour faire égorger cent mille hommes de plus qu'il n'en périt à la Saint-Barthélemy.

Saint Basile est encore une espèce de quaker, quant à ses opinions sur la défense de soi-même : il enseigne que celui qui a donné un coup mortel à un autre, soit en attaquant, soit en se défendant est coupable d'homicide, et qu'il n'est permis à aucun chrétien de jurer en bonne conscience, pas même pour conserver son bien. C'est un des plus grands apologistes de la monacaille et de la malpropreté des moines. Sa qualité d'évêque l'avait rendu incivil, brutal, emporté, ainsi qu'on le peut voir dans la réponse qu'il fit au préfet Modeste qui lui proposait de la part de l'empereur Valens de se faire Arien (1). Cet empereur lui avait

(1) L'histoire rapporte que l'empereur Valens, désirant que saint Basile se fit Arien, lui envoya Modeste, préfet d'Orient, pour lui en faire la proposition; mais Basile reçut l'envoyé de

fait tâter de l'exil, mais l'on raconte que, lorsqu'il voulut signer son arrêt, toutes les plumes qu'il prenait lui cassaient entre les doigts, ce qui l'épouvanta tellement qu'il laissa le saint homme tranquille.

Saint Grégoire de Nysse ne valait pas mieux.

Saint Grégoire de Nazianze était un homme hargneux, bourru, intolérant, ce qui lui attira beaucoup d'affaires. Il regardait les assemblées publiques des hérétiques de son temps, qui étaient pour le moins aussi nombreux que les soi-disant orthodoxes, comme un attentat horrible aux droits de l'Eglise et aux décisions du concile de Constantinople. Il ne tint pas à lui que l'empereur ne les exterminât tous.

Saint Ambroise l'emmiellé (1) est encore un patron de la poltronnerie quakérienne ; il prétend qu'un chrétien ne doit point se défendre contre qui que ce soit, pas même contre un voleur, un assassin, parce qu'il n'est pas permis à un chrétien de conserver sa vie en tuant un homme. Il aurait voulu que tout le genre humain mourût vierge ; c'est pour cela que la population dans les états catholiques lui a tant d'obligation. Il était encore un de ces évêques infatués de la prééminence épiscopale sur la dignité des rois. L'on sait comme il régala Théodosé, lorsqu'il se présenta à l'église après

son prince d'une telle manière, que Modeste s'écria que personne ne lui avait jamais parlé avec tant d'audace. Le saint lui répondit que c'était parce qu'il n'avait jamais rencontré d'évêque.

(1) Ce saint a mérité ce joli nom de *doctor mellifluus*, non-seulement parce que l'on vit un essaim d'abeilles entrer et sortir de sa bouche lorsqu'il était encore au berceau, prodige que l'on avait aussi remarqué dans l'enfance de Platon, mais encore parce qu'il avait une douceur d'expression, dit Paulin, qui ressemblait à du miel.

le massacre de Thessalonique. Théodose avait tort et devait être repris ; mais il n'appartenait point de droit à saint Ambroise d'injurier son prince.

Saint Chrysostôme était le fléau du prêt à usure , même au plus modique intérêt. Il prêcha sans ménagement contre le luxe de la cour de Constantinople , ce qui le fit exiler ; mais le lendemain la terre trembla , et l'empereur et l'impératrice effrayés firent ramener le saint homme qui continua de prêcher à sa manière ordinaire. Enfin , on l'envoya une seconde fois en exil ; et comme la terre ne trembla plus , il y resta. C'est bien dommage , car il fournit un des principaux argumens au baron de Montenoi , lorsque ce baron voulut prouver aux Parisiens qu'il pouvait, en bonne conscience , prêter sa femme à ses amis.

Saint Epiphane est un ignorant , un écrivain sans critique et sans discernement , un homme d'une crédulité puérile.

Mon patron , saint Jérôme , est un des plus terribles fléaux du mariage , et l'un des plus déterminés panégyristes de la vie célibataire. Le bonhomme parle quelquefois si crûment sur ce point , qu'il faut être bien sur ses gardes pour ne pas sentir frétiller l'aiguillon de la chair en le lisant. Il soutient qu'il vaut mieux se tuer que de perdre la chasteté. L'état monastique , les jeûnes , les austérités , la solitude , les pèlerinages font le sujet de presque tous ses conseils et de ses exhortations. Ce n'est pas sa faute si les chrétiens paient le tribut aux puissances , s'ils mangent de la chair et s'il leur est permis de jurer en justice ; mais le plus rare des talens du bonhomme consiste dans la mauvaise foi en ses disputes (1) , dans ses emportemens , dans les injures , les calomnies même dont il régale ses ennemis.

(1) Le bon saint se glorifie lui-même de cette honorable qua-

Saint Augustin est encore un des favoris du baron de Montenoi sur le prêt des femmes ; mais ce n'est pas son opinion sur cet article qui le distingua , c'est pour avoir réduit en théorie ce que saint Cyrille et autres intolérans avaient mis en pratique avant lui. Tout le monde connaît deux de ses lettres , que l'on a traduites pour justifier la persécution des hérétiques en France. Ce n'est point la peine d'en dire d'avantage sur ce docteur, cela seul fait son portrait.

Ce que je viens de dire, mon cher Diégo, suffit pour te prouver quels hommes étaient ces pères, ces docteurs de l'Eglise que tu vantes tant, s'il suffit d'être ignorant, visionnaire, brouillon, tracassier, orgueilleux, perturbateur, intolérant ou traître pour mériter le titre de lumière du monde, tous ces messieurs réuniront au suprême degré toute ces qualités entre eux : la morale, les dogmes, les mystères de la religion ne pouvaient passer par de meilleures mains pour être transmises à la postérité, et je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la source où les théologiens des siècles postérieurs puisèrent leurs argumens pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton Emmanuel Sa, Suarès et leurs semblables, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent point que je te réponde sur leur article.

lité. Il avoue dans son *Apol. pro lib. advers. Jovin.* t. 2, édit. Basil. 1537, que lorsqu'il écrivait ou disputait contre ses adversaires, il s'embarrassait fort peu de dire la vérité ou non, fondé sur ce qu'Origène, Methodius, Eusèbe, Apollinaire et autres en usaient de même lorsqu'il s'agissait de prendre la défense de la religion chrétienne contre ses ennemis. Il fait plus, il se vante qu'il ne fait qu'imiter Jésus-Christ et saint Paul, qui soutenaient, à ce qu'il prétend, le pour et le contre, selon que cela les accommodait.

— Bienheureux saint Polycarpe ! s'écria Diégo , mon ancien camarade , mon intime , mon ami Jérôme est devenu hérétique ! Il rejette l'infailibilité des saints pères , il se moque de saint Suarès et de ses compagnons ; il ne lui manque plus que de se moquer de notre saint père le pape . O mon ami ! mon cher ami ! je ne m'étonne pas que la sainte Hermandad vous ait voulu brûler . Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurais point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur ami que j'aie sur la terre marcher à grands pas dans le chemin de la perdition , chemin trompeur et funeste qui a mené Martin Luther et Jean Calvin en enfer... dans le fin fond de l'enfer !.... Ah ! mon cher Jérôme , renoncez aux opinions détestables où vous êtes . Ouvrez les yeux ; lisez le huitième chapitre de la Cayeda del Ciego de Caramel d'Orviedo , lisez la Rienda del Asno de Gusman de Badajox ; ou , si vous ne savez point l'espagnol , lisez les œuvres du révérend père en Dieu don Vincent de Ceillier , religieux bénédictin de la congrégation de saint Maur , et Français comme vous : vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des pères de l'Eglise , et puis un peu de réflexion sur vous-mêmes vous fera désabuser sur le compte de ces dignes enfans du glorieux saint Ignace que vous vilipandez si injustement .

Vous avez fait un pas vers le précipice , demain vous en ferez dix autres , et après-demain cent autres ; en augmentant ainsi de vitesse à l'infinie , vous vous trouverez sur le bord de l'abîme , vous y culbuterez , et les prières de tous les saints du calendrier ne pourront vous en retirer . La route que vous prenez est une pente rapide et glissante , que l'on a d'autant plus de peine à abandonner , que l'on est éloigné du point où l'on y a fait le premier pas . Rétrogradez donc , mon cher Jérôme , il en est encore temps , et prenez garde

surtout de répandre vos opinions dans ce pays, où il n'y a sorte d'absurdité qui ne prenne cours, quand la fureur épidémique de dogmatiser s'y allume. Le dernier siècle y a vu naître plus de cent quatre-vingts sortes d'hérésies en moins de six ans ; l'on en verrait naître aujourd'hui cent quatre-vingts fois autant si cette manie reparaisait. Don Lopès de Cagliari dit que l'indifférence où sont actuellement les Anglais pour toutes sortes de religions, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre mère la sainte Église ; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très-disposés à saisir toutes les opinions nouvelles et dangereuses qu'on leur débiterait. L'esprit vide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions ; c'est une table rase qui n'attend que les caractères que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la poste de Douvres, embarquez-vous pour Calais, passez par Paris, par Lyon, par Turin, par Florence ; arrivé à Rome, jetez-vous aux pieds du saint-père, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, et revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe...

Mais que vois-je ! mon camarade Jérôme rit de mes remontrances... O aveuglement terrible !... obstination abominable !... ô mon cher ami Jérôme ! que de maux vont fondre sur ta tête !... l'esprit prophétique me saisit... je les vois... le ciel et la terre sont conjurés contre toi..... Malheureux ! viens à résipiscence, ou tu es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre..... Les lions vont t'engloutir comme Millou Crotoniate ; les tigres vont te déchirer comme Abul-Méhédin ; les loups vont t'avaler comme Hasan de Chyra ; les ours vont te

dévoré comme les polissons de Béthel ; les crocodiles vont te happer comme Hugo de Préneste ; les serpens vont t'étrangler comme Camille d'Orviette ; les vers vont t'étrangler comme Hérode Agrippa, et les chiens vont te manger comme le bacha de Girgio ; après tout cela, la foudre t'écrasera ; la terre t'engloutira et le diable t'agrippera comme Aubert de la Saussaye lorsqu'il se moqua du curé d'Alençon.

CHAPITRE IX.

Changement de matières.

L'Espagnol finissait à peine son compliment que le lord Foolishson arriva. C'était une des pratiques que le vieillard m'avait laissées ; il venait me prier de lui copier quelques arriettes nouvelles qu'il avait reçues d'Italie. J'avais renoncé au métier de copiste, mais comme ce lord payait très-généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandait.

Lorsque ce seigneur m'eut ordonné ce que j'avais à faire, il aperçut père Jean qui cuvait son vin au coin de la cheminée, et me demanda d'un ton de gentilhomme qui était cet original. Le révérend entendit ce mot, ouvrit les yeux, et répondit qu'il n'était original ni copie, mais qu'il s'appelait Jean de Domfront. L'air dont le révérendissime prononça ces paroles déplut au lord, qui lui demanda s'il ignorait à qui il parlait. — Je ne m'informe jamais à qui je parle, répartit père Jean ; lorsque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'est un homme, et je lui répons comme à mon semblable. Le lord, surpris d'une telle répartie, me demanda si cet homme était

vre. Je lui répondis qu'il avait bu effectivement quelques flacons de trop, mais que quand cela ne serait pas, c'était sa coutume de ne se gêner pour personne. Le seigneur anglais, plus surpris qu'auparavant, me demanda s'il était quaker. — Je ne suis ni quaker, ni juif, ni anglican, dit le révérend; je porte des boutons à mon habit et un chapeau retroussé; la raison seule mesure mes termes, et non l'orgueil et le préjugé. — Si tu étais aussi raisonnable que tu le dis, reprit le lord, tu te conformerais à l'usage; tu saurais distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur, et tu aurais pour ce premier les égards dus à son rang. — Je ne connais d'autre rang dans le monde, répartit sa révérence, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les espèces. Un homme est constamment un homme, et jamais une huître. Ces distinctions frivoles, que le hasard a mises parmi ceux de notre espèce, ne sont ni assez solides ni assez considérables pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain général d'armée ou ministre d'état; il peut être le plus grand prince de l'univers; de même celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en vingt-quatre heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentimens... dit le lord. — La vertu, les sentimens, reprit père Jean, se trouvent indifféremment dans tous les états, et non attachés à aucun rang. Les champs sont couverts d'Alexandres, de Césars, de Turennes et de Colberts, qui labourrent la terre, et les premières dignités sont souvent remplies par des Garrots et des Colas. La fortune distribue les rangs, et la nature les vertus; l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions: c'est pourquoi leurs dons se trouvent si différemment distribués. — Et la naissance, dit le seigneur? — La naissance, poursuivit le révérend, est aussi l'effet du hasard: foin d'un homme qui est sorti

de la côte de Trajan, s'il ne lui ressemble ! l'extraction, les titres, les honneurs et les richesses ne sont que des vains ornemens, qui n'en imposent pas moins aux fats qui en sont revêtus, qu'aux sots qui les admirent ; mais un homme d'esprit pénètre à travers cet attirail, et juge si le perroquet vaut la cage (1). Le mé-

(1). C'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit ;

..... Volucrum
Sic laudemus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo *,

non de son harnois ; un lévrier, de sa vitesse, non de son collier ; un oiseau, de son aile, non de ses longes et sonnettes. Pourquoi de mesme n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche ; si vous marchandez un cheval, vous lui ostez ses bandes, vous le voyez nu et à découvert ; ou, s'il est convert, comme on le présentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil, ou à la largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considérer les jambes, les yeux et les pieds, qui sont les membres les plus utiles. (Voyez Hor. lib. 1, satir. 2, et seq.) Pourquoi estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la guaine ; vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez desponillée. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et comme dit très-plaisamment un ancien (Senec. Epist. 71, 221. Ed. Gron.) : Savez-vous pourquoi vous l'estimez grand ? vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses échasses. Qu'il mette à part ses richesses et honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le

* Juv. sat. 8.

rite essentiel d'une statue consiste dans la statue même, et non dans la matière dont elle est composée. Un fat qui traverse Paris ou Londres dans un char doré, est un épouvantail de chenevières, qui fait peur aux idiots; mais l'homme sage jete un coup d'œil sur le fat et son train, il l'apprécie à sa valeur et passe outre.

— Ne me prendrais-tu pas pour un fat aussi? dit l'Anglais en colère. — Je te prends pour ce que tu es, répartit père Jean; si tu as l'ame noble, généreuse, et le cœur d'un honnête homme, je respecte en toi le mérite et la vertu, et ce respect rejaillit sur toi; si tu as de l'orgueil et le cœur mauvais, je te méprise et je me moque de toi. — De quel pays serais-tu, par hasard? — Je suis de ce monde-ci. La patrie du sage est partout; il ne reconnaît point cette patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la soupe qu'on y mange; lorsqu'il voit le soleil et les étoiles, il dit: Je suis dans mon pays et non dans un autre. Mais si tu veux savoir où je suis né, je te dirai que c'est en France. — Quoi! un Français a l'audace de parler à un Anglais? — Tout Français raisonnable parlera ainsi à un Anglais impertinent; et tout Anglais qui a le sens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la manche et un autre en-deçà. Je ne nie point que les Français ne

corps propre à ses fonctions, sain et allègre? Quelle ame a-t-il? Est-elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses pièces? Est-elle riche du sien ou de l'autrui? La fortune n'y a-t-elle que voir? Si les yeux ouverts, elle attend les espées traîtres, s'il ne lui chaut par où lui sorte la vie, par la bouche, ou par le gosier; si elle est rassise, équitable et contente: c'est ce qu'il faut voir, et juger par là les extrêmes différences qui sont entre nous. Montagne, *Essais*, t. 1, liv. 1, chap. 42, p. 516, 517, 518, édit. de La Haye, 1727.

méritaient à certains égards le mépris que les Anglais ont pour eux ; mais pour mépriser les autres avec quelque ombre de raison , il faut être soi-même sans défaut ; or , les gens de ton pays ont leurs ridicules , leurs faiblesses et leurs vices , ainsi que les autres nations ; ils ont donc autant de tort de mépriser les Français que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part et d'autre. — Sais-tu , dit le lord , que si j'avais ici mes gens , je te ferais jeter par la fenêtre de ton taudis ? — Ah ! monseigneur , s'écria Diégo , savez-vous que le redoutable père Jean a tué un capucin avec une cuillère à pot , et un marquis avec un bâton de fagot ? et qu'il a mis en fuite six cent-trente-deux sauvages dans les déserts de la Tartarie ? — Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu , reprit le lord , je le fais jeter dans la Tamise la première fois qu'il paraîtra dans les rues.

En disant ces paroles , le seigneur Anglais partit , et père Jean , haussant les épaules , ne prit point la peine de le regarder aller.

CHAPITRE XII.

Réflexions sur l'aventure du chapitre précédent.

Cette scène me mit dans une telle transe que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura. Vitulos , qui s'était éveillé au bruit que le lord et le révérend faisaient , fut d'abord si étonné qu'il ne savait où il était ; mais quand l'Anglais fut parti , je dis à père Jean qu'il avait eu tort de parler ainsi à un homme de qualité ; que s'il n'avait aucun respect pour sa personne , il devait au moins en avoir pour son rang , et que cette affaire pourrait bien avoir des suites fâcheuses pour lui.

— Je ne crains ni le lord ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter, répondit le révérend; son début en parlant à ma personne fut celui d'un impertinent, et sa conclusion fut celle d'un fanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les lois d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité, elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, repris-je, ne nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le lord s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir par votre modération jusqu'à quel point il s'oubliait. Les procédés nobles et généreux d'un manant vis-à-vis un gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir ou le confondent. La grandeur d'âme ne consiste point à faire assaut d'impertinences et de grossièretés, elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, répliqua père Jean. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronnerie du beau nom de modération, je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures; une répartie vigoureuse est plus propre à rembarquer un impertinent, qu'une réponse gracieuse; l'une le confond, et l'autre l'enorgueillit. L'homme est tellement constitué que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige ou le rend plus circonspect. Si le lord a le sens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reste, je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa partie dans ces

circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire allait tenir parole, que diriez-vous ? que feriez-vous ? Je dirais, répartit le révérend, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous-mêmes, et je me défendrais. Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire.

Jamais rien ne m'arrête,
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas ;
Si le ciel en éclats
S'écroulait sur ma tête,
Je ne tremblerais pas.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

Père Jean parlait encore, lorsque le compère rentra, et ce dernier fut à peine dans la chambre, que Diégo s'écria : Ah ! mon cher maître, où avez-vous été ? Il est venu ici un maudit milord qui a insulté le respectable père Jean, et qui s'en est allé disant qu'il le ferait jeter dans la Tamise.

Lorsque le compère eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire ; et nous dit : L'on soutiendra encore que tout n'est pas mal dans ce monde ? Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines distinctions, et ceux qui en seront revêtus, viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leurs logis, et finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront usé du

droit que tout homme a naturellement de se défendre ? Si tout était bien, verrait-on de pareilles choses ? si les lois étaient justes et suffisantes, un fat oserait-il seulement imaginer qu'il puisse injurier et faire noyer un galant homme avec impunité ? O lois ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées qui arrêtent les mouches, et que les hannetons brisent ! La faveur, la considération, mettent un grand scélérat à l'abri des poursuites de la justice, et les mêmes choses font que le faible a toujours tort. Si le lord fait noyer mon oncle qu'il a insulté, il n'en sera rien ; si mon cher oncle, qui a été insulté, noie le lord, on l'enverra à Tyburn (1). Tel est le cours des choses dans ce monde.

L'insuffisance et l'injustice que vous prétendez exister dans les lois, dis-je au compère, devraient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les faibles essuient quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance des lois, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les lois portent qu'il soit ainsi ; la plupart des lois qui existent dans l'univers, quelque opposées qu'elles paraissent, tendent plus ou moins directement au même but, c'est-à-dire, à l'ordre et à la paix ; il ne faut que considérer l'esprit du législateur et les circonstances qui les ont fait naître pour le voir. En un mot, si mon cher compère avait bonne mémoire, il se souviendrait que son condisciple Whisthon lui a dit à Paris, que quoiqu'il

(1) Lieu où l'on fait les exécutions à Londres.

soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les lois, telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme (1).

— L'ami Jérôme a raison, dit Vitulos, et le compère a tort de piailler sans cesse contre les lois; elles sont ce qu'elles sont: les clabauderies dont il nous étourdit, et qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand homme, qu'il ferait bien de mettre dans sa mémoire et d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le révérendissime :

« L'avis que je donne ici à celui qui veut être sage, dit Charron, est de garder et observer de parole et de fait les lois et coutumes que l'on trouve établies au pays où l'on est; et ce, non pour la justice ou esquité qui soit en elles, mais simplement pour ce que ce sont lois et coutumes: non légèrement condamner ni s'offenser des estrangères, mais bien librement et sainement examiner et juger les unes et les autres, n'obligeant son jugement et sa créance qu'à la raison. Voici quatre mots. En premier lieu, selon tous les sages, la reigle des reigles et la générale loy des loix est de suivre et observer les loix et coutumes du pays où l'on se trouve: *sequi has leges indigenas honestum est*. Toutes façons escartées et particulières sont suspectes de folie ou passion ambitieuse, heurtent et troublent le monde.

« En second lieu, les lois et coutumes se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix et coutumes; c'est le fonde-

(1) Voyez au tome 1.

ment mystique de leur autorité, elles n'en ont point d'autre, et celui qui obéist à la loy pour ce qu'elle est juste, ne lui obéist pas parce qu'il doit, ce serait soumettre la loy à son jugement, et luy faire son procès, et mettre en doute et dispute l'obéissance, et par conséquent l'estat et la police, selon la souplesse et diversité non-seulement des jugemens, mais d'un mesme jugement. Combien de loix au monde injustes, impies, extravagantes, non-seulement aux jugemens particuliers des autres, mais de la raison universelle, avec lesquelles le monde a vescu long-temps en profonde paix et repos, et avec telle satisfaction que si elles eussent été très-justes et raisonnables? Qui les voudrait changer et rhabiller, se monsterrait ennemy du public, et ne serait à recevoir: la nature humaine s'accommode à tout avec le temps, et ayant une fois pris son ply, c'est acte d'hostilité de vouloir rien remuer: il faut laisser le monde où il est; ces brouillons et remueurs de mesnages, sous prétexte de réformer, gâtent tout..... Il adviendra quelquefois que nous ferons par seconde, particulière et municipale obligation (obéissant aux loix et coutumes du pays) ce qui est contre la première et la plus ancienne, c'est-à-dire, la nature et la raison universelle; mais nous luy satisfaisons tenant nostre jugement et nos opinions justes et saintes selon elle. Car aussy nous n'avons rien nostre et de quoy nous puissions librement disposer que de cela; le monde n'a que faire de nos pensées, mais le dehors est engagé au public, et luy en devons rendre compte: aussi souvent nous ferons justement ce que justement nous n'approuvons pas: il n'y a remède, le monde est ainsi faict (1). »

(1) De la Sagesse, liv. 1, ch. 8.

Ce passage-là est admirable, dit père Jean à Vitulos, et mon neveu est un bavard qui déraisonne de plus en plus. Mais cela n'empêche pas que si quelques coupe-jarrets, suscités par le lord, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.

CHAPITRE XIV.

Suite de cette aventure.

Le lendemain de cette aventure, père Jean s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, et sortit à son ordinaire; mais il ne vit aucune apparence que le lord songeât à lui tenir parole. Le troisième jour il sortit encore; pour cette fois, un matelot ivre, ou faisant semblant d'être ivre, lui chercha querelle près de Billingsgate (1). Père Jean ne fit point semblant d'entendre le matelot, et voulut passer outre; mais un autre se joignit au premier, et l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup, le révérend perdit patience; il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier, qu'il l'envoya à plus de quinze pas. Alors un gros et puissant coquin qui se trouvait là, irrité de l'affront que le peuple anglais venait de recevoir de la part d'un étranger, mit habit, chemise et perruque bas, défia le révérendissime de se battre contre lui, et lui donna en même temps un coup de poing sur l'estomac; mais ce

(1) Endroit situé sur la Tamise, un peu au-dessous du pont de Londres.

dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, et le jeta par terre sans mouvement et sans connaissance.

Cet exploit attira à père Jean l'applaudissement des passans; aucuns dirent qu'il était impossible que cet homme ne fût pas Anglais; que s'il ne l'était point, il méritait non-seulement de l'être, mais encore de recevoir des lettres de bourgeoisie de Londres. Mais les camarades de ceux que père Jean avait jetés par terre, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver, et l'assailirent de toutes parts. Alors le révérendissime tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assassins, et en jeta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter la multitude; mais le redoutable entra dans une telle colère qu'à chaque coup qu'il portait il jetait bas son homme. Son combat de Pétersbourg et la défaite des sauvages n'étaient que jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire le rendit furieux: il poussa un cri terrible, il saisit une solive qu'il trouva par hasard, et tomba de plus belle sur ses ennemis. C'était fait de cette canaille entière, si elle ne se fût dissipée; mais en moins de trois minutes tout était disparu, et père Jean se trouvait maître du champ de bataille.

Ceux qui avaient été spectateurs de l'action firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur, en disant qu'il méritait qu'on lui érigeât une statue à Westminster: d'autres criaient qu'il fallait lui faire son procès et l'envoyer à Tiburn: peu s'en fallut que les deux partis n'en vinsent aux mains pour soutenir leur opinion, mais les premiers l'emportèrent: ils entourèrent père Jean, le ramenèrent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, et s'opposèrent à la garde qui voulait l'arrêter, ou plutôt le faire assommer; car le

révérend était dans une telle fureur, qu'il se serait plutôt laissé hacher en pièces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis, et qu'un de ceux qui étaient montés avec lui nous eut fait le détail de cette aventure, Vitulos et moi, craignant de mauvaises suites, lui conseillâmes de sortir par une porte de derrière; qui donnait dans une autre rue, et de se retirer chez un traiteur français de notre connaissance. Le révérend regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté, mais à la fin il entendit raison et disparut. Il fit sagement, car peu de temps après son départ il arriva un détachement de cinquante grenadiers pour le prendre.

L'officier qui était à la tête de ces cinquante hommes nous demanda où était celui qu'il cherchait. Vitulos lui répondit que nous n'en savions rien, et qu'il ne croyait pas qu'il fût dans la maison; qu'en tout cas il pouvait en faire la perquisition. Le compère lui dit qu'il ferait beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquaient les gens dans la rue, par ordre d'un lâche, que de venir chercher un homme qui n'avait fait qu'user du droit que la nature a donné à chacun de se défendre. L'officier demanda au compère de quelle autorité il lui tenait ce propos; celui-ci lui répondit que c'était de l'autorité que chacun avait de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'officier ne prit point la peine de répliquer; il continua à faire fouiller partout, et voyant que le révérend était éclipse, il se retira.

Cette affaire avait effectivement été suscitée par le lord. Nous apprîmes au moment où la garde venait de sortir de chez nous, qu'il s'était trouvé parmi les spectateurs de l'action; mais que, pour faire voir qu'il n'y avait aucune part, il avait applaudi avec les autres à la vigoureuse défense du père Jean.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme,

et particulièrement d'un seigneur d'une naissance aussi illustre que celle du lord. Mais la noblesse anglaise qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'ame, la bravoure et la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette dernière nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à père Jean de sortir le soir de la maison où il était et de se réfugier à Oxford ou à Cantorbéry jusqu'à nouvel ordre. Mais le révérend père méprisa cet avis et s'osbtina à demeurer à Londres. Aussi, mal lui en prit-il, car deux jours après, on le surprit dans son lit, et on le conduisit en prison.

CHAPITRE XV.

Suite de cette aventure.

A peine père Jean fut-il en prison, que l'on commença son procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accusait d'avoir tué sept hommes et d'en avoir estropié quinze autres. Le révérend se défendit avec tout le courage et la présence d'esprit dont il était capable : il dit que, le lord Foolishon étant venu l'insulter dans son logis, il lui avait répondu avec vigueur ; que pour cela ce seigneur l'avait menacé de le faire jeter dans la Tamise, et qu'il ne doutait point que la querelle qu'on lui avait cherchée ne vint de sa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace : on nous cita, nous comparâmes, nous déposâmes la vérité ; mais rien de tout cela ne prouva que l'insulte des deux matelots et ce qui s'ensuivit fussent l'effet de la menace du lord. Par malheur l'un de ces matelots était mort, et l'autre était

disparu ; tous ceux qui étaient blessés déposèrent qu'ils s'étaient trouvés par hasard dans la mêlée et sous les coups de père Jean, qui frappait à tort et à travers, sans égard et sans distinction. Le révérend père n'avait donc aucun témoignage favorable pour lui ; au contraire, le lord pouvait prouver qu'il s'était trouvé là, et qu'il avait été le premier à louer et exalter le courage de père Jean. Mais, à dire la vérité, l'on ne se donna point la peine de faire de grandes recherches. Le révérendissime était un étranger sans appui, sans connaissances ; il avait tué sept Anglais, il en avait estropié deux fois autant ; et on tenait le bâton plombé dont il se servait au commencement du combat, et le lord qui l'accusait était d'une famille considérable ; il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne disconvenait point que le lord n'eût fait la menace en question ; mais l'on regardait cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devait tirer aucune conséquence. Un des juges s'avisa même de dire qu'il n'était pas possible qu'un homme de condition se portât à une action aussi infâme. Enfin, père Jean voyant que ses juges étaient très-indisposés en sa faveur, il leur tint le discours suivant :

« Messieurs, chacun de vous ne sent-il point au fond de son ame que s'il était prouvé que j'eusse menacé de faire jeter un lord d'Angleterre dans la Tamise, et que trois jours après cette menace, quelques scélérats ayant attaqué ce lord, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait ; chacun de vous, dis-je, ne sent-il point qu'il avouerait non-seulement que la défense du lord serait une action héroïque, comparable à tout ce que Robert Blake (1) et Jean Chur-

(1) Fameux amiral d'Angleterre pour les parlementaires. Son

chil⁽²⁾ ont fait de plus glorieux et de plus éclatant, mais qu'il serait nécessaire de donner ordre de me faire saisir encore et de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurais eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire? Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice et la même satisfaction qu'on rendrait à ce lord? Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourrait faire en ce cas; son honneur l'exige, et peut-être que sa vie en dépend. Les lois sont faites pour tout le monde: par conséquent, la justice l'est aussi, et je ne crois pas qu'il y ait d'hommes en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnaissant l'autorité des lois, s'arrogent le privilège absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être anoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur sous condition que leurs descendans pourraient être impunément des scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce monde: la moindre action vertueuse d'un homme de rang est toujours exagérée; les bassesses, les crimes dont il est coupable sont constamment déguisés, l'on craint de déshonorer une famille, comme si des honnêtes gens devaient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé,

premier exploit fut la défaite des Espagnols près de Santa Cruz, Il défit en 1652 la flotte hollandaise, commandée par Tromp, Ruyter et de Wit, quoique les Hollandais disent le contraire, L'année suivante il canonna Tunis, et brûla les vaisseaux des Tunisiens; il débarqua en même temps avec 1200 hommes, et tailla en pièce 3000 hommes qui s'opposaient à son passage; de là il s'avança vers Alger et Tripoli, et se fit rendre tous les esclaves anglais, etc. Il mourut en 1657.

(2) C'est le célèbre duc de Marlborough.

aussi injuste que ridicule, a rendu la plupart des gens de condition incapables d'apprécier leurs propres actions : tout ce qu'ils font de bien est selon eux héroïque : tout ce qu'ils font de mal est une vétille. C'est un attentat sacrilège aux droits de la noblesse, que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison et de l'équité.

Un noble, véritablement noble (1), pense bien différemment ; il se croirait deshonoré, s'il savait que l'on apprécîât ses actions au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de son pro-

(1) S'il faut comparer ces deux espèces de noblesses (la naturelle et la personnelle), la pure naturelle à bien juger est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La personnelle est une qualité d'autrui et non sienne *genus et proavos et quæ non fecimus ipsi, viæ ea nostra puto : nemo vivit in gloriam nostram, nec quod ante nos fruit nostrum est* ; et qu'y a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien ? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaunéant, très mal nay, et en soy vraiment vilain. Elle est aussi inutile à autrui, car elle n'entre point en communication ny en commerce, comme fait la science, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que ceste noblesse de chair et de sang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues et le cœur (s'ils veulent mesnager ce peu qu'ils ont de bon) ; à cela les cognoist-on, c'est signe qu'il n'y a rien de plus, puisque tant et toujours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs instrumens, *ab utero, conceptu, partu*, et est ensevelie sous le tombeau des ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels et sépulchres des morts et anciennement aux statues des empereurs, ainsi ceux-ci destitués de tout mérite et sujets de vrai honneur, ont recours à la mémoire et armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens aient eu bonne vue, et à un begue l'éloquence de son ayeul ? et néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, mesprisant les autres ; *contemptor animus et superbia commune nobilitatis mulum*. Charron, *de la Sagesse*, liv. 1, chap. 55.

ore fond. Il sait que ses ancêtres ont laissé des biens et un nom dont il a hérité, mais il sait en même temps qu'il n'en est point ainsi de leurs vertus (1) : c'est un trésor qui leur est propre, et d'où il ne peut tirer que l'exemple et l'émulation ; il regarde la noblesse de son extraction comme un aiguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, et non autrement.

Si ce que je vous dis vous est connu ainsi qu'à moi, messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est dûe ? Pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienséance, exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la société aux usages établis, il n'en est pas de même dans votre tribunal ; tous égards doivent y être proscrits sans exception : ici tous les hommes sont égaux, et doivent être tels, ou le mot de justice est un vain nom, dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuse d'avoir tué et blessé. Mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de supporter ses injures et de passer outre : son camarade se plaît ensuite de me couvrir de boue ; cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet : rien de plus naturel que cela. Un troisième me provoque au combat ; il m'applique un coup de poing sur l'estomac, je lui en rends un autre ; rien encore de plus naturel que ce que je fais là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent sur le corps, je saisis un gourdin que je porte, je me défends ; j'en jete sept sur le carreau et j'en blesse quinze ; rien encore de plus naturel qu'une telle défense... Mais le gourdin était plombé ; c'est une arme traîtresse et meurtrière, qu'il est défendu de porter dans tous les

états policés.... Voudrait-on qu'un homme, menacé depuis deux jours d'être jeté dans la rivière, ne portât pour toute arme qu'une baguette? Il serait absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, messieurs, est la pure vérité. Tout autre que moi aurait demandé de remettre la défense de sa cause à quelqu'avocat, dont la rhétorique captieuse imposât et séduisît plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point orateur; et je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité; cela suffit. Tous les juges intègres devraient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la tranquillité possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous; sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice ou de faire une injustice; je suis le patient, vous les agens; cette affaire vous regarde donc plus particulièrement que moi.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'emprisonnement de père Jean.

Le lecteur croira sans doute que les juges anglais auront eu l'équité de renvoyer père Jean, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence? point du tout; il fut condamné le lendemain à être pendu à Tyburn.

Quelqu'un dira peut-être que si père Jean n'avait pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avait méritée dans d'autres, et que le ciel ne laisse jamais rien impu

ni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit ici que de cette fois-ci, et non d'autres, et que le ciel n'a point recours aux injustices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines et les récompenses méritées étaient les suites naturelles du crime et de la vertu, cela regarde l'autre vie, quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici-bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse toujours dire avec exactitude : Un tel vient d'être fait maréchal de France, parce qu'il le mérite ; un tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite.

Quoi qu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la prison pour voir le pauvre Jean. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. — Palsambleu, mes amis, s'écria-t-il en nous voyant, vous me prenez sur le fait ! Socrate fit sacrifier un coq à Esculape avant de mourir, et moi je sacrifie un dindon à mon appétit. Or, çà mettez-vous là et faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, et vous demeurez ; cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. — Mon cher oncle, dit le compère, je n'aurais point cru que c'eût été sitôt, ni d'une manière si funeste. — A te dire la vérité, reprit le révérend, je n'aurais pas cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la manière dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci ou d'une autre, cela m'est égal : la forme n'y fait rien ; mais la brièveté de l'expédition y fait beaucoup, et je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte.... — Il n'y a point de honte à mourir, poursuivit père Jean, il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit, d'avoir dix personnes autour de

soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute, c'est peu de chose si je suis innocent. La nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines personnes. Les unes, minées d'une consommation funeste, d'une phthisie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manières jusqu'à quel point la patience et les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnées à souffrir des années entières les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, et d'expirer ensuite dans des tourmens effroyables. Après cela serait-il raisonnable que je me plaignisse ?

— Ma foi, dit Vitulos, mon confrère a raison. Il meurt innocent, il est vrai, mais il vaut mieux mourir innocent que coupable ; d'ailleurs le genre de mort auquel il est condamné, est le meilleur qu'on puisse choisir. Si ceux qui meurent de cette mort avaient le sens commun, ils la regarderaient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur ; mais ils sont comme ceux que l'on saigne, la peur leur fait plus de peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment ? Mais telle est la nature de la plupart des hommes : ils ne souffrent que dans la crainte, et ne jouissent que dans l'espoir. Or çà, asseyons-nous, et buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrère.

Nous nous assimes donc, et nous nous mîmes à boire pour faire plaisir au révérend.

CHAPITRE XVII.

Suite du même sujet.

Lorsque nous eûmes bu quelques rasades, le compère commença par déclamer à son ordinaire sur le bien et le mal, et contre l'auteur de ce dernier. — Si tout est bien, s'écriait-il à tout moment, si le monde était gouverné de la manière dont mon compère Jérôme le prétend, verrait-on en ce jour le plus honnête homme de la terre traité comme le dernier des scélérats ? Grand Dieu ! tu connais le cœur de mon cher oncle ! si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, et que la méchanceté triomphe(1) !

Malgré ces déclamations, le compère, ainsi que nous, ne laissait pas de boire de temps en temps quelques coups, parce que le révérendissime père Jean le voulait ainsi. Mais comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet ; nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya son caractère. Père Jean enfonna d'une voix de tonnerre quelques chansons à boire (2), et son con-

(1) Mon cher Jupiter ! s'écriait Théognis, ta majesté et ton pouvoir sont grands ; personne ne connaît mieux que toi le cœur et l'esprit de l'homme ; rien n'égale ta puissance, ô souverain arbitre de l'univers ! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'honnête homme et le méchant jouir du même sort, comme si la vertu et le vice étaient égaux à tes yeux ?

(2) Quelques lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le révérendissime fût disposé à chanter aux approches de la

frère Vitulos le seconda ; le compère redoubla ses déclamations ; Diégo se mit à chanter *miserere*, et moi à pleurer⁽¹⁾. Le tintamarre que nous fîmes fut tel que le

mort ; ils n'auront vraisemblablement pas lu l'Histoire des grands hommes morts en plaisantant. Ils ne sauront pas que l'empereur Adrien, étant sur le point de rendre l'ame, tint le propos suivant :

« Ma petite ame, petite folâtre, petite flatteuse, hôte et compagne chérie de mon corps, que vas-tu devenir présentement, toute pâle, toute tremblante, toute nue ? C'en est fait : tu ne folâtreras plus, ainsi que tu avais coutume de faire. »

(1) Rien ne fait mieux connaître la variété de l'esprit humain que cette scène singulière. Un homme doit mourir, il chante : parmi ses amis, les uns tempêtent, les uns prient, et les autres pleurent. Quelle est donc la vraie manière d'envisager les choses ? ou par combien de faces les choses peuvent-elles être envisagées ici bas ? par une seulement. La vérité est une et simple, mais la variété, la diversité des opinions sont infinies. Je ne saurais m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on lise dans Philon. Le voici :

« Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à tant d'opinions incertaines, répandues presque partout le monde, et qui nous prouvent que les Grecs, pour être trop décisifs, tombent dans l'erreur aussi bien que les barbares ; c'est que l'éducation, les coutumes reçues, les lois anciennes, varient étrangement ; en sorte qu'il n'y a pas une seule de ces choses en quoi tout le monde convienne : au contraire, dans chaque pays, dans chaque nation, dans chaque état, dans chaque ville, dans chaque village, bien plus dans chaque maison même, il y a une grande diversité de sentimens ; car les hommes ont à cet égard d'autres idées que les femmes, et les enfans pensent autrement que les pères et mères. Ce que l'un juge déshonnête, l'autre le trouve honnête ; et ce que l'un estime honnête, l'autre le croit déshonnête. L'un trouve telle ou telle chose juste, l'autre la tient injuste. Je ne suis point surpris que le vulgaire ignorant, qui est ordinairement esclave des lois et des coutumes de sa patrie, de quelque manière qu'elles aient été établies ; qui, dès le berceau, pour ainsi dire, est accoutumé de leur obéir comme à autant de maîtres et de tyrans, et dont l'esprit étant de bonne

geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la garde pour mettre le holà. Mais lorsqu'il vit de quoi il s'agissait, il se mit à rire et retourna d'où il était venu.

Enfin, lorsque le soir approcha, l'on nous avertit de nous retirer; mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes; c'est pourquoi l'on fit venir une charrette, et lorsque nous eûmes fait nos adieux à sa révérence, l'on nous mit dessus tous les quatre, l'on nous ramena au logis; où chacun s'endormit et ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvris les yeux, je faillis tomber à la renverse lorsque je vis le révérendissime père Jean entrer tout à coup dans la chambre. — L'ami, me dit-il avec transport, je viens d'enfoncer la prison, et je me sauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamarre de l'Espagnol. Je vais prendre quelque argent et je pars pour Paris. Si j'arrive à bon port, je serai logé à l'hôtel d'Enghien, rue du Champ-Fleuri. Adieu. — En disant ces mots, il tira quelques guinées de la bourse commune, et disparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illusion occasionnée par le trouble où mes sens étaient encore.

heure abaissé par une force majeure, ne saurait s'élever à aucune pensée noble et hardie; que ce vulgaire, dis-je, s'en rapporte aveuglément aux traditions de ses ancêtres, en laissant son esprit dans une parfaite inaction, affirme ou nie sans examen. Mais je ne saurais assez m'étonner que les philosophes, qui font profession de chercher l'évidence et la certitude; se divisent en plusieurs sectes dont chacune forme des décisions différentes et quelquefois même opposées sur toutes les choses grandes et petites. » *Philo, de Tcmulentiâ*, p. 208, édit. Genev.

Cependant j'éveillai le compère, Vitulos et Diégo, auxquels je contai ce que je venais de voir ou de croire voir. Les deux premiers se moquèrent de moi; Diégo soutint que l'on avait sans doute avancé l'heure de l'exécution, et que c'était l'âme du père Jean qui m'était venue dire adieu; tellement, que je ne fus certain du fait qu'environ quatre heures après, qu'il vint six sergens visiter la maison, et nous demander si nous ne savions aucunes nouvelles de notre camarade qui s'était évadé ainsi que tous les autres prisonniers qui avaient été à portée de passer par le trou qu'il avait fait. (1).

Lorsque ces sergens furent partis, je demandai au compère, si mon cher oncle avait le bonheur d'arriver en France, s'il croirait encore que tout fût mal. — Pourquoi non? me répondit-il; n'as-tu pas entendu que ces sergens ont dit que tous les prisonniers qui avaient été à portée de passer par le trou que mon oncle avait fait, s'étaient échappés? Il y a sans doute quelques assassins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, et qui recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveaux frais. — Avouez du moins, répliquai-je, que s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien; car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition, l'innocence va se trouver à celui de l'injustice. — Le compère ne me répondit rien; il me tourna le dos pour écouter Diégo qui prêchait sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.

(1) Quelque lecteur un peu difficile me demandera avec quel instrument père Jean a pu faire ce trou, etc.; je répondrai que je n'en sais rien, et que ce lecteur difficile devrait se contenter de savoir que père Jean s'évada, et rien de plus. Un auteur n'aurait jamais fini s'il voulait contenter tout le monde.

CHAPITRE XVII.

Changement de matière.

Environ six jours après, nous reçûmes une lettre par laquelle nous apprîmes que père Jean était arrivé sain et sauf à Calais. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant même, et nous nous mîmes en route pour Paris. L'attachement que j'avais pour mes amis, le désir que j'avais de rejoindre le révérend, l'emportèrent sur l'aversion que j'avais conçue contre les pays où règne le catholicisme; peut-être que ce que je venais de voir dans les pays où règne le protestanisme y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à Paris, nous trouvâmes effectivement le révérend là où il nous avait dit, et notre joie en le revoyant ne fut pas moindre que celle de notre réunion à Londres.

Notre premier soin, après cela, fut de chercher un logement; nous en trouvâmes un dans la vieille rue du Temple, chez un sculpteur, ami du compère dès notre premier séjour en cette ville. Alors chacun de nous reprit son train de vie ordinaire: le compère Mathieu se mit à écrire, père Jean à boire, Vitulos à se divertir, Diégo à prier, et moi à méditer.

Lorsque le compère eut fini son traité du manichéisme, il nous le lut. Père Jean et Vitulos le trouvèrent fort bien écrit, et beaucoup moins dangereux qu'ils ne se l'étaient imaginé: pour moi je n'en jugeai point de même; je trouvai cet ouvrage malin, perni-

cieux, et capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens. Il était rempli de fades plaisanteries, à la vérité, de pointes, d'hyperboles et de beaucoup de polissonneries; mais c'était particulièrement par là que je jugeais de l'effet qu'il pourrait faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes Français est dépravé, disais-je en moi-même, leur goût est bizarre; or, ce livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissemens imaginables; et c'est à la faveur de l'espèce d'enthousiasme où il va jeter ses lecteurs idiots, que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet ouvrage était un traité en règle de manichéisme, le compère ne pourrait y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point, et les objections que l'on aurait à y opposer se trouveraient toutes faites; mais les meilleures répliques ne tiennent guère contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison, tandis que le plaisant a tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal fondés, ne tiennent point vis-à-vis un homme d'esprit, mais une plaisanterie le déconcerte. Aussi est-ce à l'abri de cette dernière que les incrédules du jour se sont retranchés: c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contre les dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques grands hommes qui, persuadés que les raisonnemens les plus solides ne peuvent rien contre l'erreur et la superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même; mais au lieu de s'en tenir à l'erreur seule, ils ont attaqué la vérité, et, qui plus est, la source même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au compère mon sentiment sur son livre; mais le compère, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il

aurait le front d'oser présenter un tel manuscrit à un libraire. — Pourquoi non ? me répondit-il ; je ne trouve rien dans mon ouvrage qui répugne à la vérité ; or, je ne dois point rougir de le publier. Quand même mon livre serait rempli d'erreurs et d'abominations , il n'en serait que mieux reçu de messieurs de la librairie. La plupart de ces gens-là se soucient fort peu qu'un livre soit bon ou mauvais , lorsqu'ils voient du profit à l'imprimer. L'intérêt est la religion des libraires , et l'argent est leur Dieu. Les peines les plus sévères , les menaces les plus terribles, ne peuvent les empêcher de sacrifier à son autel. Comme il importe fort peu aux apothicaires que les malades crèvent , moyennant qu'ils se défassent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux libraires d'empoisonner la société entière , pourvu qu'ils vendent leurs livres. Si tu écoutais ces animaux raisonner entre eux lorsqu'ils ont fait l'acquisition de quelque ouvrage pernicieux , tu leur entendrais dire : Voilà un excellent livre , il va se vendre comme du pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant ; cachons-le dans notre grenier, et quoique nous en ayons mille exemplaires , disons toujours aux gens qui en souhaitent que c'est le dernier , et faisons-le bien payer.

Il n'y a point de tours que ces messieurs n'inventent pour tromper la police , le public , pour se tromper les uns et les autres. S'ils ont à imprimer un ouvrage dont ils craignent quelques suites fâcheuses , ils le feront sur du papier et avec des caractères étrangers , et y mettront le premier nom de ville et d'imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques livres prohibés dans certains pays , ils ont toujours le suisse ou le valet-de-chambre de quelque grand seigneur , qui reçoivent les ballots sous l'adresse de leur maître ,

et les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cents exemplaires d'un ouvrage en souscription, ils en tireront mille. S'ils font le catalogue de quelque vente, et qu'il y ait un livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée pour désorienter les étrangers qui pourraient en faire hausser le prix, et ils ont le livre pour rien. Si la tricherie est découverte, la fausse date passe pour une faute d'impression; j'en ai vu qui rendaient en ce cas un ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, et le recompléter ensuite. Si six de ces messieurs s'entendent dans une vente, et qu'ils aient envie de six cents numéros qui soient les mêmes, ils ne hausseront point l'un sur l'autre; ils achèteront ce nombre entre eux, ils le partageront et boiront encore par dessus le marché à la santé du propriétaire qu'ils auront volé, estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent exemplaires, qu'un petit profit sur six cents; ou bien ils établiront une société permanente, et feront en sorte d'avoir à vil prix la plupart des livres d'une vente, pour les revendre à profit commun dans une autre, comme font en Hollande le libraire Rarissime et ses associés. Ils ne sont point plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs confrères, soit étranger ou autre, imprime un ouvrage, par exemple en quatre volumes in-8°, ils le contrefont en trois volumes in-12, pour le donner à quelques sous de moins et couper l'herbe à leur camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils ne croient pas trouver leur compte dans une contrefaçon en moins de volumes que l'édition originale, ils en font une, soi disant augmentée de quelques notes, qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise table, griffonnée par quelque chétif auteur qu'ils ne

manquent point d'avoir à leurs ordres , ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises figures gravées par quelques apprentis de Paris, par quelque graveur de Hollande, ou par tel autre original du calibre de l'habile homme qui égratigne les planches des journaux anglais. Enfin, si je voulais faire l'énumération de toutes les subtilités de ces messieurs-là, il y aurait de quoi faire un livre aussi gros que celui qui contient les tours de maître Gonin, et je ferais voir à toute la terre que les avocats et les procureurs portent à tort le titre glorieux de premiers fripons de l'univers.

Mais tels que soient les libraires, continua le compère, je ne laisserai point de me servir de leur ministère pour publier mon ouvrage, ainsi que Dieu, si l'on en croit la légende, s'est servi quelquefois du ministère du diable pour publier la vérité.

Je ne répliquai rien à mon cher compère, car il était homme à continuer sa litanie jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venait de me dire, et de rendre justice au fond de mon ame aux libraires honnêtes gens que j'avais connus dans le cours de mes voyages.

CHAPITRE XIX.

Événement funeste.

Trois mois après notre arrivée à Paris, le livre de mon cher compère parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisait rire; mais les connaisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenait, et l'apprécièrent à sa valeur, tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour-propre de son auteur, car il aimait que ses ouvrages fissent du bruit.

Mais la joie du pauvre compère fut troublée par une maladie qui l'attaqua un soir à la sortie de la table.

Le révérendissime père Jean, en sa qualité de médecin, ordonna d'abord quelques remèdes qui parurent faire un très bon effet. Mais le lendemain le mal du compère redoubla de façon que son cher oncle trouva à propos de faire venir deux autres médecins pour consulter ensemble sur la nature et l'état de cette maladie. La consultation finie, ces messieurs convinrent du traitement et du régime que le malade devrait observer, et père Jean se chargea de la cure.

Quelques soins que le révérendissime se donnât, il ne put arrêter les progrès du mal de mon compère. En trois jours de temps il se trouva dans un tel état, que l'on désespéra de sa vie. Vitulos fut donc rechercher les mêmes médecins; il se tint une nouvelle consultation : l'on y conclut qu'il fallait que le malade partît, et père Jean se chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorsque ces messieurs furent sortis, le révérend s'approcha du lit de son neveu, et lui dit tout uniment que quand Hypocrate, Galien et Boerhaave revendraient sur la terre, ils ne pourraient lui sauver la vie. Tout ce que je te recommande, continua-t il, c'est de ne point faire ici le sot; il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'esprit dont je t'ai donné l'exemple dans les prisons de Londres, d'où je ne croyais sortir que pour aller faire un saut sur rien.

Tu t'es plaint toute ta vie du mal qu'il y a dans le monde; or, ce mal ne va être plus rien pour toi, tu ne vas être plus rien toi-même. *Nec quisquam expergitus extat*, dit Lucrèce; *frigida quem semel est vitia pausa segura* (1). Platon, Cicéron, Sénè-

(1) Celui là qui est une fois endormi du sommeil de la mort, ne se réveille jamais. *De la Nature des choses*, liv. 3.

que (1) ont dit la même chose , je te le répète , meurs donc d'une mort digne de toi.

(1) Voilà, dit Henault, d'après Sénèque le tragique, Troad. acte 2 :

Comme se perd en un moment
 Une portion d'air, dans les corps enfermée,
 Que le plus actif élément
 Développe et pousse en fumée ;
 Comme au souffle des aquilons
 On voit bientôt évanouie
 Une pesante nue; ou de grêle ou de pluie ;
 Qui d'un déluge affreux menace les vallons ;
 Ainsi s'épand cette ame vaine
 Qui meut tous les ressorts de la machine humaine.
 Tout meurt en nous quand nous mourons :
 La mort ne laisse rien, et n'est rien elle même,
 Du peu de temps que nous durons
 Ce n'est que le moment extrême.
 Je me mets au-dessus de cette erreur commune :
 On meurt, et sans ressource, et sans réserve aucune.
 S'il est après ma mort quelque reste de moi,
 Ce reste, un peu plus tard, suivra la même loi,
 Fera place à son tour à de nouvelles choses,
 Et se replongera dans le sein de ses causes.

Id. alibi passim.

Madame Deshoulières, qui était l'amie et la disciple de Henault, donne assez à connaître, par les vers suivans, que sa façon de penser sur la mort n'était point éloignée de celle de son maître.

Courez, ruisseau, courez, fuyez et rapportez
 Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez ;
 Tandis que pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée,
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

Idil. 2.

Il n'y a poète moderne, un peu distingué, qui ne se soit

Lorsque père Jean eut fini son compliment, il nous dit de donner à son neveu tout ce qu'il désirerait, et s'en alla au cabaret.

Le révérendissime étant parti, je m'approchai du lit du compère, et je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il gissait immobile; la rougeur que la fièvre lui occasionait, avait fait place à une pâleur mortelle, ses yeux étaient fermés... Il ne les ouvrit enfin que pour jeter un regard vers le ciel, en s'écriant :

Affreuse image du trépas,
 Qu'un triste honneur m'avait fardée !
 Surprenantes horreurs ! épouvantable idée !
 Qui tantôt ne m'ébranliez pas !
 Que l'on vous connaît mal quand on vous envisage
 Avec un peu d'éloignement,
 Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément !
 Mais que la grandeur du courage
 Devient d'un difficile usage
 Quand on touche au dernier moment !

Je fus surpris de voir le compère dans cette situation d'esprit. Je m'attendais à le voir mourir avec cette fermeté d'âme qu'il avait fait paraître toute sa vie lorsqu'il parlait de son dernier moment; mais cette vaine philosophie, dont il avait fait tant de bruit, ne put

mêlé de rimer sur cette matière. Comme il serait trop long de les citer tous, je me contenterai de rapporter un passage de l'épître que le philosophe de Sans-Souci adresse au maréchal de Keith. La voici :

Ennemis irrités, armez votre vengeance,
 Le trépas me défend contre votre insolence.
 Grand Dieu ! votre courroux devient même impuissant !
 Et votre foudre en vain frappe mon monument,
 La mort met à vos coups un éternel obstacle.

seulement lui procurer le courage de faire quelque contenance , ni de dissimuler un instant.

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher compère venait de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort ; mais je m'aperçus bientôt que cette frayeur avait une toute autre cause. Des remords cruels le dévoraient... Hélas ! ils l'avaient dévoré toute sa vie ! l'humeur attrabilaire et insupportable où il se livrait quelquefois , était sans doute l'effet du trouble de son ame. Les différens systèmes qu'il forgeait à tous momens , et qu'il soutenait l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté , étaient comme des forts où il se croyait mettre à l'abri des reproches de sa conscience. Son esprit l'avait égaré , et l'amour-propre l'empêchait de se redresser ; il fuyait de précipice en précipice , et partout les remords portés sur les ailes de la vérité venaient l'assaillir.

Je ne saurais exprimer combien l'état de mon pauvre compère me toucha. Je saisis le premier moment favorable pour le consoler. — Si votre vie , lui dis-je , fut un tissu d'égaremens criminels , les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnaître vos fautes , il doit vous rester assez de raison pour savoir que celui que vous avez accusé d'impuissance , et peut-être d'injustice , est toujours votre père. Si votre ame est encore susceptible de quelqu'affection , ce ne doit point être de cette frayeur désespérante que vous témoignez , ce doit être d'un repentir sincère de vos péchés. Le désespoir d'un pécheur fait injure à la divinité et l'irrite ; un retour véritable , une tendre confiance , une soumission entière l'apaisent. Si Dieu est bon , il est miséricordieux , mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde , nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour

nous en rendre dignes ; si nous retournons à Dieu , il revient à nous ; il ne nous demande rien au-delà de nos forces et des moyens de réconciliation qui nous sont donnés ; mais il veut absolument l'emploi de ces forces et de ces moyens : sa bonté fait le reste... Ah ! mon cher Jérôme ! s'écria le compère , ces remords effroyables dont je suis bourrelé , sont les avant-coureurs des supplices horribles qui me sont destinés..... — Il ne put continuer ; les sanglots et les larmes lui coupèrent la parole , il ne recouvra le calme que pour entrer dans une espèce de léthargie qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut , dis-je en moi-même , que l'orgueil , la vanité , la présomption , aient un empire bien absolu sur l'homme pour que , malgré les égaremens criminels et funestes où il sait qu'il se plonge , il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience et la voix de la religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche et la crapule , tel que le redoutable père Jean , puisse parvenir à un tel point d'endurcissement , que son ame , féroce autant que courageuse , devienne insensible à la crainte et au remords ; mais qu'un homme éclairé , qui voit , qui connaît ses erreurs , auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes , qu'un tel homme , dis-je , puisse tenir sa vie entière contre des motifs si puissans , c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble et l'effroi furent de tous temps le partage des superstitieux et leur bourreau (1) ; hélas ! ils ne fe-

(1) Il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la superstition lui inspire ; car celui-là ne craint point la mer qui ne navigue point ; ni les combats , qui ne suit point les

raient point le supplice d'un philosophe à sa mort , s'il avait écouté le premier remords qu'il sentit dans le cours de sa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveu-

armées ; ni les voleurs de grands chemins, qui ne sort point de sa maison ; ni la calomnie, qui n'a rien ; ni l'envie, qui mène une vie privée ; ni les tremblemens de terre, qui demeure dans les Gaules ; ni la foudre, qui habite l'Ethiopie ; mais celui qui craint des Dieux, craint toutes choses. La terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence ; il craint même jusqu'à un songe ; en un mot, le sommeil fait oublier à l'esclave la sévérité de son maître, et au malheureux la pesanteur des fers dont il est garrotté ; l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcère, les douleurs les plus aiguës donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en sont tourmentés ; mais la superstition ne fait point de trêve, pas même avec le sommeil : elle ne permet pas à une ame de respirer un seul moment, ni de se rassurer, en rejetant, du moins, pour quelque instant, ces effrayantes idées qu'elle a de la Divinité..... Mais le pis est que les superstitieux n'ont pas même l'esprit, lorsqu'ils sont éveillés, de se rire de tout cela, et de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans ces fantômes qui les épouvantent. Enfin, quoiqu'ils soient sortis de leurs songes, ils s'entretiennent encore de leur illusion, et redoutent une ombre chimérique qui ne leur peut faire aucun mal..... Mais ce qui passe toute imagination, c'est que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non seulement n'engloutit pas la superstition ; au contraire on dirait qu'elle la fortifie ; et l'imagination passant les limites du tombeau, porte les craintes jusqu'au delà de la vie, où elle trouve des peines éternelles ; et cessant alors de penser aux maux passés, elle s'en représente qui les suivront pour ne finir jamais. Les portes de je ne sais quel enfer s'ouvrent, pour laisser voir à l'ame superstitieuse des rivières de feu et les noirs torrens du Stix ; là elle aperçoit d'épaisses ténèbres remplies de spectres hideux, de figures affreuses à voir, qui poussent des cris et des gémissemens effroyables ; là se présentent à son imagination des juges, des tourmens, des bourreaux, enfin des abîmes et des cavernes pleines de misères et de douleurs. Plutarque. *Traité de la superstition*, pages 1, 2, 3.

blement de mépriser par orgueil, ou plutôt de fuir comme un tourment ce qui n'est qu'un motif destiné à nous ramener à la résipiscence, dans la voie de la vérité et de la vertu. Les remords, dit un savant homme, sont les huissiers de la divinité. Ils nous avertissent de nos égaremens ; ils nous citent sans cesse devant le tribunal de celui que nous avons offensé ; nous fuyons, nous croyons que c'est pour y être jugés et condamnés..... hélas ! ce n'est que pour y reconnaître notre tort, que pour éprouver les effets de la miséricorde de notre père commun, et nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions.

J'allais pousser mes réflexions plus loin ; mais les lamentations que l'Espagnol faisait sur la mort prochaine de son maître, et qui augmentaient de moment à autre, m'en empêchèrent. Tantôt il criait, il gémissait ou beuglait comme un taureau ; tantôt il parlait à Dieu, à la vierge, à tous les saints, puis au compère qui ne l'entendait pas.—Vous allez mourir, se mit-il à dire à ce dernier, et je ne vous verrai plus ! Vous allez mourir sans confession, sans absolution, sans viatique et sans extrême-onction, car vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus ; et quand même vous parleriez, vous verriez, que vous entendriez encore, voici mon camarade Jérôme, qui, tout dévot qu'il est, ne veut point que je cherche le moindre prêtre pour vous consoler dans ce dernier moment, pour vous absoudre de vos fautes, et vous ouvrir la porte du paradis. D'ailleurs, nous n'avons ici, ni cierge béni, ni eau bénite, ni reliques qui puissent tenir l'ennemi de votre ame éloigné de ces lieux. J'avais autrefois un morceau de la tunique de saint François, je l'ai perdu ; j'avais un rameau de la pâque-fleurie, le redoutable l'a brûlé !... Bienheureux saint Anacréon (1) !

(1) Il veut dire saint Anaclet.

qui avez succédé à saint Lin dans le siège de Rome, je ne suis qu'un misérable pécheur, qu'un chetif Espagnol... qu'un pauvre gentilhomme, né du commerce illégitime du sous-gardien des cordeliers de Bilbao, avec la sacristine des carmélites de la même ville ; je n'ose parfois élever ma voix indigne jusqu'au ciel ; priez s'il vous plaît, le glorieux saint Michel, archange et toujours vierge, de descendre ici-bas avec sa rondache sa pertuisane et son corselet, de se placer à côté du lit de mon doux maître, de le garder des embûches de Satan à son heure dernière, et de conduire son âme saine et sauve en paradis, lorsqu'elle quittera son corps ; sans quoi, c'est fait de lui. La philosophie est quelque chose d'admirable, tandis que l'on vit, mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher maître : ceux des hommes lui manquent, il ne peut en recevoir que d'en haut..... Peut-être, hélas ! n'aura-t-il point le temps de se repentir de ses fautes ! mais je m'en repens pour lui...

Mais que vois-je ? mon doux maître va passer... Bienheureuse vierge Marie ! quelles grimaces il fait voyez donc comme il roule les yeux !.. Ah ! mon cher maître ! dites votre *in manus*, c'est fait de vous ! c'est fait de vous ! c'est fait de vous !... mais il ne peut plus parler... Mon cher Vitulos, dites-le pour lui, ou donnez-lui au moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos semblables, si nous voulons qu'on en ait pour nous... C'est la faute de ce maudit Jérôme, si mon maître meurt. Mon maître avait une santé de fer ; il aurait vécu autant qu'un patriarche ; mais depuis quelque temps il le contredit en tout. Il l'accuse de je ne sais quel manichéisme, comme s'il y avait du manichéisme à croire que si Dieu fait pour quatre sols de bien, le diable en fait pour six de mal. Dieu voudrait sauver tous les hommes, hélas ! mais Satan lui esca-

mote au moins quatre vingt-dix-neuf sur cent. Le vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne pense ; il en a tant qu'il a été cause de la mort de son maître même.

Mais mon doux maître n'est point encore trépassé. Il ouvre les yeux... Il me regarde... Ah ! philosophe incomparable ! si tu reviens de cette maladie je promets à saint Roch un cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à saint Dominique, lorsqu'il nous tira de la misère par le canal du marquis de Barjolac (1), qui vient d'être tué d'un coup de fusil dans la rue Fromenteau, ainsi que je l'ai appris du portier des Quinze-Vingts... Diégo allait continuer ; mais la présence du révérendissime père Jean de Domfront, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorsque le révérend se fut aperçu que le compère respirait encore, il dit : Ma foi, je croyais mon neveu déjà dans les espaces imaginaires. Si j'avais su cela, je ne serais point rentré sitôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Aussi long-temps qu'il y a quelque espoir de guérison chez un malade, je suis homme à me mettre en quatre pour le secourir ; passé cela, je le laisse. Une femmelette suffit près de lui pour lui rafraîchir la langue et le gosier avec quelque sirop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances qu'on fait à un mourant, l'étourdissent ; cette foule de spectateurs l'étouffent et l'éblouissent. Un homme qui meurt a assez de besogne en lui-même sans l'accabler de fadaïses, de sornettes et d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est insensé de lui en rappeler le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parents, ses amis, les cris et les gémissemens de ceux

(1) Voyez le tome 1.

qui lui sont chers, feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, ces exhortations sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années doit savoir mourir un quart d'heure, comme disait Montmorency au cordelier qui le prêchait (1); et la foule de spectateurs ne peut, comme je l'ai dit, que rendre l'agonie, d'un mourant plus douloureuse. Il y a de l'inhumanité à faire souffrir un homme pour se procurer la singulière satisfaction de le voir expirer : qui en a vu un, en a vu mille; vouloir en voir davantage est une curiosité barbare qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échafaud, toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.

CHAPITRE XX.

Suite de la maladie du compère.

Père Jean parlait encore lorsque le compère sortit de sa léthargie. Comme cet état l'avait fatigué extraordinairement, on lui donna à boire, et le révérend jugea à propos de ne lui dire mot; mais le compère rompit lui-même ce silence, il demanda à son oncle s'il ne

(1) Anne de Montmorency, pair, maréchal et connétable de France, l'un des plus grands capitaines du seizième siècle. Il s'était trouvé à huit batailles, dans quatre desquelles il avait eu le souverain commandement. Ayant été blessé à mort à la bataille de Saint-Denis, un cordelier se mit en devoir de l'exhorter; mais ce grand homme lui dit d'un ton ferme et assuré : *Penses-tu, mon ami, qu'un homme qui a vécu près de quatre-vingts ans avec honneur, n'ait point appris à mourir un quart d'heure?*

croyait pas qu'il pût en échapper ? Celui-ci lui répondit que non, qu'il devait s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

— Est-il possible, s'écria le compère, que personne ne puisse me sauver la vie, ou du moins me la prolonger quelques jours ! Ah ! mon cher oncle, que vais-je devenir ? je suis un homme perdu. Je sors d'un assoupissement funeste pendant lequel mon esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'enfer ouvert, et les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui comme moi, n'ont suivi dans leur vie que ce que la perversité de leur ame leur inspirait. Qu'il va m'en coûter pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles. Je vous ai trompés, mes amis, et je me suis trompé moi-même.

— Mon cher maître, dit l'Espagnol, s'il était permis à votre serviteur Diégo de la Plata de vous donner quelque petit conseil, je vous dirais que ces lamentations que vous faites sont excellentes, mais qu'il conviendrait plutôt que vous employassiez cet intervalle de connaissance que le ciel vous envoie, pour examiner votre conscience et vous confesser ensuite. Je connais le révérend père Anselme, récollet, qui a assisté Louis-Dominique Cartouche à la mort, il a reçu de Rome le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés : je vais le chercher. Hélas ! mon cher Diégo, dit le compère, crois-tu qu'il y ait encore du pardon pour moi ? — Ouidà, mon doux maître ; reprit l'Espagnol, il y en a bien eu pour saint Longin qui avait percé le côté de notre Seigneur. — Va donc, dit le compère, cours et reviens au plus vite avec cet homme de Dieu .. — Ventre-bleu ! s'écria père Jean, si quelque frocard a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, et je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher confrère, dit Vitulos, si vous aimez votre neveu, laissez-lui la satisfac-

tion de mourir comme il veut. Les mourans sont comme les enfans, ils ont des fantaisies, il faut s'y prêter. Un prêtre ou un moine est une poupée qui les amuse et les endort ; que ce soit un de ces gens-là ou un autre qui assiste le compère dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, et qu'il avale la pillule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment là, dis-je à mon tour ; ce moment est trop précieux pour abandonner un homme à lui même, ou entre les mains de quelque béat qui est plus capable de lui faire tourner la tête que de lui procurer des secours solides et nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaïses et de puérilités la cervelle d'un malade, il s'agit de lui donner une idée sublime et majestueuse de l'auteur de la nature, une idée nette et distincte de la religion, et d'affermir sa foi sur tous les dogmes qu'elle prescrit ; il s'agit ensuite de lui rappeler ses fautes, de lui inculquer un repentir sincère ; un ferme propos de s'amender, s'il retourne en santé, ainsi qu'une confiance solide en la miséricorde de celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter autant qu'il me sera possible de toutes ces choses envers le compère, et je le prie de m'écouter. — J'allais contineur ; mais le compère, me témoigna que je lui ferais plaisir de me taire, et pria derechef l'Espagnol d'aller lui chercher un confesseur.

Père Jean voyant cela, dit à son neveux de mourir de la façon qu'il l'entendait, et sortit.

CHAPITRE XXI.

Suite de cet événement.

Diégo partit donc , ainsi qu'il en avait été requis , et ne tarda guère à amener son père Anselme.

Lorsque ce religieux fut entré , il nous fit tous sortir de la chambre , et se mit en devoir de confesser le compère. Comme il n'y avait qu'une cloison entre cette chambre et le cabinet où nous étions retirés , et qu'ils parlaient assez haut l'un et l'autre , nous entendîmes tout ce qu'ils se dirent. Le compère , baigné de larmes , se confessa d'abord de tout ce que le récollet voulut ; alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique , qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'enfer , d'un tableau si dégoûtant du paradis , que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le moine par le collet , et de le jeter en bas de l'escalier.

Enfin le récollet finit par dire au malade qu'il n'y avait point de pardon pour lui , s'il ne donnait un tiers de son bien aux pauvres , un tiers aux ames du purgatoire , et le reste à l'église ; ce que le compère promit de faire. Mais comme l'effet valait mieux que la promesse , le religieux insista , et le malade nous fit appeler pour lui remettre sa part de la bourse commune ; mais on lui répondit que père Jean avait la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour , le père Anselme ordonna encore au compère de jeûner au pain et à l'eau pendant six ans , s'il revenait de sa maladie , et d'entrer au bout de ce temps-là dans le tiers-ordre de saint François. Le compère promit non-seulement toutes ces choses , mais il demanda en outre s'il ne serait point plus sûr pour lui de mourir dans l'habit de cet orde. Le récollet répondit qu'oui ; mais comme il n'é-

tait point possible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que son capuchon suffirait ; en conséquence de quoi, il encapuchonna le compère, et lui ceignit le cordon séraphique autour des reins. Le compère ainsi accoutré commença à envisager la mort avec courage et résignation. — Mes chers amis, nous dit-il, je sens en ce moment une satisfaction que je n'avais point encore éprouvée. Joignez vos prières aux miennes pour demander à Dieu que les marques vénérables dont je suis revêtu soient les instrumens de mon triomphe sur Satan, et les preuves les plus complètes de mon humilité.

Comme Diégo était sorti aussitôt qu'il eut introduit le récollet, il rentra dans ce moment avec un carme qu'il avait été chercher ; et un jacobin qu'il avait vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presque en même temps.

Lorsque ces nouveaux venus virent le récollet, et qu'ils se virent l'un et l'autre, ils demandèrent à l'Espagnol s'il se moquait d'eux. Mais le récollet leur demanda à son tour si ce n'était pas plutôt de lui qu'ils se moquaient. De sorte que de propos à un autre, les trois moines s'échauffèrent, et se mirent à faire un carillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils allaient en venir aux mains lorsque père Jean rentra.

Le révérend ne sut d'abord s'il rêvait ou s'il veillait. La vue de ces trois moines en dispute, celle du compère en capuchon, le firent reculer d'étonnement ; mais ayant repris ses esprits ; il saisit un manche à balai, il tomba sur cette monacaille, et les allait assommer tous, si Vitulos et moi n'y eussions mis le holà. Les trois religieux prirent d'abord le révérend pour le diable ; le carme effrayé se sauva sous le lit ; le jacobin se mit à crier misérscorde, et le récollet se mit à l'exorciser. D'un autre côté, Diégo était tombé évanoui ; le

compère se démenait sur son lit; un chien que nous avions, aboyait à tout rompre, et le chat épouvanté était grimpé aux vitres, où il poussait des miaulemens effroyables.

Lorsque la colère du père Jean fut un peu apaisée, il fit sortir le carme de son réduit, et il ordonna aux trois moines de s'embrasser. — Or ça, caffards de par tous les diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec Dieu, réconciliez-vous tout à l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Hélas! monsieur, dit le jacobin, ne savez-vous pas que nous ne nous réconcilions jamais avec personne? Ces bons pères ont la gloire de leur ordre à soutenir, moi j'ai celle du mien, et tous les trois celle de la prêtrise. Défressurez-nous, si vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune bassesse. — Sors donc d'ici, race de vipère, reprit père Jean, et va vider ton différend dans la rue avec ces coquins-là. — Et mon capuchon, dit le récollet?.. — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même temps le révérend sauta sur le sabre qui était pendu contre la muraille, et les trois moines faillirent à se casser le cou en dégringolant l'escalier.

Lorsque cette monacaille fut disparue, je dis à père Jean: Votre révérence vient de faire encore un bel exploit. Voici bien une autre affaire que votre querelle de Londres. Là, vous n'aviez affaire qu'à un lord, ici ce sera au corps entier des ecclésiastiques. — Eh! que me peut-il arriver de pis qu'à Londres? répondit le révérend; le lord y a voulu me faire assassiner; et la justice me faire pendre, je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelque égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avait-elle même des égards pour mon neveu? Si je n'étais venu mettre ces scélérats à la raison, le chari-

vari qu'ils faisaient aurait duré jusqu'au soir. Au reste, peu importe que la mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques momens, puisqu'il faut qu'il parte.

— Or ça, notre ami, continua le révérend en s'adressant au compère, te voilà pas mal accoutré avec ton capuchon. Je me suis toujours bien douté que tu ferais quelque folie à l'heure de la mort; mais je ne croyais pas que c'aurait été celle de mourir encapuchonné. Tu t'est fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime philosophie, et tu finis par être celui de la plus vile superstition, fin vraiment glorieuse et digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hasard et sans principes, mais plutôt par envie de faire du bruit que par celle d'instruire les hommes. Va, je te renie pour mon neveu, et je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu. — En finissant ces mots, le révérend prit son havresac, et fut se loger à deux ou trois maisons au-dessus de celle où nous étions, et quelques instances que Vitulos et moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.

CHAPITRE XXII.

Mort du compère Mathieu.

Le compère ne prêta guère d'attention ni à ce que son cher oncle lui dit, ni à son départ. La scène qui venait de se passer lui avait causé une émotion si considérable, qu'il avait perdu les trois quarts du bon sens qui lui restait. Enfin il rentra dans une seconde léthargie que nous crûmes être la dernière; mais au bout de deux heures, il reprit ses sens, et redemanda son récollet. On lui dit qu'il reviendrait plus tard; mais comme cela ne le contentait pas, je pris le parti d'aller

prier notre hôte le sculpteur de chercher quelque ecclésiastique.

Le sculpteur revint un moment après avec un prêtre séculier. Celui-ci était un vénérable vieillard qui faisait tout uniment son métier, qui n'avait peut-être point parlé deux fois en sa vie de la constitution, et qui n'avait jamais lu les nouvelles ecclésiastiques. Il aborda le compère d'un air ouvert et affable, et après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son capuchon, parce que cela le devait gêner; ce que le compère permit.

Lorsque le prêtre eut appris que le malade s'était confessé, il lui dit : Mon cher enfant, il me paraît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de misères cette vie est remplie, et à savoir que la mort d'un vrai chrétien est la fin de ses misères. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré où vous serez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du père commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, et demandez-lui pardon de vos égaremens. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme et sincère, et croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes et les dérèglemens qui déshonorent le sanctuaire, l'exemple des esprits forts du siècle, la corruption de notre nature, vous auront peut-être fait secouer le joug de la religion de vos pères; ils vous auront conduit à cette espèce d'incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui; rentrez donc dans cette religion; croyez que Dieu a envoyé son divin fils sur la terre pour éclairer les hommes, et pour les tirer de l'esclavage où la chute de leur premier père les avait plongés; croyez que ce fils de Dieu est Dieu lui-même;

troyez en un mot tous les dogmes et les mystères que l'Évangile contient, et que l'on vous a vraisemblablement enseignés dans votre jeunesse. Ces mystères augustes, quelque impénétrables qu'ils soient, n'en sont pas moins dignes de notre foi et de notre vénération. Si vous jetez les yeux sur l'histoire de l'église, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêt, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes passions ont régné quelquefois chez ceux qui étaient faits pour être les défenseurs de la pureté de la religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'Évangile par les hommes qui le prêchent sans le pratiquer; nous devons juger de l'Évangile par l'Évangile même, et par les discours de ceux qui, en le prêchant, se conforment à ce qu'il prescrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'ecclésiastique, les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai point non plus vos derniers momens de cent propos inutiles, qui ne servent qu'à jeter un malade dans le trouble et l'effroi, ou dans une superstition odieuse et criminelle; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincère de vos fautes, une ferme confiance en Dieu et aux mérites de Jésus-Christ.

Le compère ayant répondu qu'oui, le prêtre continua ses exhortations, et dit des choses si touchantes, que le malade, Vitulos et moi, fondîmes en larmes. Enfin le bon vicillard se disposait à chercher le viatique, lorsque le compère entra tout à coup en agonie et expira. Quelques heures plutôt il serait mort comme un sot, et il mourut comme un saint.

Le lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea; il doit en juger par l'attachement tendre et sincère que j'avais pour mon cher compère.

La fureur qu'il avait de philosopher l'avait conduit d'erreurs en erreurs, et lui avait attiré, ainsi qu'à moi, bien des peines et des traverses, ce qui l'avait rendu farouche sur la fin de sa vie : d'ailleurs il avait le cœur bon ; il était humain et compatissant ; ces vertus seules feraient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut point plus par envie d'en faire, que par haine pour celles des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre Espagnol. Le compère fut à peine expiré, qu'il fallut l'emmener hors du logis pour le vacarme qu'il y faisait ; et trois jours après on fut obligé de le conduire aux Petites-Maisons. Nous ne restions plus que trois, père Jean, Vitulos et moi ; mais nous nous séparâmes bientôt. Le révérend se fit capitaine de dragons, son confrère retourna chez les capucins, et moi je demurai à Paris.

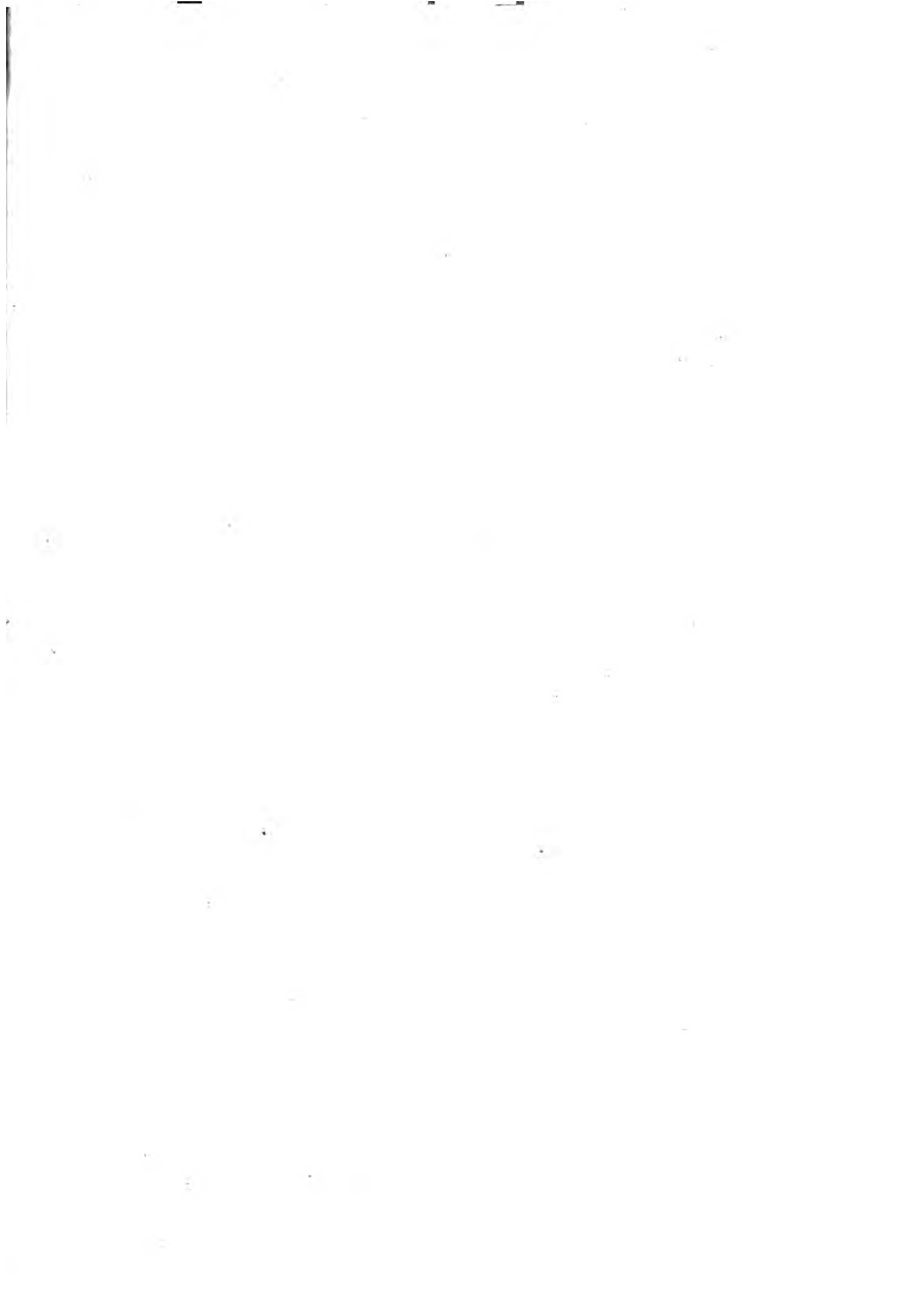
Le respectable prêtre qui avait assisté le compère dans ses derniers momens, fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété, m'attachèrent à lui pour jamais. Ses discours, ses instructions, ses lumières et son zèle, me ramenèrent à mon ancienne croyance ; il me démontra, par des argumens invincibles, la vérité des dogmes que j'avais rejetés si légèrement ; et je compris enfin que si les passions et la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuses en matière de foi, toute la sincérité possible peut nous y entraîner de même, lorsqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos faibles lumières.

TARLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.	
Réflexions que je fis sur le discours du vieillard.	5
CHAPITRE II.	
Suite de mes réflexions sur le discours du vieillard.	11
CHAPITRE III.	
Fin de mes raisonnemens.	19
CHAPITRE IV.	
Récit des aventures de père Jean, après le naufrage, etc.	21
CHAPITRE V.	
Raisonnement sur l'opinion du compère.	25
CHAPITRE VI.	
Raisonnement de Vitulos sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.	50
CHAPITRE VII.	
Continuation du même sujet.	55
CHAPITRE VIII.	
Continuation du même sujet.	54
CHAPITRE IX.	
Suite de mon discours au compère.	47
CHAPITRE X.	
Discours de Diégo, etc.	59
CHAPITRE XI.	
Changement de matières.	72
CHAPITRE XII.	
Réflexions sur l'aventure du chapitre précédent.	76
CHAPITRE XIII.	
Continuation du même sujet.	78

	CHAPITRE XIV.	
Suite de cette aventure.		82
	CHAPITRE XV.	
Suite de cette aventure.		85
	CHAPITRE XVI.	
Suite de l'emprisonnement de père Jean.		90
	CHAPITRE XVII.	
Suite du même sujet.		95
	CHAPITRE XVIII.	
Continuation du même sujet.		97
	CHAPITRE XIX.	
Événement funeste.		101
	CHAPITRE XX.	
Suite de la maladie du compère.		111
	CHAPITRE XXI.	
Suite de cet événement.		114
	CHAPITRE XXII.	
Mort du compère Mathieu.		117



Laurens (Henri Jos.
de)

